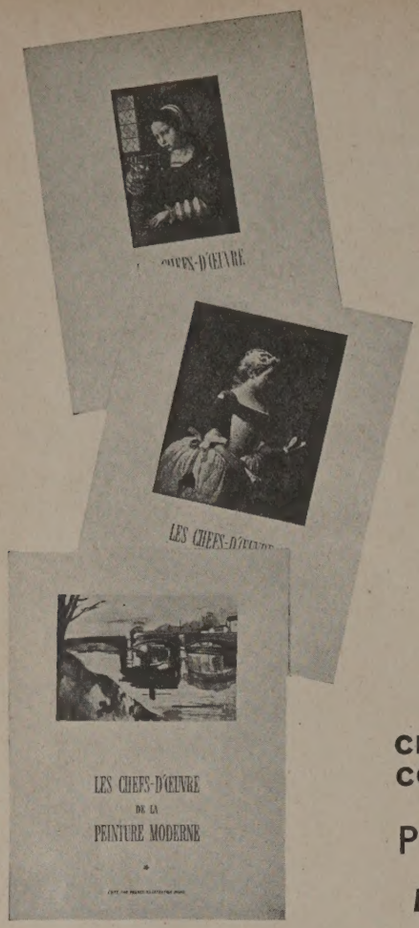
France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

PORTUGAL PAYS HEUREUX



NOTRE COLLECTION

" Sélections d'Art "

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN

Texte inédit d'André Chamson, conservateur du Musée des Beaux-Arts

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE CLASSIQUE

Texte inédit de Waldemar George

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE MODERNE

Texte inédit de Bernard Champigneulle

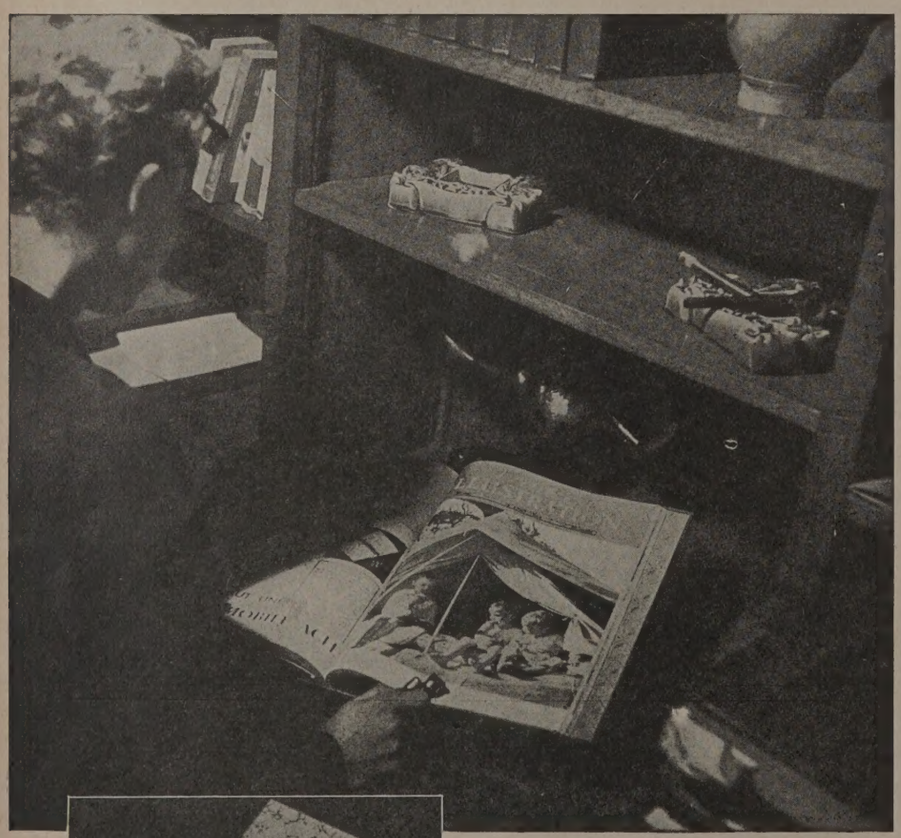
LE SIÈCLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE

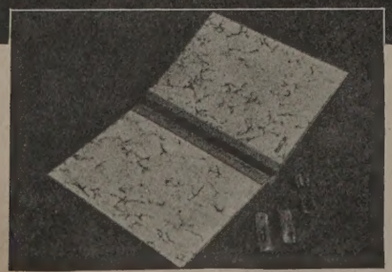
Texte de Marcel Brion

CHACUN DE CES ALBUMS, LUXUEUSEMENT PRÉSENTÉ SOUS UNE COUVERTURE EN COULEURS, CONTIENT 18 PLANCHES EN HORS-TEXTE

PRIX : 1.800 FR. — POUR NOS ABONNÉS : 1.600 FR.

En vente à « France-Illustration » : 13, R. St-Georges - Paris IX^e^





Pour 1 semestre . . . . . **890 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **85 fr.**

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . **630 fr.**
Clefs de montage (la paire) . . . . . **85 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE ACLE

SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

13, rue Saint-Georges. — Paris IX^e

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	6.000	Un an	7.000
6 mois	3.100	6 mois	3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	7.250	Un an	8.600
6 mois	3.725	6 mois	4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur est adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1^er de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE

TERRE accueillante aux rois en exil, le Portugal, qui a vécu pendant des années dans la déprimante atmosphère d'une décadence qui paraissait impossible à enrayer, voit aujourd'hui s'ouvrir une large perspective de redressement. Le peuple portugais traduit volontiers par des danses vives et pittoresques une joie non dissimulée, qui s'allie d'ailleurs à une nostalgie exprimée par le chant populaire du « fado », lamentation parfois désespérée.

CES ACCORTES Sablaises, au costume seyant, formaient un des groupes qui représentaient la Vendée aux fêtes de Lisieux, où défilèrent par milliers des catholiques du monde entier.

N° 413 AOUT 1954

SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE
ÉDITORIAL
AUX QUATRE COINS DU MONDE
AUTANT EN EMPORTE LE VENT

LA SAISON QUI S'AVANCE...

WEEK-END A 4.000 MÈTRES — Michel DESORBAY

PARADOXES DE LISIEUX
Les catholiques du monde entier ont assisté à la consécration de la grandiose basilique dédiée à l'humble fille du Carmel. — DANIEL-ROPS

PORTUGAL 1954
«J'ai trouvé à Lisbonne Graham Greene, Calouste Gulbenkian, Umberto d'Italie, don Juan d'Espagne, Amalia Rodrigues et les taxis les moins chers du monde. » — René BRANELLEC

SAINT-EXUPÉRY TEL QUE JE L'AI CONNU — Louis CASTEX

ESCALE AUX FIDJI ET AUX SAMOA
Ces îles fleuries et fertiles, où ne règne plus le cannibalisme, sont devenues des relais aériens du Pacifique-Sud. — M. CASTEX, conseiller de l'Union française.

AIX-EN-PROVENCE OU LE PASSÉ VIVANT — Roger DARDENNE

FLANDRES, ESPAGNE, PORTUGAL EXPOSENT A BORDEAUX — B. CHAMPIGNEULLE

UNE GRANDE DEMEURE DE FRANCE : LE CHATEAU D'EU — Jean DUHAMEL

L'ACTUALITÉ AUTOMOBILE
A Reims, l'Argentin Fangio, vainqueur du Grand Prix de l'A.C.F., a largement dépassé le 200 à l'heure sur sa Mercédès. — R. MIOMANDRE

LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
Les Expositions, les Théâtres, le Cinéma, la Musique, les Livres.

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet.

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent en supplément théâtral deux fascicules :
I. GIGI, pièce de **COLETTE** et **Anita LOOS.**
II. EN ATTENDANT L'AURORE, pièce de **M^me SIMONE.**

SPEDIC D. A. 54

LAIT CONCENTRÉ SUCRÉ — FARINE LACTÉE — NIDINE

LA RUEE des journalistes pour obtenir le communiqué officiel des entretiens de MM. Foster Dulles et Mendès-France témoigne de l'importance de cette conversation, dont le président du Conseil devait dire qu'elle « a resserré notre alliance et notre amitié avec les Etats-Unis ».

QUELQUES HEURES avant la signature du « cessez le feu », M. Mendès-France a eu un dernier entretien avec M. Chou En Lai.

M. MENDES-FRANCE a, devant le parlement, « adressé à M. Eden les remerciements du gouvernement français pour les efforts qu'il a déployés en faveur de la paix » et déclaré qu'il « serait injuste de ne pas dire que M. Molotov a usé de son influence pour faire progresser la conférence dans la voie de la conciliation ».

APRÈS GENÈVE

MENDÈS-FRANCE a donc gagné son pari indochinois, marquant le changement de style gouvernemental. Tous nous avons senti ce souffle de volonté et d'énergie à la tête des affaires. Mais il y a plus. Mendès a repris pour la France l'initiative diplomatique. C'est cela, et cela surtout qui mérite d'être noté. Qu'en un mois un homme ait pu faire accepter la gageure d'un « cessez le feu » par des Orientaux pour qui, on le sait, le temps ne compte pas ; qu'il ait pu imposer au monde son plan d'action diplomatique, qu'il ait bouleversé les habitudes, les méthodes, les vues de nos alliés ; qu'il ait vaincu les hésitations américaines, voilà, n'est-il pas vrai, qui donne au gouvernement un air « mâle » ?

Mendès-France vient de prouver qu'une certitude tranquille, une volonté ferme et tenace, une rectitude dans la pensée et dans l'action peuvent triompher des obstacles. Son heure était sans doute arrivée, comme était arrivée l'heure de la décision en Extrême-Orient. Encore faudra-t-il que notre décision ne nous « égare » pas et que nos sacrifices n'aient pas été vains. Nous l'avons déjà écrit ici-même, et nous le redisons non sans inquiétude, l'abandon de l'Indochine-Nord risque de faire déferler les communistes à travers l'Asie, du Laos jusqu'à l'Inde, en passant par la Thaïlande et la Birmanie, cela en dépit des tentatives de Londres pour amadouer la Chine rouge ; et comme tout se tient et tout s'enchaîne dans le grand drame mondial que nous vivons, les nations d'Europe feront bien de se serrer les coudes pour résister à l'effort conjugué du marxisme, grisé par les succès asiatiques, et de ses cinquièmes colonnes occidentales.

Notre gouvernement devra donc être d'une particulière vigilance à l'égard de nos ennemis ; son chef devra l'être aussi envers ses adversaires politiques. Les habiles ne prétendront-ils pas avoir toujours soutenu ses idées, approuvé ses propos et partagé ses thèses ? Ceux-là seront ses plus dangereux amis, car ils seront tout aussi prêts à faire volte-face lors des difficultés. A n'en pas douter il y en aura, s'il n'y en a déjà.

Le « cessez le feu » de Genève n'évoque-t-il pas pour certains une autre échéance : septembre 1938 ? Rappelons-nous la foule parisienne acclamant Daladier. A Munich, la paix avait été, croyait-on, restaurée, alors que se préparait la plus sinistre duperie.

Conscient d'avoir fait œuvre utile, Mendès-France n'est pas triomphant. Car il sait bien qu'il n'y a pas à tirer gloire de la décision de Genève. Pour lui, conscient que la France, comme l'Amérique, répugnait à cette guerre lointaine, il fallait le « cessez le feu » — la sécurité des Français, militaires et civils, en Indochine était à ce prix. A quoi bon se faire grignoter au prix de sacrifices si lourds puisque ni les Français ni les Américains n'avaient voulu payer le prix de la victoire ? Le « cessez le feu » dans ces conditions était hautement souhaitable. Il marquera, il faut l'espérer, la fin des hésitations politiques, la fin des atermoiements et des

M. ALBERT SARRAUT, président de l'Assemblée de l'Union française, a suivi au jour le jour les efforts du président du Conseil.

LE GENERAL DELTEIL a signé le « cessez le feu » pour le commandant en chef des forces de l'Union française en Indochine...

... ET M. TA QUANG BUU, vice-ministre de la Défense nationale de la République démocratique du Vietnam, pour le commandant en chef de l'armée populaire du Vietnam.

tergiversations. Une solution, même pénible, est moins mauvaise que l'absence de solution.

L'homme qui a réussi le tour de force genevois mérite qu'on lui fasse crédit. Il a gagné notre confiance et il a calmé les inquiétudes. A cet égard, la venue de Dulles à Paris, la présence de Bedell Smith à Genève auront été déterminantes.

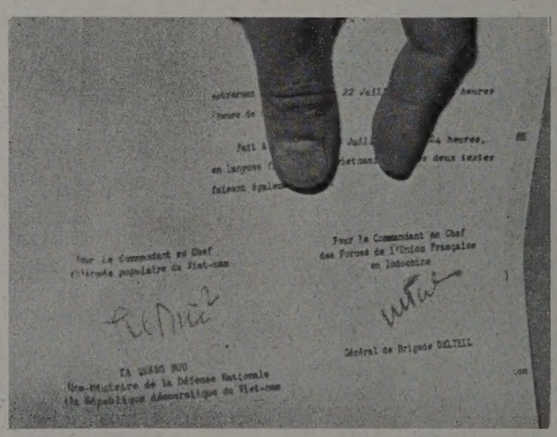
Certes, les chefs américains n'ont pu raisonnablement imaginer que notre gouvernement tournerait le dos aux associés atlantiques ; mais c'eût été une faute grave de donner aux isolationistes américains le prétexte de cette négociation en l'absence de l'Amérique pour accentuer leur propagande. Mendès-France sut en convaincre ses interlocuteurs américains.

Cela étant, pourquoi le Vietminh, militairement gagnant en Indochine, a-t-il consenti à négocier avant la victoire totale, si ce n'est sous la pression russo-chinoise ? Dans ce cas, que cherchaient les Chinois et les Russes? C'est parce que la réponse est claire, évidente, que les Américains et beaucoup de Français ont vécu avec angoisse cet instant. Sacrifier ceux qui ont eu foi en nous à la pression des communistes orientaux a tout d'abord une résonance dramatique en Asie comme dans notre Union française. La « liquidation » en Extrême-Orient risque de dresser contre notre civilisation une force qui peut provoquer sa faillite. Cela, nous ne devons pas l'oublier.

Par ailleurs, les Soviets cherchent à brouiller les cartes occidentales et à nous séparer de nos amis américains, comme Hitler et ses nazis avaient tenté, après Mers-el-Kébir, de nous brouiller avec l'Angleterre ! Qui, sincèrement, peut oublier que les communistes ont caressé et caressent l'espoir de mettre l'Europe à leur botte en l'isolant d'abord de l'Amérique (même au prix d'un « cessez le feu » en Indochine qui ne laisse pas entièrement réalisés les buts de guerre communistes dans cette partie du monde), en empêchant ensuite l'organisation de l'Europe à la manière occidentale et avant tout en reculant la ratification de la C. E. D. jusqu'à la rendre inopérante parce que trop tardive ?

Nous avions à redouter ce programme parce que sa réalisation ç'aurait été le glissement occidental, ç'aurait été Prague, ç'aurait été notre malheur.

Mendès-France, dont on connaît bien la position — il n'en a jamais changé — eût été bien mal inspiré de se poser, à l'égard du clan soviétique, en partenaire affaibli, prêt à tout, comme il aurait été bien peu habile d'adopter, envers les Américains, l'attitude du meneur de jeu prétentieux et arrogant. La reprise du dialogue franco-américain rassure parce qu'on sait le chef du gouvernement français homme de grande probité intellectuelle. Il faudra tout de même que la coquetterie de la France envers l'Est, puisque le « cessez le feu » a été obtenu, ne se prolonge pas dangereusement. Sa prolongation risquerait de nuire à nos relations extérieures, comme elle risquerait de compromettre notre situation intérieure. Munich, Prague, ces réminiscences sinistres ont hanté les esprits. Le malaise ne sera pleinement dissipé que lorsque le gouvernement, en proposant avant tout la ratification de la C. E. D., sera entré délibérément dans la voie de l'organisation de l'Europe, cette dernière ligne de défense de la civilisation occidentale après la perte de l'Asie.



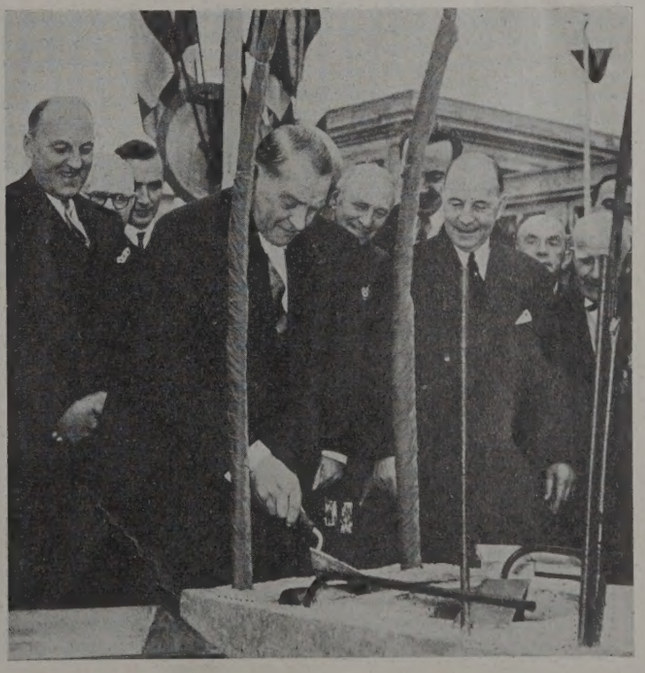
Les deux signatures autographes apposées au bas de la convention d'armistice le 20 juillet à 24 heures.

AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 15 JUIN AU 15 JUILLET

HAMBOURG, 16 JUIN. Cette exhibition de « luft ballon », qu'un équipage de chiens a offerte aux visiteurs d'une exposition canine hambourgeoise, a déchaîné l'enthousiasme des spectateurs et spectatrices, qui encourageaient de la voix et du geste les concurrents. Ceux-ci ont apporté en effet à ce jeu une ardeur égale à celle des spécialistes du ballon rond dans un match de coupe ou de championnat ! Un des boxers vient de dégager de la tête le ballon que ses rivaux, prêts à bondir, surveillent d'un regard attentif.

DREUX, 19 JUIN. Le procès intenté au professeur Armand Delille pour avoir introduit en France la myxomatose, provoquant la destruction massive des lapins, a mis aux prises Me Floriot (à gauche), plaidant pour les victimes, qui sont les chasseurs et nombre d'industries, et Me Maurice Garçon, avocat du professeur. Le procureur de la République, dans ses conclusions, a estimé irrecevables en droit les demandes des parties civiles et le tribunal a renvoyé le prononcé de son jugement à une date qu'il n'a pas fixée.

ROCQUENCOURT, 22 JUIN. Pilotant lui-même son avion, le duc d'Edimbourg, venant de Londres, a atterri au Bourget, où il a été salué par plusieurs officiers français. Il a visité les installations du SHAPE en compagnie du maréchal Montgomery, de l'amiral Lemonnier et du général Gruenther. Pendant cette visite, les photographes ont abondamment mitraillé le duc, qui, après s'être rendu au Centre de Brétigny, a été accueilli au grand quartier général des forces armées Centre-Europe, à Fontainebleau, par le maréchal Juin.

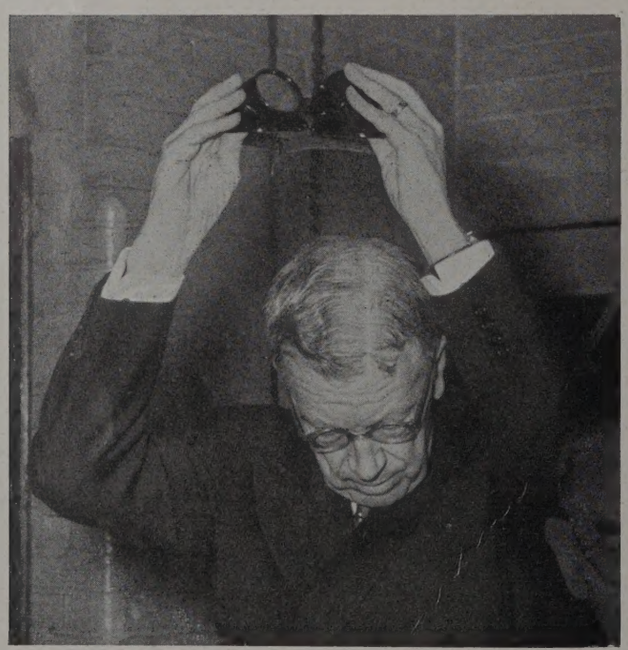


LE HAVRE, 27 JUIN. Le président de la République a reçu dans sa ville natale un accueil dont le temps gris et pluvieux, général en ce début d'été, n'a en aucune façon diminué l'enthousiasme de la foule, qui se pressait pour l'acclamer. M. René Coty, qui a posé la première pierre de la nouvelle chambre de commerce, a prononcé un vibrant éloge de la grande cité maritime, si cruellement éprouvée durant la dernière guerre et qu'il a, pendant quarante-sept années, représentée dans toutes les assemblées constitutionnelles.

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 15 JUIN AU 15 JUILLET

PARIS, 27 JUIN. Devant une assistance encore plus nombreuse que les années précédentes et qui submergeait littéralement la pelouse et le pesage de l'hippodrome de Longchamp, le Grand Prix a été gagné par Popoff. Il était monté par le jockey Palmer, qui s'adjugeait ainsi l'épreuve pour la troisième fois, et appartient à M. Thion de la Chaume. En même temps que quelque 25 millions qu'il a rapportés à son heureux propriétaire, le vainqueur en faisait toucher 80 au porteur du billet 0.979 de la série 4 du Sweespstake.

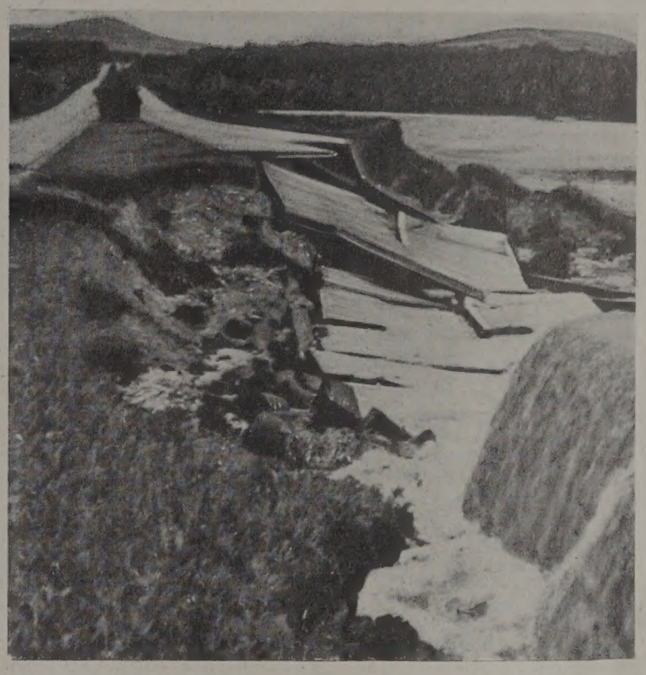
RAINBOW SPRINGS, 28 JUIN. Le goût des sports nautiques peut conduire ses fervents à la recherche d'exercices assez surprenants. C'est ainsi qu'en Floride la vogue est aux jeux athlétiques sous l'eau, et les concurrentes, gracieuses émules de la « Sirène d'Hollywood », la star Esther Williams, ne sont ni les moins enthousiastes, ni les moins intrépides. L'équipe de jeunes championnes que montre notre photographie dispute une course de haies à laquelle les vagues ajoutent un obstacle supplémentaire.



LONDRES, 29 JUIN. Le roi et la reine de Suède ont rendu aux souverains anglais une visite officielle. Le roi Gustave-Adolphe, qui est, on le sait, passionné pour les recherches scientifiques, a tenu à réserver une part de son temps à certains établissements de haute culture. Il a notamment visité le laboratoire de physique de Teddington, où il a examiné — avec quel intérêt ! — certains appareils perfectionnés, dont un énorme générateur électrique. On le voit retirant les lunettes spéciales qu'il avait chaussées.

GUATEMALA CITY, 4 JUILLET. Le Guatemala a été pendant une quinzaine de jours le théâtre de troubles qui ont opposé en des combats sanglants des factions militaires. Après l'éviction du gouvernement procommuniste que présidait M. Arbenz, la lutte a encore continué entre les éléments dirigés par le colonel Menzon et ceux commandés par le colonel Armas (ci-dessus, au centre). Finalement un accord a été conclu entre les deux chefs qui a permis à ce dernier de devenir président de la nouvelle junte gouvernementale.

AMSTERDAM, 8 JUILLET. Le départ du Tour de France, la grande épreuve cycliste, a été donné, cette année, curieuse innovation, des Pays-Bas, où les Hollandais ont accueilli avec enthousiasme les « géants de la route ». Les premières étapes ont vu Louison Bobet, le grand champion français, s'emparer du maillot jaune ; mais la course, dont l'intérêt était déjà amoindri du fait de l'absence des Italiens, a été attristée par l'abandon du populaire Robic, victime d'une grave collision avec un photographe.



MUNICH, 12 JUILLET. Des pluies torrentielles et la fonte des neiges ont provoqué d'importantes crues du Danube et de plusieurs autres cours d'eau. Les inondations ont pris en Autriche et en Allemagne orientale les proportions d'une catastrophe. On a eu à déplorer 36 morts, 15.000 personnes ont dû être évacuées en Allemagne de l'Est, et l'on comptait 60.000 sans abri en Bavière et en Autriche, où les troupes d'occupation ont, à Vienne notamment, coopéré aux travaux de sauvetage, souvent très difficiles et périlleux.

BONN, 13 JUILLET. La princesse Margaret d'Angleterre s'est rendue en Allemagne pour une visite officielle. Elle a passé en revue plusieurs unités des forces d'occupation et a assisté à un bal donné en son honneur à Bad-Eilsen au quartier général de la R. A. F. Elle a été aussi l'hôte à déjeuner, au château de Schaunbourg, du président de la République d'Allemagne occidentale, le professeur Theodor Heuss (ci-dessus), qui devait, quelques jours plus tard, voir son mandat renouvelé par 871 voix sur 987 suffrages exprimés.

PARIS, 14 JUILLET. La Fête nationale a été célébrée avec ferveur dans toute la France. Dans la capitale, le traditionnel défilé militaire sur les Champs-Elysées avait attiré, en dépit du temps maussade, une foule énorme qui a longuement acclamé les troupes, en particulier les commandos de parachutistes qui se sont illustrés à Dien-Bien-Phu. Au début de la parade, le président de la République a passé en revue les méharistes sahariens dont une compagnie qui était venue participer aux Nuits de l'Armée où elle souleva l'enthousiasme.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Je n'avais pas l'intention de commenter davantage les innovations soviétiques dans l'art d'entretenir les académies juvéniles et de ravaler les anatomies défaillantes. Mais quelqu'un me rappelle qu'il y a cent ans seulement l'Europe n'avait pas encore découvert le « charme s'ave » et que les troupes franco-britanniques engagées sous Sébastopol s'effrayaient de la laideur propre aux soldats de Mentschikoff.

« Les Russes sont très laids, écrivait à sa famille un fantassin parisien. On voit que leurs généraux comptent là-dessus pour nous faire peur. Il est certain qu'il faut s'aguerrir à leur figure. J'ai eu de la peine à m'y faire, ainsi qu'à un grognement sauvage qu'ils poussent en nous abordant... »

Du côté anglais, le malaise touchait à la panique, si toutefois on doit tenir pour vraie la pénible aventure dont un jeune officier de lord Brown aurait été le héros.

Une bataille venait de s'achever. On faisait le compte des morts et des vivants. Appel, contre-appel... Le jeune officier avait disparu. Tombé au champ d'honneur ? Probable... On s'en fut donc explorer les piles de cadavres qui jonchaient la plaine, et sous l'un de ces amoncellements macabres on découvrit le glorieux « défunt ».

Miracle ! Le « défunt » n'avait pas fini de vivre. N'était-il que blessé ? Pas même. Evanoui.

Un officier qui se pâme en plein combat, c'est une chose que les militaires n'admettent pas comme allant de soi. Aussi bien celui-ci expliqua-t-il spontanément que « l'approche des Russes, leur laideur, leurs cris et leurs baïonnettes, tout cela lui avait donné un vertige à la suite duquel il avait senti ses jambes se dérober sous lui ! »

« Mon ami, dit lord Brown, voilà une fâcheuse histoire qui va vous couvrir de ridicule, pour le moins. Heureusement, vous ne manquerez pas d'occasions de vous relever aux yeux de toute l'armée. A la première rencontre, je vous confierai un poste où vous vous couvrirez de gloire.

— Général, répliqua l'autre, ne vous souciez point tant de moi. J'en suis indigne. J'ai consulté mes nerfs et je vous déclare qu'aucune considération ne me déterminera à revoir les Russes en face : ils sont trop laids !

— Mais, répartit lord Brown, je vais vous faire fusiller !

— Ceci est une autre affaire, conclut son subordonné. Mes nerfs me permettent très bien de supporter la vue de beaux highlanders qui, poliment, sans cris et sans convulsionner leur visage, m'enverront une douzaine de balles dans la poitrine. Quant aux Russes, c'est une affaire entendue. Ne m'en parlez plus. Je ne veux plus en revoir. Ils sont trop laids ! »

Il est réconfortant de penser que, grâce au marxisme-léninisme, des incidents aussi déplorables ne se produiront plus et que si — ce qu'à Dieu ne plaise ! — nous devions périr un jour de la main des Russes, nous péririons, en fait, de la main des Grâces.

Sur un sujet de la plus haute importance : pourquoi les hommes — et les femmes — rient-ils ? Mr. Alexander Laing vient de livrer au public les résultats de vingt ans d'enquêtes. M. Alexander Laing se classe parmi les « gens sérieux » : il est professeur de psychologie à l'université de Leeds et sa fonction ne le dispose pas à la plaisanterie. Ses observations, rigoureusement scientifiques, l'ont amené à dresser le tableau suivant :

1° Jusqu'à 7 ans, l'homme rit des devinettes.

2° De 8 à 13 ans, il rit en voyant quelqu'un faire une chute dans la rue.

3° Jusqu'à 20 ans, il se délecte du calembour.

4° Au-dessus de 20 ans, il rit des défauts et manies de ses semblables et, quelquefois, des siens.

Cette classification est valable pour la ville de Leeds, peut-être aussi pour toute la Grande-Bretagne et ses Dominions. Elle ne l'est pas pour la Hollande. C'est en effet à Amsterdam que la police arrêtait récemment une grand-mère de soixante-dix-huit ans dont l'amusement de prédilection consistait à percer les pneus de bicyclette avec une épingle de nourrice.

« En entendant l'air siffler, avoua-t-elle au commissaire, j'ai l'impression d'assister à une agonie (*sic*). Mais mon plus grand bonheur est d'observer la tête du propriétaire quand il remonte sur son vélo. »

Quant aux Français, leur cas ne paraît avoir rien de commun avec celui de leurs alliés d'outre-Manche.

J'ai d'ailleurs posé à mon neveu, qui fréquente l'école maternelle, cette devinette plus propre que toute autre à exciter le muscle zygomatique puisqu'elle est d'origine écossaise :

« Qu'est-ce qui marche sur trois pattes, qui est vert l'été, rouge l'hiver, qui n'aime pas la salade, qui se replie en quatre et qu'on peut glisser sous une porte ? »

Quand je lui ai dit que « ça n'existait pas », ce jeune homme n'a même pas daigné sourire. En revanche ma stupidité l'a énormément réjoui, ce qui tendrait à prouver que, sous nos latitudes et selon les normes établies à Leeds, les enfants du deuxième âge sont psychologiquement adultes.

J'en suis là de ma contre-enquête et je ne crois pas pouvoir y consacrer vingt ans de ma carrière. Libre à vous de me suppléer. Pour moi, je me préoccupe plus de rire que de savoir pourquoi.

L'OISIVETÉ étant la mère de tous les vices, on se félicite qu'une administration prévoyante multiplie les épreuves d'orientation professionnelle. Tout le monde y trouve son compte : l'administration, qui échappe enfin aux mille tentations du *farniente,* la population taillable et corvéable aussi, qui choisissait ses occupations selon ses goûts — bons ou mauvais — et qui, de la sorte, se laissait progressivement corrompre par l'amour du repos. On renonce aux errements traditionnels. L'organisation des loisirs le cède à l'organisation du travail. Chacun tiendra désormais sa juste place dans la ruche nationale et, l'ordre dans le labeur étant enfin établi de manière à susciter l'enthousiasme à tous les échelons de la production et de la distribution, la société se trouvera préservée des effets dégradants de la paresse.

J'ai la plus grande confiance dans le système de tests mis au point par les techniciens de nos ministères et vigoureusement appliqué aux écoliers de notre heureux pays. Que n'en a-t-on découvert plus tôt les avantages ! Au lieu de tirer ma coupe dans les flots épais de l'encre d'imprimerie, je naviguerais peut-être aujourd'hui sur les mers du Sud. C'eût été tout profit pour mes lecteurs et, accessoirement, pour la marine française. Il n'y a pas à insister sur la gravité de cette erreur, irréparable je le crains, si ce n'est pour inviter les « orienteurs » officiels à étendre leur champ d'action. Car s'il est urgent de seconder nos enfants dans le choix d'une carrière, il l'est plus encore d'éclairer leurs parents sur la manière d'employer leurs vieux jours.

Selon une croyance trop répandue, l'homme parvenu à l'âge de la retraite n'aurait d'autres idées en tête que de boire frais et taquiner le goujon. Impossible de se tromper plus lourdement. Dans la plupart des cas, le retraité respire la jeunesse et la vigueur, surtout lorsqu'il sort des bureaux de l'Etat. Aussi s'efforce-t-il — et qui lui en ferait grief ? — de mettre au service de la communauté la santé dont il lui est redevable et l'expérience qu'il acquit — parfois — à ses dépens. C'est ici que j'aimerais voir intervenir les organismes d'orientation. Certes, nous ne manquons pas de fonctionnaires capables de s'aiguiller spontanément sur des postes aussi décents que lucratifs, propres en tout cas à enrichir d'un beurre irréprochable les épinards de l'honorariat. Mais nous en connaissons qui n'échapperont jamais à l'envoûtement du métier. Les plus inoffensifs d'entre eux reviennent périodiquement errer sur les lieux de leurs exploits passés, comme les assassins, prétend-on, reviennent sur les lieux de leurs crimes. Les autres n'arrivent pas à s'interdire la répétition des gestes professionnels que de longs et patients exercices ont portés au dernier degré de perfection. Et alors ? Alors on finit par lire dans les journaux des nouvelles de ce genre :

Annonay. — Un ancien percepteur de la ville, M. M..., a été arrêté pour avoir commis chez M. et Mme F... un cambriolage. On a découvert chez lui une pince-monseigneur.

Aventure navrante ? Assurément. Imaginez pourtant qu'elle aurait pu prendre un tour très différent. Si, avant de le dégager des cadres, le ministère des finances avait soumis M. M... à quelques tests élémentaires, je ne doute pas qu'il l'eût maintenu en activité au titre de percepteur de choc. Et l'affaire qui s'achève sur la paille humide des cachots se fût peut-être inscrite au tableau d'avancement de la Légion d'honneur.

ON recherche la plume dont les plénipotentiaires allemands se servirent en 1945 pour signer la reddition de leurs troupes. C'était une « plume de deux sous », toute semblable à celles qu'utilisent les sergents-majors de l'armée américaine. Les témoins de la scène historique affirment qu'elle a été perdue, qu'en fait personne ne se soucia, sur le moment, de veiller sur son sort, et qu'au bout du compte l'acte de reddition importait beaucoup plus que cet humble morceau de ferraille.

On mesurera à ce détail la légèreté des militaires en campagne. Lorsqu'en 1871 Jules Favre avait dû signer les préliminaires de paix, il s'était, lui aussi, servi d'une plume banale. Il ne l'abandonna pas pour autant aux mains de l'ennemi. Quand, en 1856, s'était terminée la guerre de Crimée, le chef du protocole de Napoléon III avait fait mieux. M. Feuillet de Conches — ainsi se nommait-il — ne s'était pas borné à procurer aux « hautes parties contractantes » la plume de circonstance. Il l'avait ensuite recueillie et mise sous verre avec ce « label » de garantie écrit de sa propre main : « Je certifie que cette plume a été arrachée par moi à l'aigle impérial du Jardin des Plantes et qu'elle a servi à la signature du traité de paix du 30 mars 1856. »

Clemenceau ne fut pas moins scrupuleux. Il disposait, pour signer le traité de Versailles, de deux plumes : l'une qui lui avait été offerte par les jeunes filles du lycée Jules-Ferry et l'autre par la société des Alsaciens-Lorrains. Il les employa toutes deux puis en fit don — avec l'encrier — à la ville de Versailles.

Tout cela n'empêche pas, bien entendu, qu'il existe de par le monde quantité de plumes — et spécialement de plumes d'oie — qui eurent prétendûment l'honneur de griffer des parchemins célèbres. Leurs propriétaires les ont payées à prix d'or et il ferait beau voir que quelqu'un s'avisât de contester l'authenticité de ces pièces « uniques ». C'est pourquoi je ne m'inquiète pas outre mesure de cette plume égarée depuis 1945 : il y a gros à parier qu'elle figure déjà à plusieurs douzaines d'exemplaires dans les vitrines des collectionneurs américains. Au vrai, parmi ces derniers, un seul me semble franchement suspect : celui qui assure détenir le stylo à bille de l'abdication de Fontainebleau.

★

DIS-MOI que je suis belle et que je serai belle, éternellement... » Pauvre Thaïs ! Que de tourments lui eussent été épargnés si seulement elle avait eu sous la main la Grande Encyclopédie soviétique ! C'est la réflexion que se font aujourd'hui toutes les femmes « à la page », toutes celles du moins qui comprennent le russe et qui ont pu lire, dans la revue moscovite *Culture soviétique,* ce bouleversant entrefilet relatif à la ballerine Oulanova :

« La camarade Oulanova suit régulièrement les cours de l'Université sur la philosophie, l'économie politique et l'esthétique marxistes. De plus, elle lit avec zèle tous les bulletins de propagande et suit attentivement le mouvement communiste dans le monde entier. C'est dans tout cela que réside son secret d'éternelle jeunesse. »

Ainsi, mesdames, la recette est simple. Plus de massages faciaux, plus de masques de beauté, plus de gymnastique rééducative et foin des crèmes et des onguents ! Si vous êtes encore dans la fleur de l'âge, maintenez-vous en forme par une application quotidienne de Pierre Courtade ou d'Etienne Fajon. Si vous sentez venir le « coup de vieux », raffermissez vos appas par des frictions de Maurice Thorez. Et si vous avez passé de loin l'âge canonique, n'hésitez pas : plongez-vous dans les œuvres complètes de Karl Marx et d'Engels.

Quelles révolutions en perspective ! Avant six mois, pour sûr, nous aurons tout le communisme régénérateur en tubes et flacons.

— Embellissez vos ongles chaque fois que vous ôtez votre vernis, annoncera tel fabricant de dissolvant. Plus d'acétone et plus d'ongles cassants. La crème-aliment Casanova satine les ongles au lieu de les décaper... Parce qu'elle apporte aux ongles le suprême raffinement d'une beauté sans défaut, la nouvelle crème Casanova est déjà adoptée par des dizaines de milliers de femmes enthousiastes... Ne massacrez plus vos ongles ! Aujourd'hui même réclamez la crème Casanova à votre fournisseur ! Distributeur exclusif : Comité Central du P. C., rue de Châteaudun.

— Révélation d'un secret nouveau... emballant ! annoncera tel autre. Jacques Duclos découvre le moyen « naturel » d'éclaircir la couleur des cheveux. Ni une teinture ni un rinçage... C'est aussi facile que de se coiffer. Notez bien : avec Clair-Duclos, il est impossible d'éclaircir brusquement, en une seule application, la nuance des cheveux ! L'employer est aussi simple que de se coiffer. Pas de shampooing... Il suffit d'en appliquer un peu avec un coton... et c'est tout ! Vos cheveux seront plus doux, plus dociles après Clair-Duclos, qui contient un rénovateur exclusif. Vous pouvez aujourd'hui retrouver la nuance claire et l'éclat de vos cheveux d'enfant, leur lustré doux et soyeux. Clair-Duclos, le nuanceur capillaire de Jacques Duclos — Paris, Prague, Moscou — chez tous les revendeurs de parfumerie.

— Embellissez-vous grâce à ce nettoyage unique, annoncera un troisième. Evitez boutons et points noirs. Soyez attirante ! Pour que votre visage rayonne de clarté et de beauté, il faut le nettoyer soir et matin. Etalez la crème Vermeersch, enlevez-la avec un tampon d'ouate humide et regardez la transformation magique. Toute la journée, votre teint, clair et net, aura la fraîcheur de la rose et captivera par sa beauté. La crème Vermeersch débarrasse la peau des impuretés qui obstruent les pores, évite qu'elle ne se dessèche et ne se ride et la conserve dans un état de souplesse et de douceur exceptionnel.

Mais gare aux accidents, chères lectrices, et méfiez-vous des contrefaçons !

On me signale le cas d'un militant communiste qui, voyant le visage de son épouse s'affliger de pattes d'oie, avait acheté au rabais un stock d'ouvrages révolutionnaires. Manque de chance : le premier livre dans lequel la malheureuse mit le nez était d'un certain Trotzky. Elle est — faut-il le dire ? — défigurée pour le reste de sa vie.

LE SCEPTIQUE.

LA SAISON QUI S'AVANCE

L'ETE ne fut pas favorable. Du moins, il le fut assez peu jusqu'ici, et il n'est guère d'endroit qui ait échappé au temps maussade, au ciel voilé, à la pluie, autant d'aspects météorologiques qui paraissent, aux mois actuels, des anomalies. Non, l'été ne fut pas favorable, comme dit Verlaine, et la saison qui s'avance a inspiré plus de regrets et de mauvaise humeur que de dithyrambes. Vraiment, quand il faut penser au pull-over plus qu'au maillot de bain, quand on n'éprouve nul besoin de s'arrêter à une terrasse pour y consommer une boisson glacée, quand votre femme gémit de ne pouvoir mettre les robes légères qui lui plaisent tant, il y a bien quelque raison d'élever au ciel une plainte. Inutile, d'ailleurs, et qui risque fort de ne recevoir pour réponse qu'une nouvelle cataracte...

Cependant le calendrier est aussi inflexible en son déroulement que les astres dans leur révolution. L'été est l'été, les vacances sont les vacances. Les « branquignolades » du baromètre ou du thermomètre n'y peuvent rien. Et c'est pourquoi les plages, les monts, la campagne ont reçu leurs contingents d'estivants, gens de cœur simple, en somme, dont l'espérance se ranime au moindre rayon et persuadés que demain fera oublier aujourd'hui. Pourquoi pas ? Pourquoi leur patient optimisme ne serait-il pas récompensé ? et pourquoi l'été ne redeviendrait-il pas tout bêtement une saison très chaude où l'on se baigne et où l'on a soif ?

LE MODELE IMPROVISE. Vite un croquis ! Un peintre, comme Touchagues, est à l'affût, sur les planches de Deauville, des ravissantes dont il fixe rapidement la silhouette.

MONTE-CARLO, NOM PRESTIGIEUX qui évoque une ambiance de luxe raffiné et les caprices parfois heureux de la fortune. Mais il est aussi possible, dans la splendeur d'un paysage d'une luxuriance presque africaine, de trouver des coins où goûter en toute quiétude les beautés naturelles éparses sous le ciel bleu au bord de la mer bleue.

A SAINT-TROPEZ, dont la couleur et le pittoresque ont séduit tant de peintres, qui en ont fait leur séjour de prédilection, l'atmosphère est toute de bonhomie et de camaraderie. Et quand vient l'heure du pastis, c'est vraiment, devant le petit port où dansent doucement les yachts de plaisance aux mâts élancés, l'heure du repos, du délassement et du rêve.

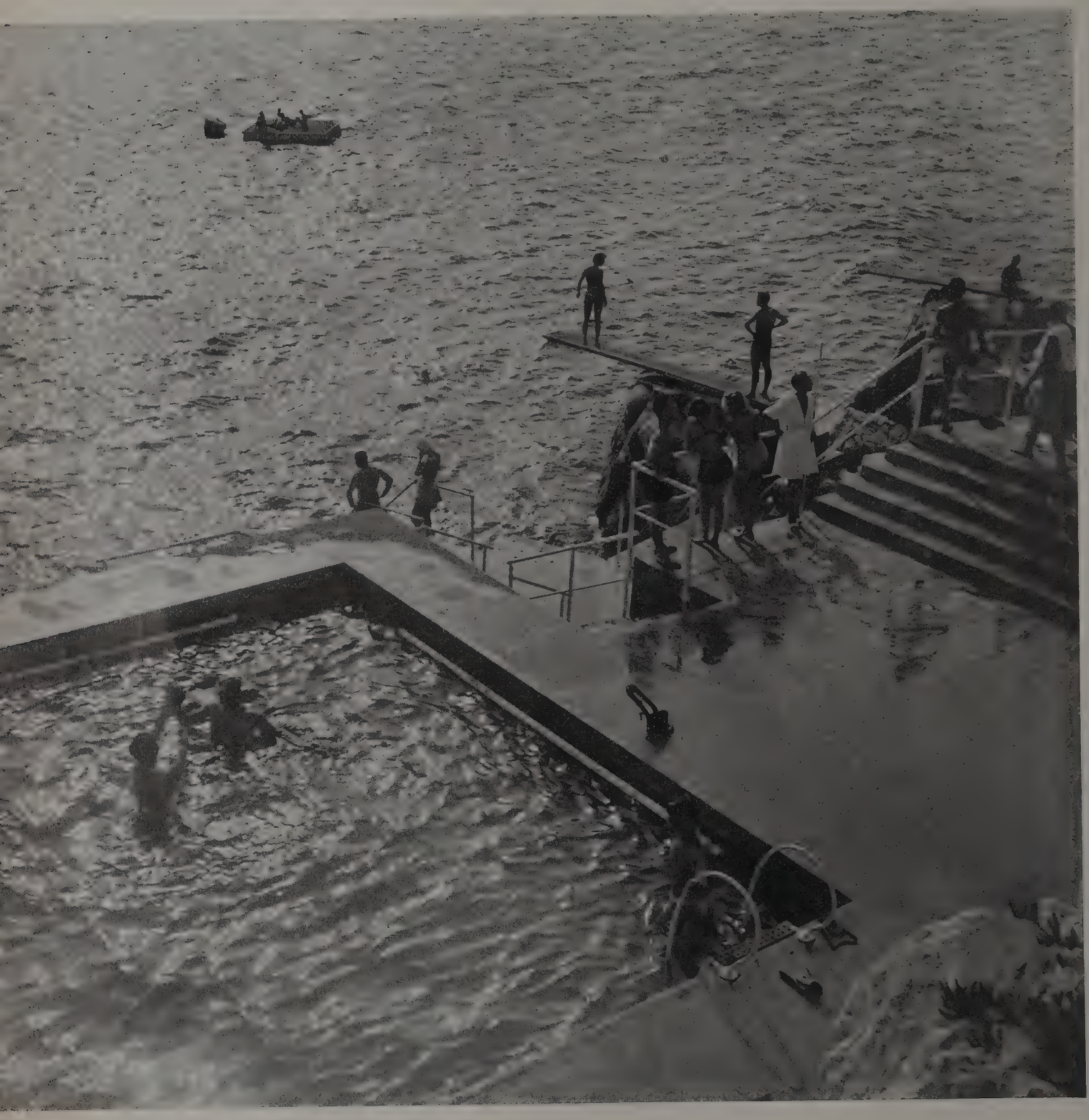
PLAISIRS DE LA MER ! Le chasseur d'images cherche à capter les audacieuses évolutions de cet amateur de ski nautique. Vous douteriez-vous qu'il s'agit du couturier Jacques Fath, oubliant momentanément à Cannes les soucis que lui impose à Paris la ligne... de ses clientes.

PLENITUDE DE LA JOIE de vivre dans un merveilleux décor qui apporte une impression de bien-être physique parfait, voilà ce qu'expriment ces trois jeunes personnes au sourire éclatant, saisies par l'objectif sur la plage de Cannes.

Il y a tout de même, en cet été mouillé, d'agréables journées. Nos photographies évoquent quelques-uns de ces moments où il est possible de s'adonner aux plaisirs de la plage, à ces jeux qui procurent la sensation du bien-être physique au maximum. Ces minutes heureuses effacent bien des heures grises. Mais elles devraient être la règle et non pas l'exception. Tous les loisirs du temps d'été devraient être tissés de minutes semblables qui nous rapprochent de la nature et nous permettent l'épanouissement.

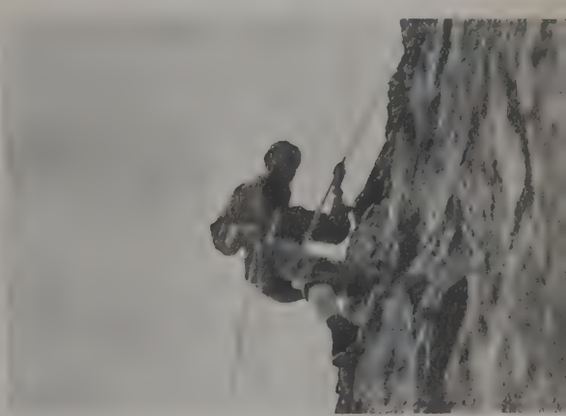
Plaçons en ce mois d'août qui commence nos espoirs. Croyons en sa clémence. Et attendons... l'oreille vers l'O. N. M. et le parapluie à portée de la main !

LA PISCINE D'EDEN-ROC, tout au bord de la mer, a beaucoup contribué à la réputation de ce haut lieu de l'élégance et du luxe.



WEEK-END A 4.000 MÈTRES

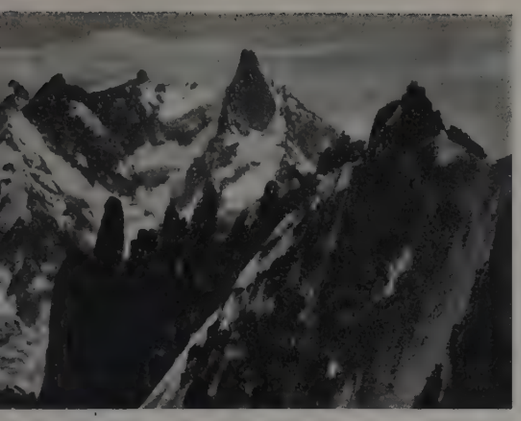
CE n'est que le récit d'une excursion dominicale, la journée de trois jeunes hommes avides d'exercice, d'espace et de liberté. Mais ils ont choisi, en fervents de la montagne, d'escalader une arête abrupte, de grimper jusqu'à 4.000 mètres. Et leur week-end les a contraints à une large dépense d'énergie, de ténacité, de prudence intelligente. De sorte que ce récit qui ne se donne point comme celui d'un exploit est un éloquent témoignage des qualités viriles exigées de l'alpiniste.



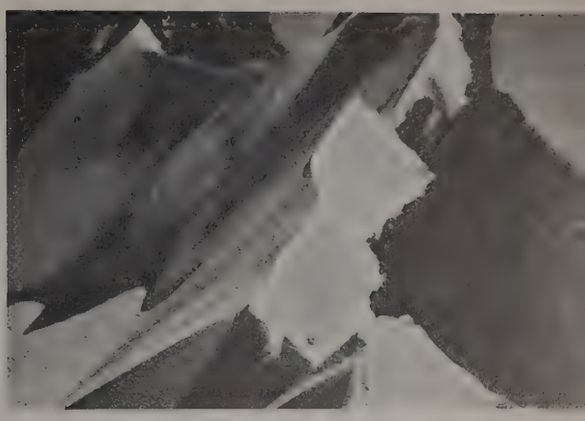
L'ARETE DE GLACE, qui, parfois, n'atteint pas la largeur d'une main, oblige toujours les alpinistes à un surcroît d'attention et de précautions. Une glissade, une chute pourrait être sans espoir (cliché de gauche).

LA dent du Géant impose sa puissance par la verticalité, à 4.013 mètres, sur l'arête franco-italienne qui sépare Chamonix de Courmayeur. Elle semble prendre son élan depuis les glaciers qui la cernent, mais malgré sa vigueur agressive elle s'appuie sur une console de glace aussi fine et drapée qu'un oriflamme. 2.000 mètres plus loin, cette arête aiguisée se soude à l'aiguille de Rochefort, juste le temps de dépasser 4.000 mètres, puis vire brusquement pour former un cirque et mourir au sommet du mont Mallet, 3.989 mètres.

Comme un piton enfoncé dans le ciel, la lame brune du Géant coupe les étoiles. La lune n'a pas encore franchi les murs de l'horizon et l'immense glacier qui les porte est à peine blanchi. Sur le profil du col du Géant la lumière ronde d'une lampe avance lentement. Le jour est loin, mais l'alpiniste marche déjà. Ils sont trois, mal éveillés...



VUS DES AIGUILLES de Chamonix, le Mallet, l'aiguille de Rochefort et la dent du Géant ont un aspect d'une sauvage grandeur, propre à tenter de bons grimpeurs.



L'ARETE de glace dont la vue, prise en surplomb, montre très clairement les difficultés que doit surmonter la cordée qui aura à la suivre.

PAR UN BEAU DIMANCHE D'ETE...

C'EST le plus jeune d'entre eux qui eut l'idée de « faire » Géant-Rochefort-Mallet. Une simple photographie de l'arête lui donna l'envie de connaître le modèle. Insaisissable pour beaucoup, celui-ci lui parut accessible car depuis quelques étés il aime grimper, par instinct, sans être guidé par plus de raison que lorsqu'il jouait aux montagnes russes sur les tas de gravier en bordure de la route.

Les deux silhouettes endormies qui le suivent sur le glacier ont résolu le problème de l'équipe. Ils sont trois amis, d'égale valeur alpine. Ce ne sont pas des débutants et ils se passent de guide professionnel. Ils ignorent les grandes premières et les expéditions. Ils sont simplement d'obscurs alpinistes, semblables à des milliers d'autres.

Ils ont choisi ce dimanche de plein été pour vivre une journée à 4.000 mètres. C'est la saison idéale. Les crevasses des glaciers inférieurs sont dégagées, bien visibles, et faciles à contourner. La neige, amollie chaque jour par le soleil, s'est transformée en une matière compacte, facile à façonner. Il n'y a plus de verglas sur le rocher et la pierre sera chaude. Le jour ne finira pas, mais tant d'obstacles se dressent sur leur route qu'ils sont partis très tôt dans la nuit.

L'un derrière l'autre, ils marchent en direction de la base du Géant. La pente est douce et la neige gelée retient l'empreinte des chaussures. Ils marchent en silence, eux qui vivent, alors que la montagne immobile tonne et gémit. Des torrents de pierres s'écoulent dans les couloirs assombris, et, dominant leur flot, un roc plus fort que les autres rebondit tout seul et renvoie ses chocs aux échos des faces. Des étincelles tracent son chemin. La glace éclate aussi bruyamment que la foudre. C'est l'heure la plus froide.

Ils marchent dans la nuit et traversent le flanc du glacier en gagnant très peu d'altitude. A leur droite, les gendarmes rocheux de l'arête frontière paraissent tout proches, grandis par l'obscurité. A gauche, c'est la fuite vers la vallée, vers le Montenvers et Chamonix qu'ils ont quitté hier matin, pour remonter toute la Mer de Glace et le glacier du Géant. Pendant sept heures ils ont sauté des crevasses, escaladé des séracs et se sont retrouvés très fatigués, à la tombée de la nuit, au refuge Torino, à 3.323 mètres d'altitude.

Trop d'amateurs d'espace et d'air pur étaient comprimés sur les couchettes. Pour s'épargner les vigoureux dialogues transalpins, ils ont préféré s'allonger

RETE DE ROCHEFORT, sur l'étape rmédiaire entre l'ascension du nt et celle du mont Mallet.

L'AIGUILLE DE ROCHEFORT, dont le sommet étriqué est à l'altitude de 4.001 mètres.

L'AIGUILLE DU GEANT est une lame brune qui se dresse comme un piton enfoncé dans le ciel et qui coupe les étoiles.

LE MONT MALLET, dont on voit sur la page de gauche le sommet, a une altitude n'atteignant pas tout à fait 4.000 mètres. Son rocher est solide, et les mains usées y trouvent une assurance efficace. — Ci-contre, la dent du Géant impose sa puissance par la verticalité.

à même le plancher de l'entrée, entre courants d'air et sacs anonymes.

A 2 heures de la nuit l'un d'eux a susurré : « C'est l'heure ! » Par obligation plus que par appétit, ils ont absorbé le porridge tiède, soufflé la bougie et, puisqu'ils n'avaient plus que cela à faire, ils ont poussé la porte du refuge et se sont retrouvés seuls, silencieux, face à la montagne.

La pente se redresse. Comme la neige est encore gelée, chaque pas est taillé à la force du pied. Des milliers de pas, des milliers de coups de pied. Le glacier s'étire au-dessous des grimpeurs et bute contre les éboulis rejetés par le Géant. De nombreuses cordées ont formé un semblant de trace parmi les pierres instables. La raideur de la pente ne demande pas l'emploi des mains, mais elle exige un essoufflement tapageur qui conduit le cœur aux oreilles.

A L'ASSAUT DE LA DENT DU GEANT

LE jour se lève. Face au Géant, le mont Blanc pâlit. La glace devient livide et le rocher hérisse ses aspérités. L'horaire prévu était bien établi : à ce moment même les trois grimpeurs se heurtent à la paroi du Géant.

Toute la marche d'approche est terminée. Relativement facile, elle s'est faite de nuit. Ainsi les premières difficultés peuvent être abordées dès le retour de la lumière.

Avant l'assaut la pause est de rigueur, et tellement classique en ce lieu qu'on l'a nommé la « salle à manger ». Quelques fruits séchés maintiennent la tradition. Une corde se déplie, enserre les poitrines. Trois alpinistes deviennent une cordée.

Puisque la descente empruntera la même voie que l'ascension, les sacs sont abrités sous une dalle, avec les piolets et les crampons à glace. Ils ne contiennent que très peu de ravitaillement et juste une petite gourde de thé. Les charges doivent être légères, en effet, si l'on veut marcher vite et terminer la course avant la nuit. Pourtant un accessoire semble bien inutile parmi cet équipement de haute montagne : c'est une petite canne de touriste à bout ferré, avec « Chamonix » gravé sur le manche. Habituellement semblable objet ne dépasse pas le Montenvers. Que vient-il faire à 4.000 mètres ?

Le chef de cordée le sait, lui qui a bien étudié l'itinéraire. Les jours précédents il a réuni toutes les photographies qu'il a pu trouver, lu plusieurs récits, comparé les descriptions aux images. Il a essayé de se faire une idée exacte de la course. La carte lui a donné les distances et la configuration générale des montagnes convoitées. Les guides techniques lui ont parlé de gendarmes caractéristiques, de vires ascendantes. Ils lui ont même dit où trouver certaines prises difficiles à découvrir. Dix fois il a relu tous ces détails. Maintenant il sait où il va, il connaît l'horaire probable, ce qui est indispensable pour profiter de l'état de la neige, il s'est chargé du matériel utile. La course est pensée, l'aventure conserve une grande part mais au delà de l'imprévisible. En deçà tout est prévu, par prudence.

Le premier de cordée est déjà face au rocher et engage ses doigts dans une fissure. Par une suite de gestes continus, souples et réfléchis, le corps s'éloigne rapidement du sol, entraînant derrière lui la corde ondulante qui déroule ses anneaux.

Le premier passage franchi, debout sur une vire, le leader tend la corde passée sur l'épaule et bientôt le bonnet du deuxième émerge du vide. A son tour, le troisième rejoint ses compagnons.

La cordée progresse ainsi, telle une chenille, se resserre aux relais d'assurance et s'étire dans l'escalade. Elle louvoie à travers les dalles et les vires, cherche la ligne de plus faible résistance, reconnaît au passage les descriptions apprises par cœur. Le leader grimpe autant avec le regard qu'avec les membres, le deuxième surveille son avance, attentif à la tension de la corde, et le troisième se souffle dans les doigts. Il fait encore très froid.

Le Géant, disent les guides techniques, est jalonné par des câbles fixes dont la présence, non nécessaire, est très regrettable. Bien sûr ! la montagne n'est plus nue, et la cordée s'était bien promis de ne pas toucher à ces filins qu'elle vient d'atteindre, mais la tentation est trop forte, et les effleurer n'est pas se hisser sur une corde.

Les dalles se succèdent, de plus en plus redressées, sans faiblesse, l'escalade est aérienne. 2.000 mètres plus bas, le glacier apparaît entre les chaussures plaquées sur de modestes prises. Il n'est pas 6 heures lorsque le chef de cordée se rétablit sur la première pointe sommitale : 4.009 mètres. De là, une cheminée de 15 mètres plonge dans le vide, « la descendre et, à sa base, par un pas, gagner la brèche entre les deux pointes », dit le livre. Ne pas omettre le pas !

L'autre face de la brèche offre une belle paroi, étroite, effilée et glacée par le vent. Son extrémité est le sommet du Géant, 4.013 mètres.

La cordée se replie autour de la Vierge criblée par la foudre. Chacun s'assoit sur une pierre pas trop aiguë et grignote quelques sucreries écrasées dans les poches, tout en tournant sur lui-même à chaque bouchée pour admirer les Alpes dans le renouveau journalier de leur splendeur.

La vallée est loin et sombre, beaucoup plus loin et plus sombre que le ciel. Sur le versant italien, la plaine semble à portée de pierre, au fond d'un abîme. Vers la France, le pied du mont Blanc baigne encore dans l'ombre. En direction du refuge Torino, plusieurs cordées se pressent sur le minuscule pointillé creusé dans la neige par trois hommes qui se serrent autour du sommet du Géant.

Chaque jour d'été de nombreuses cordées escaladent ainsi l'aiguille. Elles s'attendent, s'interpellent, se croisent ou patientent. Tous ces alpinistes au chapeau emplumé — car le Géant est aussi, et surtout, El Giganto — s'échelonnent sur les prises à une telle fréquence que la cordée qui veut poursuivre en direction du Mallet doit être la première afin de parcourir l'arête de neige avant les heures chaudes.

Un regard circulaire embrasse le sommet et l'escalade reprend, à l'envers. Le corps décollé de la paroi pour en augmenter l'adhérence descend rapidement de vires en plates-formes. Entre les trois grimpeurs, la corde est toujours tendue pour éviter la chute possible. Il est facile de retenir un léger glissement, il l'est beaucoup moins de stopper un corps en chute libre. Aucun relâchement de la corde ne se tolère.

Trois quarts d'heure plus tard, une descente en rappel de quelques mètres réunit les hommes et les sacs à la « salle à manger ». Une aiguille est gravie. Deux attendent encore, séparées par 3 kilomètres d'arête.

EN CORDEE VERS L'AIGUILLE DE ROCHEFORT

SUR les dalles du Géant l'homme grimpe seul. Tandis que, pour maintenir son équilibre sur un fil de glace, il arme ses chaussures de crampons à dix pointes fixés par de solides lanières et prend en main le piolet qui ne le quittera plus. Les lunettes à neige sortent du sac et protègent de la réverbération brûlante. Il resserre le nœud qui l'encorde, balance une seconde le piolet pour l'équilibrer et quitte l'ombre du rocher. Il part confiant, à pas mesuré, vers la courtine de glace qui le portera dans le ciel.

Trop tôt le matin la neige eût été si dure qu'elle aurait à peine retenu les pointes des crampons. Trop tard, elle s'écroulerait sous les pas. L'heure est idéale. L'acier acéré pénètre dans la neige sans que le pied laisse sa trace. C'est ce moment déterminé qui dicte l'horaire de la course et sa sécurité. Le prévoir était un point important de la préparation de l'itinéraire.

Dès les premiers mètres, les deux versants de la montagne se soudent dans une telle verticalité que l'arête frontière n'atteint pas la largeur d'une main.

Le leader avance lentement en s'appuyant avec légèreté sur le piolet. Il marche en lançant les pieds autour de lui, ce qui augmente son aisance. Parvenu en bout de corde, après 20 mètres, il s'accroupit, plante son piolet jusqu'au fer, passe la corde autour du manche et la tire à lui doucement comme s'il halait le deuxième de cordée. Lorsque les deux hommes se sont rejoints, le premier reprend sa marche de funambule tant que la longueur de corde le permet et plante à nouveau son piolet. Le dernier compagnon attend cet instant pour rejoindre le deuxième.

UN PASSAGE QUI DEMANDE DES PRECAUTIONS PARTICULIERES

LA chenille poursuit sa reptation, attentive au moindre geste, au moindre ramollissement de la neige. Une glissade supprimerait tout espoir. La fuite de la pente est un immense toboggan coupé de séracs verticaux et de crevasses affamées. Elle paraît si cruelle que les trois compagnons conviennent d'un code : si l'un d'eux perd l'équilibre, il criera « gauche ! » ou « droite ! » selon le versant où il disparaîtra, et, à l'instant même, ses amis se laisseront glisser sur la pente opposée. L'élan de la chute sera ainsi compensé et la cordée s'immobilisera de part et d'autre de l'arête. L'application de la théorie demande des réflexes très sûrs. Ce n'est qu'un code, sans application immédiate.

A chaque pas les ombres se raccourcissent, le massif baigne dans une lumière aveuglante qui brûle le visage. Il n'y a plus de thé, même pas un peu d'air frais, les paroles s'éteignent car la gorge est sèche et les lèvres se fendent.

Sur plusieurs mètres, les corniches de neige, façonnées par le vent, surplombent le versant français comme un gigantesque ourlet de crème. Il est alors prudent de quitter le fil de l'arête pour les contourner par la pente de glace même. La moitié du vide disparaît derrière une paroi hostile et vitrée que les marches taillées au piolet rendent praticable. Quelques mètres plus loin, la cordée retrouve le fil de l'arête et son équilibre.

Un peu moins de trois heures après avoir quitté la base du Géant, les trois grimpeurs progressent ensemble sur l'arête épanouie qui vient mourir dans la face de l'aiguille de Rochefort.

Sans mot dire ils s'assoient dans la neige, libérés de la plus longue et plus difficile partie de l'itinéraire.

Dans quelques minutes ils seront au sommet, juste derrière ces deux blocs de rocher aussi larges qu'un refuge, monolithes suspendus avec adresse et qui attendent. Qui attendent depuis leur création que trois alpinistes soient à leur portée pour glisser sur leur socle délité, amorcer un basculement avec une lenteur majestueuse et, dans un éclat de tonnerre, se pulvériser dans une effrayante cascade de heurts.

La mitraille siffle dans l'air. Toute la montagne est enveloppée d'un nuage à l'odeur de poudre, constellé d'étincelles. L'avalanche de pierres, grossie d'affluents, s'engouffre dans les couloirs qui dominent le vide et entraîne un bourdonnement étouffé qui sombre et résonne dans les parois encaissées.

Sous les volutes de poussière la

★

L'EPAULE DU GEANT. Des nuages accrochés sur le col ressemblent au bouillonnement d'un torrent. A l'arrière-plan, la masse du mont Blanc.

★

PERIADES au glacier du Mallet : les sombres silhouettes tranchant sur la blancheur immaculée, lors d'une tentative de traversée des Jorasses.

montagne tremble encore. La fumée de pierre se déchire aux rochers et montre le soleil à trois alpinistes assis sur une arête de neige, couverte de débris, stupéfaits par la violence de cette montagne inerte et par la grâce accordée.

Il est imprudent de demeurer plus longtemps au pied de la face. Pour échapper à ses chutes de pierres il faut la gravir. Les crampons à glace sont enfouis dans le sac et les piolets, attachés à l'extérieur, pointent comme une antenne. L'aiguille de Rochefort offre une escalade d'une facilité relative aux dépens de la sécurité. Ce n'est qu'une montagne de pierres à gabarit d'assiettes empilées sans ordre. L'assurance efficace n'y est guère possible. Les grimpeurs doivent compter avec la fatigue déjà grande et considérer cette facilité apparente comme un sourire de la montagne ensorceleur et dangereux.

A 10 heures, les trois hommes couronnent le sommet étriqué de l'aiguille de Rochefort, 4.001 mètres.

Depuis 2 heures ce matin, ils n'ont pas cessé d'opposer leur énergie à la pesanteur. Malgré leur silence, ils ont ressenti toute la gamme d'impressions intermédiaires entre la peur et la joie qui peut s'offrir à une jeune sensibilité. Ils sont fatigués, déshydratés, la gourde est vide depuis longtemps, mais leur satisfaction d'eux-mêmes est complète.

DERNIERE ETAPE : LE MONT MALLET

DEUX aiguilles sont vaincues, il reste le Mallet, qui n'ose pas atteindre tout à fait 4.000 mètres.

Une demi-heure d'escalade, précédée d'une rapide descente dans la neige fondante à cette heure, sépare les deux sommets. Le rocher du Mallet est solide, comme au Géant, et les mains usées caressent sa tiédeur.

Un petit mur vertical de quelques mètres réclame de solides épaules pour supporter le premier grimpeur. Par exception, les suivants s'aideront de la corde. Le fait est rare, par principe, et logique.

A 3.989 mètres, pour la troisième fois de la journée, la cordée s'étend sur une des plus hautes montagnes des Alpes. Perdue dans le vide comme une nacelle, la plate-forme sommitale du Mallet s'oppose à la formidable face nord des Grandes Jorasses. Dans la direction opposée, c'est le versant italien du mont Blanc, à l'image himalayenne, qui barre l'horizon.

Blottis dans l'angle d'une vire, face à cette débauche de reliefs, les trois grimpeurs grignotent un biscuit. Ils étendent un peu de neige sur un rocher incliné au soleil et collent leurs lèvres en dessous sur la minuscule rigole qui se forme. De grands pots de bière glacée imposent leur souvenir. Cette réminiscence suffit à décider la descente immédiate du glacier du Mallet.

LA DESCENTE

AU pied des rochers, les crampons à glace sont lacés aux chaussures. La cordée s'étire. 20 mètres de corde tendue séparent les hommes l'un de l'autre. Comme un miroir convexe, le glacier plonge dans le vide. Plus bas il retrouve une pente modérée, mais, avant cette inclinaison praticable, il y a la chute verticale de la rimaie du Mallet. C'est une énorme fracture du glacier, une crevasse dont la lèvre supérieure surplombe un mur abrupt.

Tout près du vide, les trois hommes se regroupent autour de la canne à bout ferré qui semblait égarée parmi ce chaos de glace. Dans la neige tassée à coups de pied elle s'enfonce jusqu'à la garde, et la corde détachée des poitrines, longue de 50 mètres, est accrochée par son milieu sous le demi-cercle de la poignée qui dépasse de la neige. Un piolet pourrait remplacer la canne, mais un alpiniste aime trop son emblème pour le sacrifier lorsqu'il peut se l'éviter. Avec un geste de semeur, le filin est lancé dans le vide. Ses anneaux se déroulent et retombent dépliés le long de la paroi.

Enroulant la corde autour de la cuisse et de l'épaule, le premier volontaire se laisse glisser de côté sur la pente, mais dès qu'il dépasse la limite du surplomb le rappel coupe la corniche et le corps frappe brutalement la paroi de glace, à l'ombre du toit de neige.

Après 20 mètres de descente, il n'y a plus guère de corde sous l'homme tournoyant dans le vide et la crevasse est béante. Pour rejoindre la neige ferme il doit se balancer pour donner au rappel un mouvement de pendule qui le déposera sur la lèvre inférieure de la rimaie.

La corniche franchie au départ ne supporte pas ce balancement, elle se coupe par l'oscillation de la corde et s'écroule brutalement en recouvrant au passage l'alpiniste coupable d'une neige mouillée qui le glace et pénètre au fond des poches et du col.

Ses deux compagnons le rejoignent par le même rappel, mais, avant de quitter le point d'attache de la corde, le dernier vérifie si elle coulisse avec facilité. Malgré cette précaution, lorsque les trois hommes se retrouvent au pied de la crevasse, ils doivent jouer au sonneur de cloche pour essayer de récupérer la corde enserrée par la neige gelée. Suspendus tous les trois à une extrémité du filin, ils dépensent ce qu'il leur reste de force. Une heure de ténacité a sa récompense avec la chute de 40 mètres de corde ganguée de glace qui tombent du ciel et éclairent les visages d'un sourire gercé.

Sur le glacier du Mallet, longeant les fines aiguilles des Périades, trois hommes descendent en courant. A grandes enjambées, ils sautent les crevasses, dévalent la pente en glissade. La corde encore encombrée de neige est roulée sur un sac hérissé de crampons. Ils tournent le dos à la montagne.

Ils vont à la rencontre de la vallée jalouse qui les reprend. Dans quelques heures, quand le soleil disparaîtra, ils s'endormiront dans le petit train du Montenvers, afin de prolonger en rêve un week-end à 4.000 mètres.

Michel DESORBAY.

LA PLATE-FORME sommitale du Mallet est perdue dans le vide, comme une nacelle, à 3.989 mètres.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE DE PIERRE CHEVALIER, LOUIS GEVRIL, JACQUES GUYOT ET M. HAUG.

CETTE CROIX, dont on ne voit ici que la partie supérieure, était dressée au-dessus de la châsse de sainte Thérèse, face à la cathédrale. Devant elle a défilé, le dimanche 11 juillet, un grand cortège symbolique où figuraient quelque trois mille catholiques du monde entier.

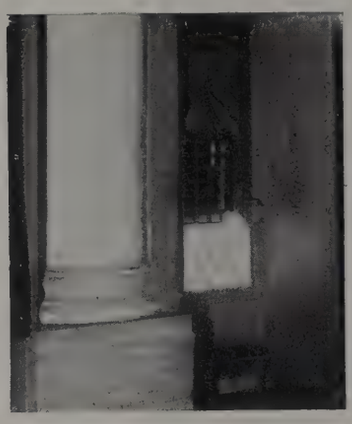
LES CATHOLIQUES DU MONDE ENTIER ONT ASSISTÉ A LA CONSÉCRATION DE LA BASILIQUE DE LISIEUX

TEXTE DE **DANIEL-ROPS** ★ REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE DE **H. PARNOTTE**

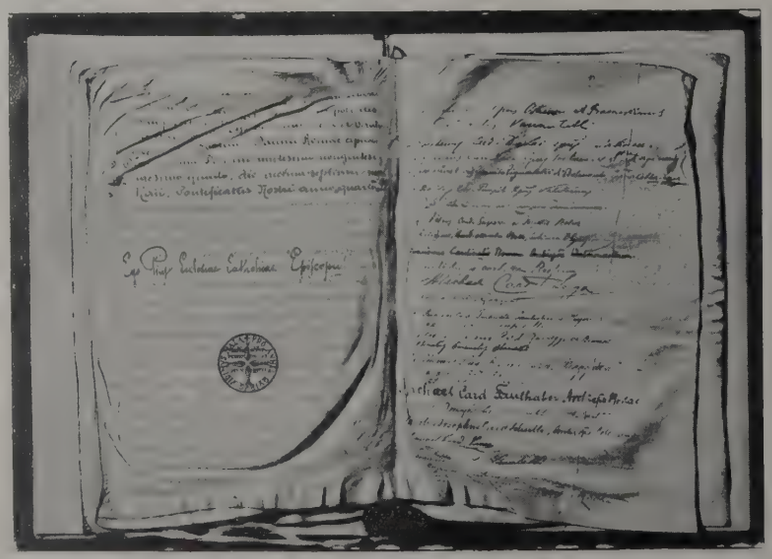
SAINTE THÉRÈSE EST TOUJOURS VIVANTE AU CARMEL DE LISIEUX

LA DERNIERE CELLULE de sainte Thérèse, celle dans laquelle elle eut ses hémoptysies.

LA STALLE (marquée d'une croix) qu'occupait la petite Sœur Thérèse dans le chœur du Carmel.



C'EST par cette grille que les religieuses communient. Sainte Thérèse en était chargée à titre de sacristine.



LA BULLE DE CANONISATION. A demi calciné en 1944, le parchemin est plissé parce qu'il fut mouillé par l'eau jetée pour éteindre l'incendie.

ON a tout dit sur la vie de cette petite fille dont l'Eglise, en la portant sur ses autels, a consacré en gloire la profonde humilité. On a dit sa simple enfance provinciale, sa vocation tôt affirmée, ses espoirs et ses combats dans le décor muet d'une stricte clôture, sa maladie, sa mort : au reste tout cela tient en vingt lignes au plus. Rien, extérieurement, dans cette courte course, n'offre l'aspect pittoresque, accrocheur, qui prête aux badauderies des foules. S'il est touchant, et peu normal, de mourir à vingt-trois ans dans des hémoptysies, ce n'est pas malgré tout un sort très original ; et des religieuses pieuses, renoncées, spirituelles, l'espèce, Dieu merci, n'est pas éteinte ! Pourtant, cette existence toute simple apparaît, légitimement, comme exemplaire, et « l'Histoire d'une âme » est de ces livres auxquels les scoliastes futurs viendront demander de les faire pénétrer dans le secret du XX° siècle, comme nous demandons à Pascal et à Bossuet, à Molière et à Racine de nous expliquer l'époque du Roi-Soleil.

C'est cet aspect de témoignage, paradoxal au premier chef, de l'expérience de sainte Thérèse de Lisieux qu'il faut essayer de saisir, au moment où d'immenses fêtes, attirant sur sa tombe les pèlerins du monde chrétien tout entier, pour l'inauguration d'une basilique qu'on eût peut-être souhaitée mieux en rapport avec cette humilité souveraine, viennent d'exalter en elle les vertus dont notre époque manque le plus évidemment. Car ce sont de très singulières leçons que l'Eglise donne aux hommes de ce temps-ci en leur faisant considérer une sainteté dont tous les aspects semblent faits pour masquer la véritable signification.

LE premier, le plus frappant des paradoxes de Lisieux, tient dans le contraste entre l'immensité du culte qui entoure la mémoire de la petite carmélite et l'insignifiance apparente de sa destinée terrestre. Si une enquête à statistiques, du genre de celles qu'entreprennent les instituts « Gallup », était conduite pour déterminer quelle est, dans tout le catholicisme mondial, la sainte figure la plus célèbre, il ne fait nul doute que sainte Thérèse viendrait au premier rang, à peu près à égalité avec un saint François d'Assise, dont le message, par maints traits, n'est pas sans rappeler le sien. Des églises sont placées sous son patronage au cœur de l'Afrique comme dans les solitudes du Grand Nord canadien. Hors la chrétienté même, son rayonnement gagne ; il fut rapporté que des condamnés musulmans voulurent avoir son image sous les yeux à l'instant suprême, fixée au mur face au gîbet. Il y a cent ans, Renan écrivait ces lignes, qu'alors d'aucuns avaient tenues pour prophétiques : « Il y aura encore des saints canonisés à Rome, il n'y en aura plus de canonisés par le peuple. » Comme quoi l'avenir échappe aux prévisions des plus malins.

A QUOI tient cette extension de la renommée, et à quoi cette étrange convergence vers la même vénération d'esprits essentiellement différents ? Car la plus humble dévote et le théologien le plus solide, la chaisière et le mystique peuvent se rejoindre dans une admiration commune, même s'ils ne la justifient pas de la même façon. C'est que l'expérience de sainte Thérèse de Lisieux englobe tous les aspects que peut comporter l'expérience spirituelle. La carmélite à la rose tient ferme entre ses mains les deux extrémités du fil secret qui relie l'homme aux certitudes ineffables. Elle satisfait aussi bien l'âme qui, dans la religion, voit, très temporellement, une sauvegarde, que celle qui, surnaturelle-

DES BOURGUIGNONNES, dans leur seyant costume régional, accompagnaient l'étendard de saint Vincent porté par un chevalier du Tastevin. Les catholiques slaves (à droite) avaient franchi le « rideau de fer » pour participer aux cérémonies de la consécration. Ci-dessous, à gauche, l'Espagne avait envoyé à Lisieux une nombreuse délégation qui défila en costume national. A droite, une Normande en costume traditionnel.

PENDANT qu'à l'intérieur de la basilique S. Em. le card
Feltin célébrait au maître-autel la messe pontificale, à laqu
assistaient le clergé, les autorités officielles ainsi que les d
gations étrangères et régionales, se déroulait sur le parvis
la basilique, et en étroite synchronisation, une autre m
pontificale dite par M[gr] Martin, archevêque de Ro

CI-DESSOUS, après la messe, les dames et les chevaliers
Saint-Sépulcre quittent la basilique, précédant le cor
du cardinal légat.

ment, y voit le plus beau des risques. Et, dans l'entre-deux, toute la réalité spirituelle est cernée.

Parmi tous ceux qui trouvent en Thérèse Martin leur guide, il y a d'abord ceux qui demandent à la foi, à la prière, la consolation sensible et la paix.

J'ai besoin d'un cœur brûlant de tendresse
Restant mon appui sans aucun retour
Aimant tout en moi, même ma faiblesse...

Ces vers faciles, aux accents de ritournelle, répondent à une telle attente. Il n'est pas sûr que cet aspect-là de la spiritualité thérésienne ne constitue pas, plus ou moins, un masque, et que certaine imagerie, que la place Saint-Sulpice n'a que trop contribué à répandre, ne persuade pas de pieuses et humbles âmes que c'est à cette réponse sentimentale que se ramène le message de Lisieux.

MAIS, pour qui pénètre plus avant les leçons de cette expérience, pour qui suit, honnêtement, « l'Histoire d'une âme », c'est de bien davantage qu'il s'agit. On ne peut lire le récit de cette brève vie sans admirer le courage souriant de cette sacrifiée volontaire, l'héroïsme de cette enfant que bien des hommes pourraient imiter. On sait que ce fut durant la première guerre mondiale, dans les tranchées, que la renommée de sainte Thérèse de Lisieux s'étendit, devint gloire irrésistible. Peu avant de mourir, le grand romancier Edouard Estaunié, cette âme pudique et profonde, relisant l'autobiographie de la petite sainte, s'écriait devant le signataire de ces lignes : « Le vrai caractère de la petite Thérèse ce n'est pas, comme tant disent, la douceur, mais l'héroïsme. » Le second élément de l'expérience religieuse, comme elle le manifeste : ce par quoi l'homme se dépasse et accomplit l'effort de soi sur soi !

Et plus encore le troisième, celui du sommet. Car, à mesure que les théologiens ont approfondi son message et scruté le sens de la « petite voie », plus il est apparu que, dépouillé du sentimental, de l'enfantin, et même de l'élémentaire ascèse, ce message se reliait aux plus sublimes, qu'il atteignait à l'essentiel et au divin. C'est toute la leçon de l'Evangile, c'est celle, infiniment variée, de tous les mystiques, qu'on retrouve à travers les pages en apparence malhabiles, et fades au goût des palais blasés, qu'écrivit dans sa cellule une religieuse adolescente qui ne connaissait rien au monde. Ce n'est pas la piété facile des ronronnants cantiques que seule on puise dans la méditation de son livre : c'est aussi le brûlant appel vers le don total, vers la surnaturelle ressemblance, c'est l'amour selon saint Jean de la Croix.

CETTE admirable convergence d'hommes et de femmes aussi divers dans un même agenouillement auprès du tombeau de Lisieux explique assez ce qu'on peut, d'un terme qui se veut ici exempt de toute irrévérence, appeler le succès de sainte Thérèse. Mais ce succès lui-même a un sens ; il comporte des leçons. Que le phénomène par lequel une douce, une obscure renoncée est devenue une gloire mondiale, plus rayonnante que toute étoile de cinéma, que ce phénomène se soit produit en un siècle qu'on dit incrédule, parmi une humanité hantée par tous les démons de l'orgueil et de la violence, du rendement et de la publicité, là est un autre paradoxe, non dépourvu de signification. Il a été bien souvent observé que, dans le déroulement de l'histoire chrétienne, les saints n'apparaissent pas au hasard, qu'il y a toujours une sorte de rapport dialectique entre le message qu'ils apportent et la société, l'époque où ils ont à le délivrer. Ainsi à une Italie déchirée par la haine et où l'argent des banques et du négoce commençait à substituer sa morale à celle du Christ, le Poverello d'Assise eut-il pour tâche de rappeler la primauté de l'amour, du saint renoncement en Dieu. Ainsi, à une chrétienté que les nationalismes allaient livrer aux sanglants déchirements et où le jeu des intérêts, déraciné des principes évangéliques, allait mener les hommes vers cette politique dont Machiavel formulerait les tristes lois, Jeanne d'Arc eut-elle à rappeler la fraternité des nations baptisées et la certitude que, même en politique, Dieu doit être « premier servi ».

A considérer l'exemple d'une Thérèse de Lisieux, à lire ses pages, quatre leçons se dégagent et s'imposent au jugement. La première, la plus évidente, est celle que donne, à une société profondément instable, toute vie consacrée, contemplative, qui, par le seul fait qu'elle est, condamne tant de vaines agitations.

La seconde, tout aussi visible et en quelque sorte élémentaire, est celle que la douceur oppose à la violence, la charité à la haine déchaînée. « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre » ; cette phrase, qu'on associe trop à une imagerie facile, doit être prise dans un sens précis de promesse mais aussi d'avertissement. Pour un chrétien qu'angoisse le drame du monde, et qui se demande si l'heure apocalyptique des grandes représailles n'a pas sonné, seule la charité du Christ, manifestée en ses saints, peut être consolante, et la « pluie de roses » promise par la petite carmélite peut seule rédimer une autre pluie, celle des bombes, que, à tout instant, peut jeter la folie meurtrière des hommes de notre temps.

MAIS c'est plus loin, plus profond, dans les racines mêmes du monde moderne, que la leçon de la carmélite oblige à discerner le germe de mort. Toute la société qui est la nôtre est

PLUS DE CENT MILLE CATHOLIQUES...

... ont, durant toute la journée du 11 juillet, envahi la vaste esplanade où sous une tente (au fond) étaient conservées les reliques insignes destinées aux différents autels de la basilique.

DE TRES NOMBREUX FIDELES, de toutes les classes sociales, ont suivi avec ferveur les offices célébrés sur le parvis de la basilique. A gauche, après la cérémonie du matin, S. Em. le cardinal Feltin sort de la basilique escorté des prélats de sa suite et du garde noble prince Odescalchi, qui lui apporta la bulle le nommant légat de S. S. Pie XII. Au-dessous, après l'office, M^gr Martin, prélat consécrateur, quitte ses ornements pontificaux pour revêtir son habit de chœur.

ordonnée au rendement. Son vrai culte est celui de l'efficace : produire, agir, créer, et, dans l'exaspération des moyens de vitesse, croire posséder le monde parce qu'on a fabriqué en grande série des machines ou multiplié les rencontres et relations.

Il y a une tentation du productivisme qui est bien le péché de notre siècle, et c'est contre elle que, sans la nommer, s'élève l'humble sainte qui ne franchit jamais le seuil de son couvent. Pour elle la véritable efficacité n'était pas de cet ordre, et les seules puissances qu'elle prétendit ébranler étaient celles qu'on n'atteint que par la prière, dans l'immobile recueillement. A la vaine « efficience » s'oppose cette efficacité surnaturelle, et c'est dans une vue profonde des exigences de notre époque que les grands papes, Pie XI et Pie XII, ont donné la cloîtrée de Lisieux pour patronne aux hommes qui, dans l'Église, sont le plus appelés à agir, à se vouloir efficaces : les missionnaires, ceux d'au delà des mers comme ceux des terres chrétiennes, les porte-parole de Dieu.

Et cette tentation démiurgique à laquelle s'oppose le message de la petite sainte, la tentation de l'homme qui, parce qu'il s'est partiellement subordonné le monde de la matière, se croit maître de la création, c'est d'une hérésie plus grave encore qu'elle est le signe : l'hérésie de l'humanisme détaché de la grâce, de l'homme criant le vœu de Rimbaud, l'enfant satanique : « Ah ! être Dieu ! » C'est aussi contre cette hérésie-là qu'elle s'insurge, la petite fille si totalement humble, si convaincue de n'être rien. « Je suis trop petite pour faire de grandes choses, disait-elle en s'adressant à Jésus, son maître, et ma force est d'espérer que ton amour m'accepte. » Mais ces grandes choses, précisément, elle les a faites. Et sa gloire est comme la manifestation évidente du plus essentiel des paradoxes, celui qui est au cœur même de l'expérience chrétienne : que c'est en se plaçant au dernier rang qu'on est au premier, en se voulant pauvre qu'on est riche, en perdant sa vie qu'on la sauve, et que la vraie gloire est la croix.

C'EST tout cela, ce faisceau d'exemples et d'exigences, que propose à qui sait la considérer l'expérience de sainte Thérèse de Lisieux. Les hommes de ce siècle à qui elle fut très spécialement adressée sont-ils capables de l'entendre ? Ce n'est pas à nous qu'il appartient de formuler la réponse, mais à ces chefs d'Etat, à ces soi-disant guides de l'humanité, qui sans doute connaissent peu le message de la carmélite et sont mal préparés à comprendre ses leçons. Mais dans la vision de cet immense courant de ferveur qui, ces jours-ci, a déferlé vers sa tombe, n'a-t-on pas le droit de puiser des raisons d'espérance ? A l'angoisse qui nous étreint, au désespoir qui nous menace, la petite voix modeste qui nous vient du Carmel normand répond comme une promesse et une consolation.

PORTUGAL

« J'ai trouvé à LISBONNE GRAHAM GREENE, CALOUSTE GULBENKIAN, UMBERTO D'ITALIE, DON JUAN D'ESPAGNE, AMALIA RODRIGUES ET LES TAXIS LES MOINS CHERS DU MONDE. »

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL **RENÉ BRANELLEC**

J'AI rencontré Graham Greene dans le bar du « Condestavel », dernier-né des hôtels de Lisbonne. Grand confort, style américain, radio dans toutes les chambres. L'écrivain britannique résidait là en compagnie du metteur en scène John Staford. Leur but ? Etudier l'ambiance. C'est aussi ce qu'avait fait, on le suppose, le metteur en scène français René Clément, qui avait séjourné une semaine à Lisbonne peu auparavant.

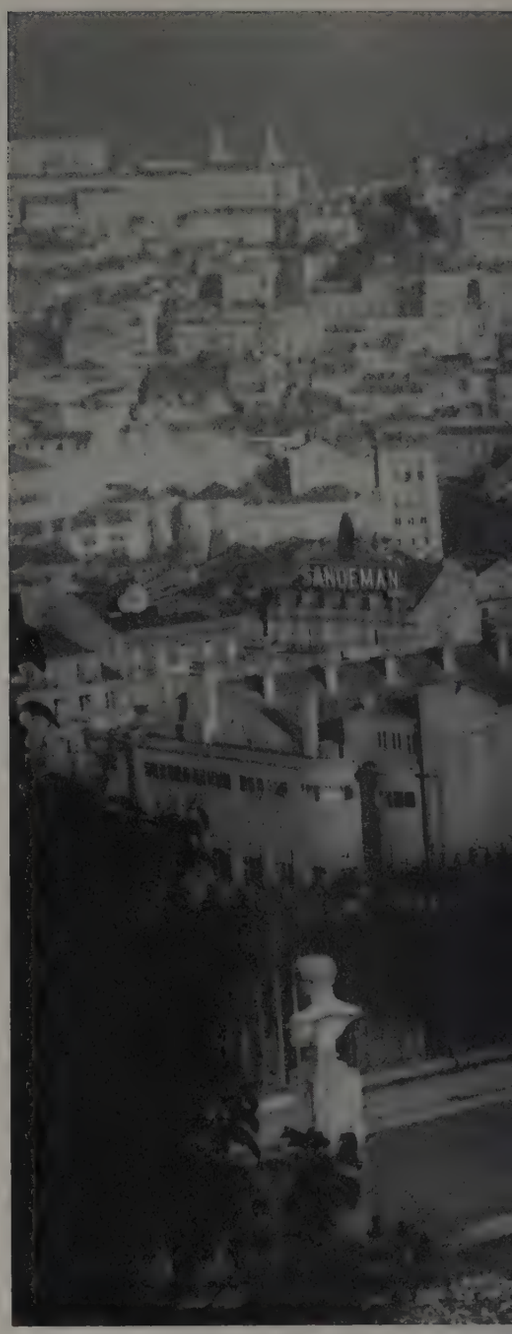
Ainsi la capitale portugaise est-elle en passe de fournir au moins le cadre d'un des « films de l'époque ». Lisbonne semble d'ailleurs avoir été dessinée et peinte spécialement pour le technicolor. Les rouges, les bleus, les jaunes, les ocres, les verts chantent sur les façades, sur les toits, dans le ciel, dans les parcs et les palais, tout autour du Rossio et le long de l'avenida de la Liberdade, dans Alfama et dans Graça, sur la terrasse de San Pedro d'Alcantara, dans les ruelles du Bairo Alto et les avenues des quartiers résidentiels, sur lesquels veille la statue du terrible marquis de Plombal, qui, selon le roi, son maître (mais lequel gouvernait l'autre ?), avait « du poil au cœur ».

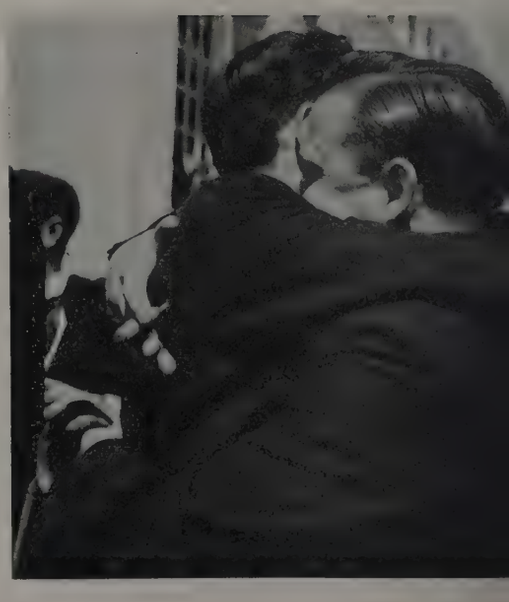
« TEM PATIENCIA »

LISBONNE n'est pas qu'un cadre. Elle a son peuple, qui allie à la subtilité phénicienne la noblesse de l'Islam, la gentillesse africaine, le bon sens et l'esprit d'entreprise de l'Occident. C'est le premier peuple qui ait joué délibérément la carte de la fusion des races, que, tous, nous devrons utiliser à la longue... Quant à dénombrer les pieds nus de Lisbonne, son tragique sous-prolétariat « d'Aguas livres », nous serons plus autorisés à le faire lorsque auront disparu maintes zones de Paris, de Marseille, de Lyon. Nous avons moins d'excuses que le Portugal, dont les richesses naturelles sont minces. Il y a vingt-cinq ans, sa misère apparaissait sans issue. Aujourd'hui le redressement est un fait accompli.

Si l'on entend encore ces mots : « Tem patiencia » (Prenez patience), distraitement murmurés par de belles dames en manteau de vison à l'adresse des mendiants, si tout est loin d'être parfait et si l'égoïsme des possédants existe aussi au Portugal, il est honnête de ne pas charger qu'un plateau de la balance. Sur l'autre il y a des réalisations et non pas uniquement des projets. Lisbonne et Porto ont des ruelles où « la misère brûle plus que la flamme », mais comparez leurs banlieues fleuries avec celles, lamentables, de Paris ou de Londres !

Le peuple, il faut le voir dans les fêtes des villages, aux courses de toros, dans les magnifiques stades, sur le Terraio do Passo à Lisbonne, sur le port de Nazaré ou de Setubal à l'arrivée des bateaux de pêche, dans les rues lisbonnaises descendant à pic vers un bas-fond et remontant, tout droit, la pente opposée, dans les églises de Porto. Dans ces villes éblouies de lumière où les couleurs les plus vives prennent rapidement des tons pastels, l'activité et la nonchalance se côtoient dans un parfum de mer, de café et d'amandes grillées.





DE LA TERRASSE SAN PEDRO d'Alcantara on découvre le cœur de Lisbonne, que domine la forteresse San Jorge. A Lisbonne se tint, comme on sait, une des conférences les plus importantes de l'Organisation du traité de l'Atlantique-Nord. Le Portugal, qui est membre de l'O. T. A. N., offre une contribution importante à la défense de l'Occident : la base aérienne des Açores, lien entre l'Amérique et la péninsule européenne.

PREMIERES IMPRESSIONS DE LA CAPITALE PORTUGAISE

A LISBONNE, le soir, les hommes se tiennent par groupes compacts sur le large trottoir en mosaïque du Rossio, côté ombre, tandis que les femmes montent au Chiado pour regarder les vitrines à la mode de la rue Garrett. Les crieurs de journaux dévalent les venelles raides, chargés des dernières éditions. Les vendeurs de la loterie déploient des accordéons de billets offrant la fortune pour la fin de la semaine. Les automobiles anglaises, allemandes, américaines, françaises se fraient passage dans un concert d'avertisseurs... Il est question de limiter cette production intense de décibels, ce qui est présomptueux. Le soleil engendre le sommeil ou le cri, les cris de la joie d'être, de la richesse insolente, de la douleur. Tout cela se mêle, et si vous réussissez à en sortir une analyse correcte, quand vous remontez le mécanisme il manque inexplicablement un élément essentiel, la vie et sa mystérieuse vibration.

Les taxis sont excellents et les moins chers du monde. Leurs chauffeurs ne font pas des courses, ils font la course. A Lisbonne, cela signifie une manière de Targa Florio, car la ville a sept collines abruptes et des virages en épingle à cheveux, autant qu'on en peut souhaiter. Pourtant, les accrochages sont, en général, bien moins fréquents et aussi moins graves qu'à Paris. Car il y a beaucoup de courtoisie dans l'air et les réflexes sont prompts. Les étrangers nouveaux venus contemplent le spectacle, un peu ahuris. Ou ils ont le coup de foudre ou leur destin est de « mourir sans comprendre ».

LE CHANT D'ALFAMA

LA nuit est tombée. Du Bairo Alto et d'Alfama s'élève la plainte du fado. Dans les cabarets, on baisse les lumières. C'est le moment de l'ensorcelante nostalgie... Silence. On écoute Susanna ou Cécilia de Jésus ou Amalia l'unique chanter leurs peines, l'amour, la misère, l'inconstance du beau torero... Les paroles ne sont que prétexte. C'est loin au delà que va le lamento. Il plonge dans une nuit de gloires disparues, de conquêtes, de deuils, de chutes dans d'insondables abîmes. Les auditeurs font taire avec irritation les hérétiques qui continuent de parler... Guitares aux sons aigus, secs comme l'air embrasé de midi, guitares aux vibrations graves et musicales comme de longues perles d'eau... Chacun prend ce qu'il veut ou ce qu'il peut dans ce bain de

douceur et d'amertume. La bouteille de « bagasso » ou de whisky reste sur la table des nobles seigneurs de l'assistance. Les autres pourront se contenter d'un café ou d'une carafe de vin vert pétillant... Voici un chant brésilien, jeune, véhément. La salle s'anime. Dans quelques instants, elle sera prête pour la « desgerada », durant laquelle n'importe qui peut improviser n'importe quoi, en réponse au meneur de jeu. L'atmosphère, maintenant, est très gaie. D'ici un quart d'heure, peut-être sera-t-elle sombre à nouveau. Cela dépend du caprice d'un guitariste, d'un client, d'une des fadistas qui, soudain, s'enveloppera dans son châle et, les yeux au ciel, pétrissant de ses doigts l'épaule du musicien placé devant elle, reformera le cercle enchanté de la tristesse...

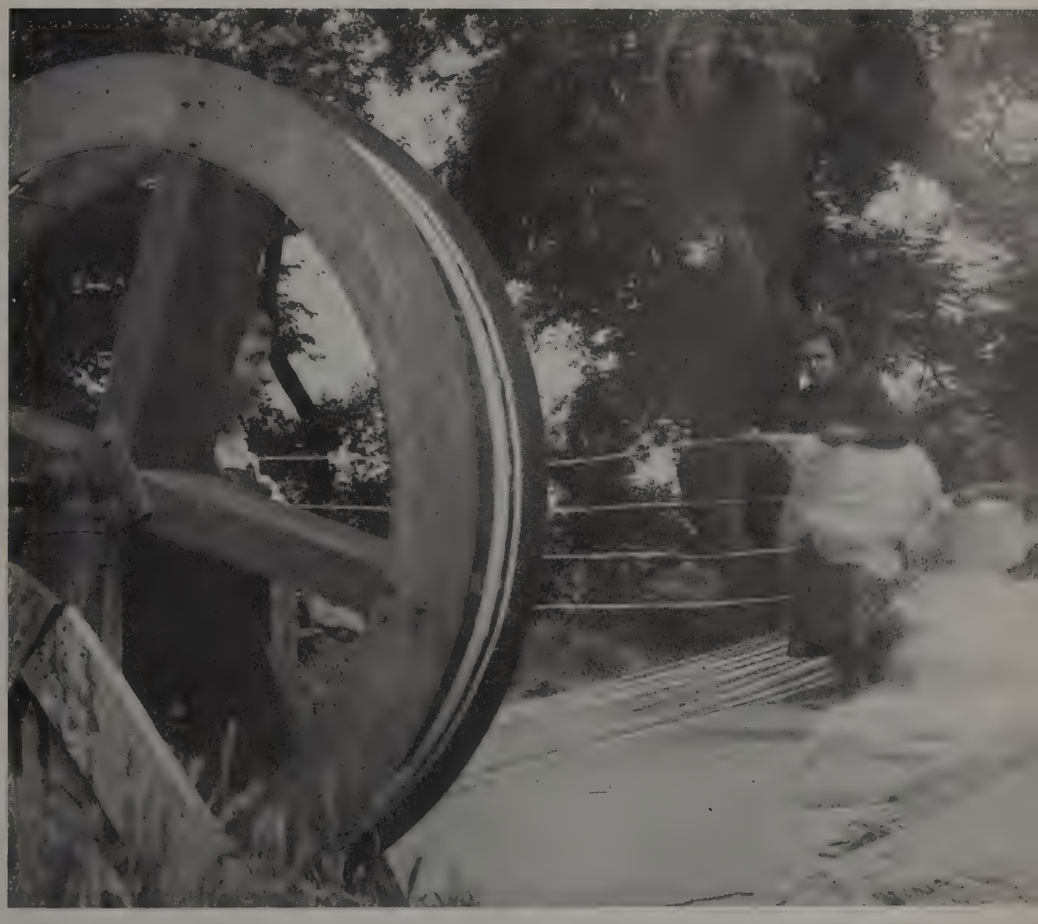
Beaucoup de Portugais, surtout ceux du Nord, n'aiment pas le fado. Ils le considèrent comme une expression vulgaire du génie poétique national. C'est, je pense, bien injuste. Il y a de tout dans le fado. Il peut se noyer dans la sentimentalité médiocre ou trouver des accents authentiques et simples rejoignant les plus purs des chants inventés par l'homme pour calmer son mal. Mais que le fado soit en quelque manière un philtre empoisonné n'est pas invraisemblable. Il devient, à la limite, une sorte de religion du désespoir. Son envoûtement contredit l'action, lui dénie toute valeur.

QUAND UN PEUPLE S'OBSTINE A VIVRE

CEPENDANT, l'époque des « vaincus de la vie » est dépassée. Ils s'étaient réunis à la fin du siècle dernier, poètes, artistes, étudiants. Ils s'appelaient eux-mêmes ainsi, par dérision. La décadence de leur pays semblait irrémédiable pour avoir assumé un trop grand destin. Le Portugal avait découvert le monde. Ayant créé les routes maritimes modernes, il les avait jalonnées de places fortes et d'établissements commerciaux, il s'était annexé un immense empire colonial en Afrique, aux Indes, en Amérique du Sud, en Chine. Pour tenir ce système complexe en main, pour le défendre contre les convoitises adverses, il fallait des hommes. A l'époque, le Portugal comptait un million d'habitants. La Hollande en avait le double, l'Espagne, le triple, et l'Angleterre, dix fois plus. C'est là qu'il faut chercher l'explication de la politique de métissage poursuivie, dès le XV[e] siècle, par le grand Albuquerque. Elle seule pouvait pallier, en partie, la terrible faiblesse démographique de la métropole. Mais celle-ci ne ménageait pas le sang de ses fils dans les batailles de défense et de conquête. Il arriva un jour où l'hémorragie fut trop forte. Ce fut alors l'écroulement d'un rêve immense.

C'est à ce moment-là que naquirent les « vaincus de la vie. » On aurait pu discerner chez eux la contamination du fatalisme islamique et croire que le pays entier, longtemps après avoir chassé les Maures de son sol, subissait, dans une sorte de fièvre récurrente, les malins prestiges d'un génie qu'il avait pensé à tort subjugué... Or, tandis que les existentialistes de ce temps « savouraient la soirée en écoutant les bavards injurier la patrie », Serpa Pinto, Capello et Ivens reliaient, au cours d'une exploration audacieuse à travers la brousse africaine, l'Angola et le Mozambique. Et quand Londres exigeait le rappel de Serpa Pinto, le peuple de Lisbonne se soulevait... Trois cents soldats portugais mettaient en déroute six mille guerriers bantous... Le Portugal vivait encore. S'obstinait à vivre. Mais il était miné par l'anarchie métropolitaine, par les pronunciamientos en série, par les petites ambitions personnelles, par la misère à tous les coins de rues, par le dégoût de soi et des autres. Après avoir colonisé un empire vingt fois grand comme la métropole, le Portugal allait-il

LE TRANSPORT des marchandises sur la tête est toujours en honneur au Portugal. Dans le cas présent, cela donne des sombreros d'une nature un peu particulière. CI-DESSOUS, une fabrique artisanale de cordes dans les environs de Coimbra.



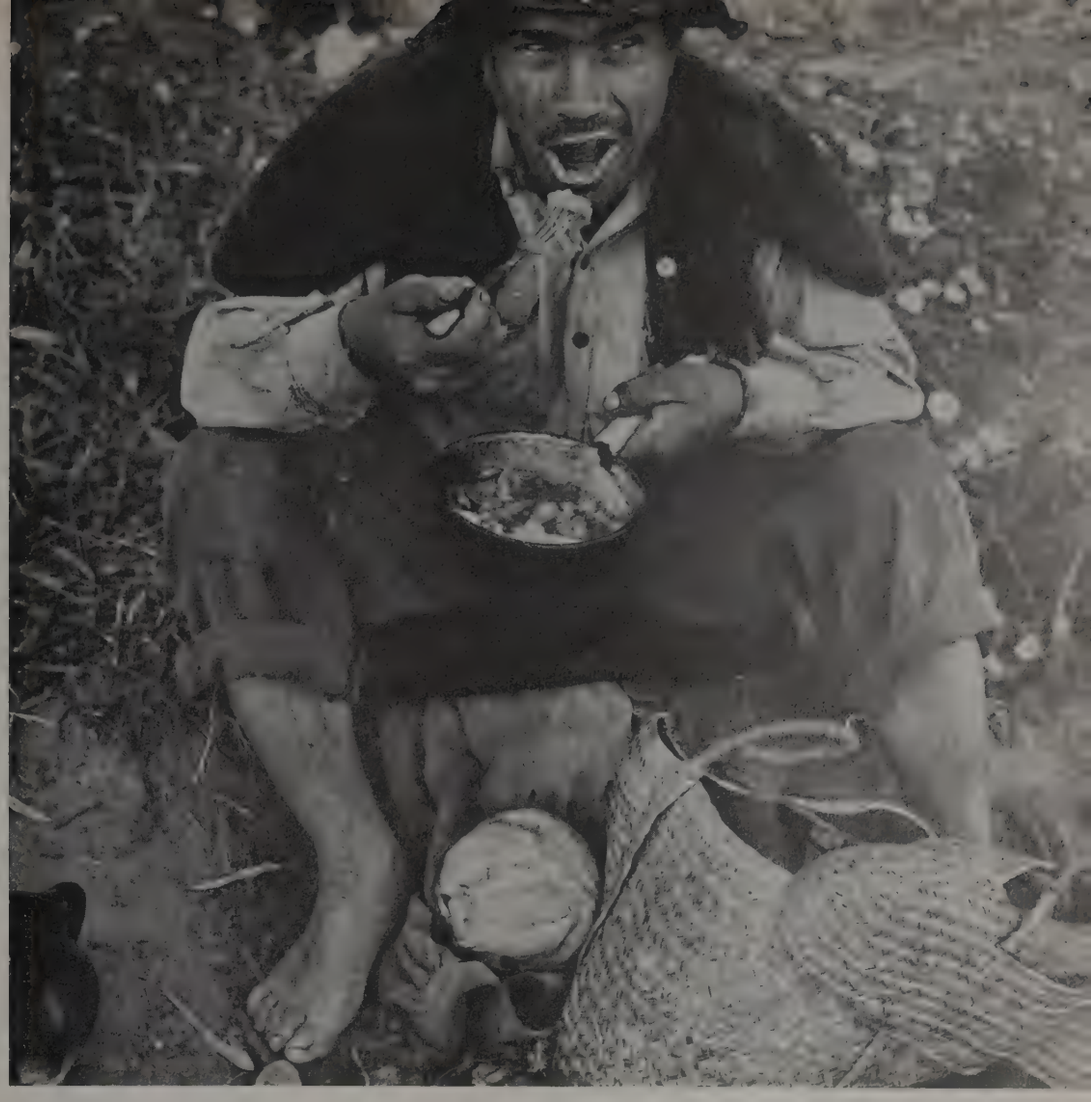
TE IMAGE des rizières situées au sud de Lisbonne paraît-elle pas empruntée aux « Riches Heures du duc Berry » ou à quelque peintre de l'école flamande ?

L'HEURE DU DEJEUNER APPROCHE pour les ouvriers des rizières. La cuisine a été installée en plein air, et les « chefs » s'affairent autour des gamelles.

devenir une petite colonie européenne ? Cette perspective détermina le sursaut de l'armée en 1926. Ce n'était qu'un premier pas. Deux ans plus tard, quand les militaires eurent compris que leur métier était non pas de gouverner, mais de protéger la patrie, le progrès décisif fut accompli. Carte blanche fut donnée à un professeur d'économie politique, Oliveira Salazar, dont l'origine était modeste et l'intelligence, exceptionnelle. Les étudiants de Coimbra le vénéraient. Il n'avait aucune ambition personnelle et s'était borné à définir avec clarté les conditions du relèvement : en finir avec le gâchis politique (de 1910 à 1926, le Portugal avait subi 43 gouvernements) ; avec l'anarchie financière (le budget de l'Etat présentait un déficit chronique et croissant) ; avec le marasme économique et le désordre social (plus de crédit à l'étranger, instabilité du coût de la vie, chômage, troubles sanglants dans la rue, avec l'insécurité permanente pour tous).

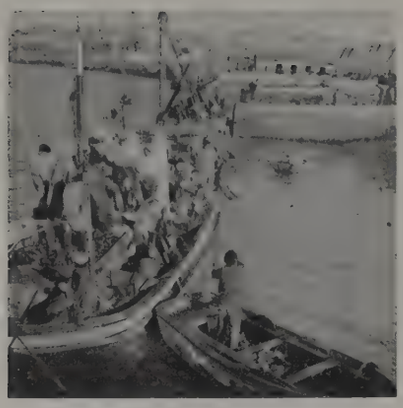
QUELQUES FAITS

L'ANNEE où Salazar prit le portefeuille des Finances, l'équilibre du budget fut réalisé pour la première fois depuis 1910. Durant les vingt-six ans qui ont suivi 1928, aucun budget n'a présenté de déficit. Les dettes flottantes intérieures et extérieures, qui atteignaient des montants fantastiques, ont été liquidées. Ce premier point acquis, Salazar s'est attaqué au relèvement économique. 170 milliards de



CE ROBUSTE OUVRIER des rizières, au regard pétillant d'ironie, eût enchanté Jordaens ou Le Nain. Les rizières ont pris un grand développement au sud de Lisbonne et fournissent une bonne part du bol alimentaire portugais.

LES BŒUFS continuent d'être largement utilisés pour les transports et les travaux agricoles. Cependant un effort est accompli pour doter l'agriculture de tracteurs et de camions automobiles.



LA MER reste une des grandes ressources du Portugal. La flotte de pêche, modernisée, comprend bon nombre de chalutiers de haute mer.

LES COUTUMES locales ont été remises en honneur par Salazar. Voici, dans la région de Santerem, un fiancé promenant « sa promise ».

TRADITION : On s'habille pour aller au théâtre, et si le smoking n'est pas de rigueur au cinéma, au moins n'y voit-on pas de tenues négligées.

LES TROTTOIRS de Lisbonne, au moins dans le centre et les quartiers résidentiels, sont en mosaïque... La rue, ainsi, appartient à l'homme.

LISBONNE a sept collines, comme Rome. Ce sont plutôt des buttes, que les rues franchissent tout droit, en dépit des pentes raides.

SPECIMEN d'architecture moderne dans la banlieue de la capitale. Il en est beaucoup d'autres qui sont à l'avant-garde de la construction.

francs environ ont été investis, au cours des quinze dernières années, pour le reboisement, les travaux d'hydraulique agricole, l'amélioration des routes, du télégraphe et du téléphone, la construction d'écoles et de lycées, etc. Le rythme des investissements vient d'être accéléré. Le plan de mise en valeur de 1952, actuellement en exécution, prévoit 90 milliards de francs d'investissements dans la métropole et les îles adjacentes (Madère et Açores) et 70 milliards dans les territoires portugais d'outre-mer (Cap-Vert, Guinée, Sao Tomé et Principe, Angola, Mozambique, Inde, Macao et Timor). Salazar s'est efforcé à résoudre le problème social par un système corporatif qui souligne les avantages de l'initiative privée et affirme que « la propriété, le capital et le travail exercent une fonction sociale sous un régime de coopération économique et sociale ». C'est sur ce terrain que les critiques sont les plus vives. Le paternalisme s'en donne à cœur joie... Je n'entreprendrai pas sa défense.

Il est de fait que l'influence patronale est écrasante par rapport aux syndicats ouvriers dont la voix est encore bien timide, pour avoir été rarement écoutée.

LA où l'action de l'Etat a été plus vigoureuse, dans le domaine de l'habitation, de l'enseignement et de l'équipement, il y a eu d'excellentes réalisations. On a beaucoup construit au Portugal, de façon jeune et moderne, en utilisant des plans et une palette gais. La classe moyenne, naguère presque inexistante, s'est considérablement développée. Le nombre des automobiles est passé de moins de 9.000 en 1925 à plus de 90.000. La classe ouvrière a bénéficié de diverses formes d'assistance et d'une organisation hospitalière qui compte des établissements remarquables et un personnel des plus qualifiés. L'enseignement a vu doubler (enseignement primaire) et tripler (enseignement supérieur) le nombre de ses élèves par rapport à 1926. De grands barrages hydro-électriques ont quintuplé en vingt ans la production nationale d'électricité. De nouvelles usines ont été édifiées qui, par la qualité de leurs machines et de leurs produits, soutiennent la comparaison avec les usines les mieux aménagées d'Europe. Ce sont là des faits. Si la redistribution du revenu national s'opère selon des normes qui nous apparaissent désuètes et difficiles, en tout état de cause, à maintenir indéfiniment, compte doit être tenu du progrès qui a été accompli. Rien n'autorise à penser que l'esprit chrétien dont s'imprègne toute l'œuvre de Salazar soit aujourd'hui éteint. Qu'il ait besoin d'être ranimé et rajeuni pour dépasser le stade confortable du paternalisme, c'est une question. Et j'espère que mes amis portugais me pardonneront de l'avoir posée, sachant que seul l'amour trop exigeant de leur pays m'a inspiré.

Au moins, les « vaincus de la vie » ne sont-ils plus Portugais ! On peut maugréer contre l' « ordre moral », on ne peut pas désespérer. On peut vouloir aller plus vite — et peut-être trop vite — dans la voie des réformes, on ne peut pas contester qu'un énorme progrès a été acquis depuis 1928 et qu'à la douloureuse et annihilante « certitude » de décadence s'est substituée une perspective claire et large de redressement. Les critiques perdent beaucoup de poids devant cette autre « certitude » qui, elle, est bâtie sur l'espoir et sur la vie.

A LISBONNE, TERRE D'ÉLECTION DES SOUVERAINS EN EXIL, CALOUSTE S. GULBENKIAN, ROI DU PÉTROLE, ATTEND LA SEULE CHOSE QU'IL N'AURA PAS A PAYER

LISBONNE et les plages qui lui font suite jusqu'à la pleine mer ont la faveur des rois en exil — à l'exception de Farouk, d'ailleurs un peu tumultueux au gré des Portugais. Si le comte de Paris a quitté le Portugal pour la France, il conserve aux environs d'Estoril, le Deauville de là-bas, une grande ferme dont il dirigeait naguère l'exploitation avec beaucoup de soin et à laquelle il continue de s'intéresser. Umberto d'Italie habite sur la côte, entre Estoril et Cascais, une villa de bourgeois moyen. De loin en loin, il se rend à Genève, où l'ancienne reine a choisi de séjourner, et s'arrête en général à Paris, à l'aller et au retour. Un archiduc d'Autriche, prétendant éventuel à la succession de la monarchie bicéphale — après Otto de Habsbourg, qui, si l'on ose dire, « tient la corde » — a lui aussi donné ses préférences à Lisbonne, de même que l'amiral Horthy, ex-régent de Hongrie.

C'est également le cas de don Juan d'Espagne, qui, parfois, va prendre auprès des danseuses espagnoles des cabarets de

LES CHALANDS A VOILE qui circulent sur le Tage ressemblent aux embarcations que l'on trouve depuis Suez jusqu'au golfe Persique.

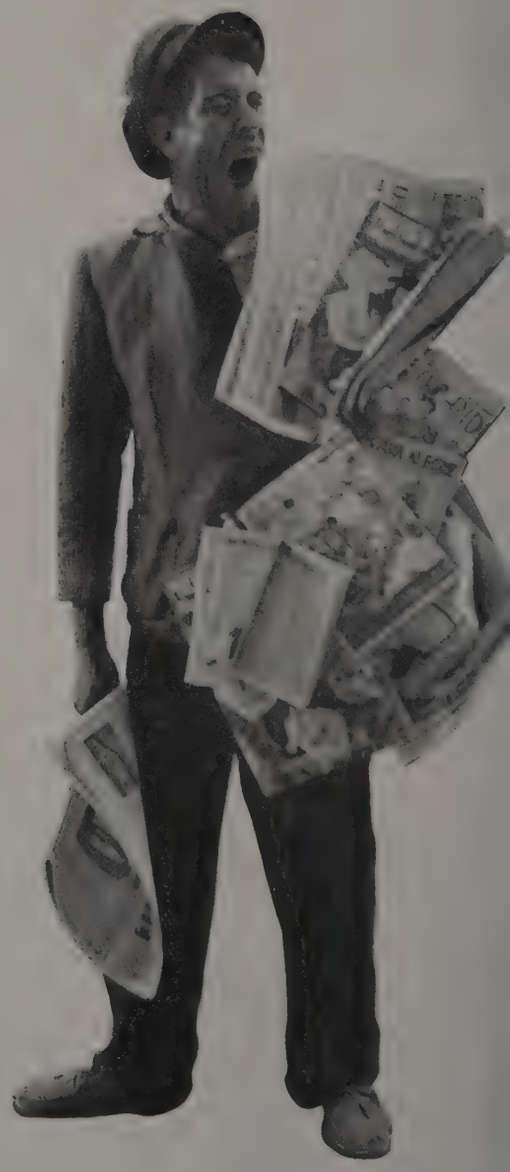
LES EAUX sont ici parmi les plus poissonneuses du monde. Un Anglais assurait que le Tage est composé de deux tiers d'eau et d'un tiers de poissons !

UNE DES SPECIALITES du Ribatejo (pays qui s'étend sur les rives du Tage) est l'élevage des taureaux de combat. Ceux-ci sont utilisés non seulement au Portugal, mais même en Espagne.

LES MARCHES sont de véritables fêtes de couleurs et d'animation. Mais gare au soleil ! Il tombe dru sur les nuques. La lumière est éclatante et il faut se protéger de l'une et de l'autre.

LES FONTAINES jouent un grand rôle dans la vie portugaise... autant que le parapluie — d'une solidité à toute épreuve ! — dans les campagnes du Nord, où il pleut beaucoup.

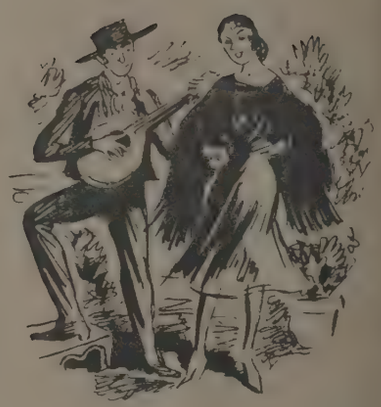
LES CAVES DE PORTO, ou plutôt de Gaia, qui est le faubourg où se fabrique le cru célèbre, s'enorgueillissent de « vintages » dont la naissance remonte parfois au delà de 1880.



★

CE CRIEUR DE JOURNAUX de Porto a quelque chose du célèbre Gavroche.

LES PORTS DU PORTUGAL, directement ouverts sur l'Océan, comprennent peu de mouillages sûrs. La mer est rude, et après chaque retour de la pêche il faut haler les barques tout en haut de la plage. Les femmes, accroupies sur le sable, attendent la fin de la manœuvre. Leur cape noire les fait ressembler aux Finistériennes de la pointe du Raz.



AMALIA RODRIGUES

a fait applaudir le fado en Amérique du Nord aussi bien qu'au Brésil, où elle a connu un véritable triomphe. Lorsqu'elle rentre à Lisbonne il lui arrive de chanter « pour le plaisir » (comme ce fut le cas le soir où furent prises ces photographies), dans un des cabarets où elle débuta. On l'écoute avec une ferveur religieuse, et les « fadistas », bien loin d'éprouver de la jalousie à l'égard de leur reine, sont les premiers à donner le signal des applaudissements.

Lisbonne un air du pays. Duarte, duc de Bragance, n'a pas les mêmes préoccupations. Depuis plusieurs années il a retrouvé sa patrie. Il y mène une vie familiale, très retirée.

Le roi Carol de Roumanie est mort l'an dernier, mais Mme Lupescu reste fidèle au Portugal. On parlera bientôt de ses démêlés avec les membres de la famille royale. C'est en effet le tribunal de Lisbonne qui aura la tâche ardue de dénouer l'imbroglio d'une succession savamment embrouillée. Les dernières volontés du roi défunt sont nombreuses et incertaines quant à leur date. Michel, fils de Carol et de la princesse Hélène de Grèce, prétendant légitime au trône, conteste le testament dont se prévaut Mme Lupescu, et le fils que Carol eut de la danseuse Zizi Lambrino — avec qui il fut dûment marié, devant un pope — affirme de son côté ses droits. Il ne s'agit aucunement de vaines parlotes : en dépit des économies que Carol croyait devoir s'imposer à la fin de sa vie (il voyageait en seconde classe dans le train), son héritage est évalué à plusieurs centaines de millions de francs.

Ce n'est encore que bagatelle, il est vrai, quand on rapproche cette menue somme de celle qui emplit le bas de laine des frères Riba d'Ave, industriels portugais bien connus. Le cadet, dit « le pauvre », a une fortune d'une quinzaine de milliards de francs. On attribue — peut-être généreusement — à l'aîné une quarantaine de milliards, ce qui ferait de lui l'un des hommes les plus riches du monde. Les deux frères sont originaires d'un petit village des environs de Guimarâes, qui fut le berceau de la royauté portugaise. On ne les connaît désormais que sous le nom de ce village, Riba d'Ave, et l'on n'est pas loin de croire que la rivière d'Ave qui irrigue les champs ribadaviens devait rouler quelques pépites. En fait, un sens aigu des affaires, une grande audace alliée à une prudence qui savait se manifester à bon escient, bref un excellent jugement ont porté au pinacle deux hommes dont, il y a trente ans, rien n'autorisait à penser qu'ils deviendraient les personnages les plus marquants de l'industrie et du commerce portugais.

HOMME DISCRET, LE ROI DU PETROLE SAIT ETRE MEFIANT

MAIS celui qui risque le plus de défrayer bientôt la chronique n'est ni un Portugais opulent ni un roi en exil. Il s'agit de Calouste S. Gulbenkian, mondialement connu sous le surnom de « Monsieur Cinq pour cent ».

A mon passage à Lisbonne je suis allé, avec un ami, au bar de l'hôtel d'Aviz. Cet hôtel jouit de la réputation d'être l'un des plus chers d'Europe. Sa capacité est des plus réduites. Avec vingt clients il fait son plein. Il n'y a guère que deux ou trois chambres, le reste étant constitué de « suites ». C'est dans l'un de ces appartements que Gulbenkian junior achève une vie fertile en aventures pétrolières. On le garde bien, trop bien sans doute. Il a son cuisinier personnel. C'est peut-être une fantaisie, peut-être une précaution. Gulbenkian a appris à se méfier. Sa secrétaire, une dame respectable, s'est transformée petit à petit en infirmière. De temps en temps, une horrible Rolls-Royce jaune et noire, celle de Nubar Gulbenkian, fils de Calouste, s'arrête devant l'hôtel d'Aviz. Parfois, c'est Essaian, gendre de « Monsieur Cinq pour cent », qui vient rendre visite au vieux potentat.

LE nom de Gulbenkian n'est évidemment pas inconnu. Mais que sait-on de l'homme, à part qu'il est très riche et que sa fortune est liée au pétrole ? L'intéressé pas plus que son fils ou son gendre ou sa fille ne se soucient d'aider à une recherche biographique ! Calouste S. Gulbenkian n'aime pas les indiscrétions. Son activité les lui interdisait, car elle s'exerçait sur un terrain où le secret est une condition nécessaire sinon suffisante du succès.

Cela s'est passé bien loin de Lisbonne, dans les régions agitées du Proche et du Moyen-Orient. Au début du siècle, les agents des puissances y étaient fort actifs. Et, parmi eux, deux personnalités hors série s'y donnaient carrière : Sir Basil Zaharoff et Calouste S. Gulbenkian. Tous deux étaient étroitement contrôlés par Londres. Ils étaient un peu cousins par la géographie, Zaharoff étant Bulgare, Gulbenkian, Turc. Le premier avait comme spécialité le trafic des armes. Ce métier comportait des implications politiques variées qui le conduisirent à soutenir, en 1934, les Grecs contre les Turcs, à l'instigation de Deterding, chef de la Royal Dutch, consortium anglo-hollandais... Avec une habileté consommée, Zaharoff mêla la politique du pétrole aux revendications politiques des Grecs et réussit à barrer la route à la Standard Oil, le trust mondial de John D. Rockefeller.

Gulbenkian et Zaharoff savaient que le seul moyen de réussir leurs entreprises était de les faire coïncider avec les préoccupations des maîtres du monde, lesquels étaient Britanniques sans le moindre doute.

Avant 1914, on le savait admirablement à Istamboul, surtout dans cette aristocratie d'intelligence et d'argent que constituaient les « minoritaires ». Les Gulbenkian, d'origine arménienne, tenaient dans cette société bigarrée une place notable. Le chef de famille était banquier. Le fils bénéficia de son expérience des affaires, mais jugea vite que le cadre auquel s'était borné son père ne pouvait suffire à ses ambitions. Bien avant la première guerre mondiale on avait commencé à parler du pétrole comme d'une valeur d'avenir. Dès 1901, les Turcs exploitaient les puits de Mendeli, mais de façon tellement primitive qu'ils en tiraient plus de pertes que de profits. La même année, un consortium anglais demanda une concession. Les Allemands intriguaient de leur côté et les Américains surveillaient de loin ces manœuvres.

L'I. P. C. ET GULBENKIAN

UN petit manuel récemment publié par l'Irak Petroleum Cy relate les négociations de la période qui va de 1890 à 1911, date où fut formée la Société des concessions africaines et orientales — société britannique — qui changea son nom, en octobre 1912, pour celui de Turkish Petroleum Cy. « Les participations étaient détenues par la Deutsch Bank (mandataire de la Compagnie du Chemin de fer de Bagdad), l'Anglo-Saxon Petroleum Cy, la Banque Nationale de Turquie (société anglaise fondée en 1910), et M. C. S. Gulbenkian, qui, depuis l'origine, avait été très actif dans ces négociations. »

Le rôle de Calouste Gulbenkian fut, assure-t-on, plus grand que ne le donne à penser ce bref historique. C'était lui qui avait obtenu du sultan Abdul Hamid le premier firman de concession. Ce titre, en dépit des modifications qui furent apportées par la suite dans la législation interne turque, n'en comportait pas moins un droit d'antériorité. Et Gulbenkian n'était pas homme à laisser ignorer ou prescrire ses droits !

Au surplus, il connaissait mieux que personne le terrain sur lequel se déroulait cette stratégie compliquée. Enfin, il disposait, grâce à son père, de moyens financiers non négligeables. Cela lui permit d'acquérir en temps voulu les actions des différentes sociétés qui se succédèrent avant que l'on aboutît finalement à la constitution de l'Irak Petroleum Cy, en

"Monsieur 5 %

D'immenses intérêts sont en jeu au sein la famille de « Monsieur Cinq pour cent », comprend son fils, sa fille et son gendre.

Calouste Gulbenkian s'entend mieux, dit- avec sa fille et son gendre Essaian qu'a son fils Nubar. D'origine arménienne com lui, Essaian est un homme calme, ennemi bruit, en un mot un homme sérieux. Nubar l'aime qu'à moitié, ce qui est un euphémis si l'on en croit les mauvaises langues... va de soi qu'autour de seigneurs de c envergure potins et légendes vont bon tr Surtout en ce moment critique de la vie « Monsieur Cinq pour cent ».

Calouste S. Gulbenkian, qui ne quitte p son lit, est las de toute cette agitation et appétits qu'il sent rôder autour de lui commence à souhaiter la paix. Elle est à portée. C'est la seule chose qu'il n'aura à acheter.

UMBERTO D'ITALIE (ci-dessus) a choisi d'habiter le Port alors que l'ex-reine vit en Suisse. Don Juan d'Espagne dessous) est parmi les hôtes les plus marquants de Lisbo

E SOURCIL EN BATAILLE, un regard direct, dominateur : alouste S. Gulbenkian (en haut). Son fils Nubar (ci-dessus ci-dessous) partage son temps entre Londres et Lisbonne.

octobre 1928. Dans la répartition des parts Calouste Gulbenkian figurait pour 5 %.

La Deutsch Bank avait perdu ses droits, à la suite de la guerre, au profit des Français qui, par l'accord Sykes-Picot de 1916, étaient entrés dans le jeu. Derniers venus dans la compétition pétrolière, les Français étaient regardés avec suspicion par les Anglais et les Américains, dont les intérêts étaient sensiblement différents des nôtres. La France, devant payer en devises fortes ses importations pétrolières d'Amérique, cherchait naturellement à développer au maximum la production de l'Irak... ce qui correspondait au vœu le plus cher de Calouste Gulbenkian, dont la fortune était liée aux pétroles irakiens. Au contraire, Britanniques et Américains avaient une même hantise : éviter une surproduction qui eût avili les cours sur le marché mondial du pétrole.

DU PETROLE A LA PEINTURE

GULBENKIAN avait compris que le jeu des magnats du pétrole ne prenait toute sa valeur qu'à l'échelle planétaire. Sitôt qu'il en eut la possibilité, il acheta des participations partout où se dessinaient des espoirs de pétrole. Là encore, ses objectifs coïncidaient exactement avec ceux de la France, en sorte que l'on retrouve nos représentants au Venezuela avec Gulbenkian. Mais si celui-ci ne disposait que de moyens à l'échelle des particuliers — moyens qui, avec le temps, sont devenus fantastiques — il n'était pas, en revanche, tenu par des règles administratives étroites, comme celles auxquelles se heurtaient les délégués français... En sorte que l'on ne peut plus aujourd'hui évaluer la fortune de Gulbenkian.

Comment en a-t-il profité ? C'est une question assez obscure. Gulbenkian s'est intéressé à la peinture. Sa collection est hétéroclite. Elle couvre toutes les époques et toutes les écoles. La plupart des grandes signatures y sont représentées, mais sans beaucoup de souci de la qualité de l'œuvre. Parmi les tableaux qu'il prêta à la National Gallery de Londres figuraient, à côté de toiles magnifiques de Rembrandt (en particulier « l'Homme au casque d'or »), de Rubens, de Guardi, du Canaletto, de Velasquez, un fort mauvais nu de Boucher et de pauvres échantillons de la peinture anglaise du XVIII[e] siècle... Gulbenkian s'est au reste quelquefois servi de cette collection, non sans habileté, pour désarmer le fisc. On imagine les prélèvements énormes que celui-ci opère sur les revenus du roi du pétrole ! Ils étaient tels, parfois, que Gulbenkian se disait dans la nécessité de vendre sa collection. Le bruit en arrivait aux oreilles des conservateurs de la National Gallery, lesquels, espérant hériter de la fameuse collection, s'empressaient d'alerter le gouvernement de Sa Majesté, qui, en général, donnait aux agents du fisc des conseils de modération.

CEPENDANT, la plupart des tableaux que possède Gulbenkian sont à Paris, dans son hôtel de l'avenue d'Iéna, qu'habitent aujourd'hui sa fille et son gendre Essaian. Quant à lui, qui partageait naguère sa vie entre Paris, Londres et New-York, voilà déjà un bon moment qu'il a renoncé à se déplacer. Il a adopté Lisbonne depuis 1941. Auparavant il avait vécu à Paris, puis à Vichy, à l'hôtel des Ambassadeurs, le drame de la déroute française. On a soutenu qu'il n'avait quitté Vichy que sur la pression des Allemands. Ceux-ci n'aimaient pas le riche Arménien. C'était lui qui avait négocié la liquidation de la part de la Deutsch Bank dans la T. P. C. et son rachat par la Compagnie française des pétroles. En outre, les Allemands suspectaient Gulbenkian d'être un agent des Anglais, ce en quoi ils n'avaient peut-être pas tout à fait tort. Et ils s'en méfiaient d'autant plus que l'homme avait une « classe » exceptionnelle... En fait, il est peu probable qu'une intervention quelconque fut jamais nécessaire pour inciter Gulbenkian à quitter la France. Il aimait trop son confort pour s'accommoder des pénuries de toute nature qui s'étaient abattues sur notre pays.

De même, la légende de l'achat par Gulbenkian de « l'Agneau mystique », le chef-d'œuvre de Jean Van Eyck, est invraisemblable. « L'Agneau mystique » fut dérobé, on s'en souvient, à l'église Saint-Bavon de Gand, il y a plusieurs années. A-t-il été réellement récupéré, comme on l'assure, ou n'est-ce qu'une copie qui décore aujourd'hui l'église Saint-Bavon ? Quoi qu'il en soit, lorsqu'on sacrifie 120 millions de francs pour un tableau (comme l'a fait Gulbenkian, l'an dernier, pour un tableau inconnu, ce qui a favorisé la légende), on ne court pas le risque de se faire le complice d'un vol. Pour une telle acquisition, la bonne foi ne saurait être avancée comme une excuse : « l'Agneau mystique » est une pièce mondialement connue. Sa disparition avait été signalée partout. Il était impossible de l'ignorer.

Le roi du pétrole a aussi touché à la sculpture. Il possède à New-York une très belle collection contenant en particulier des pièces très rares de l'art sumérien et de l'art des steppes.

UN HERITIER REMUANT

LA vie familiale de Gulbenkian ne semble pas avoir été une aussi belle réussite que celle qu'il connut dans les affaires. Il était pratiquement séparé de sa femme, les deux époux habitant chacun un étage de leur hôtel de l'avenue d'Iéna et s'évitant autant que possible. Il eut plusieurs liaisons, mais ne songea jamais à divorcer. Il se méfiait du jeu. Il eut à Paris d'excellents amis, en particulier Philippe Berthelot et Alexis Léger, du Quai d'Orsay, ainsi qu'Ernest Mercier. Ils voulurent le faire décorer. Calouste déclina l'honneur.

Ses démêlés avec son fils Nubar l'ont-ils beaucoup affecté ? Nubar estimait que son père n'était pas assez généreux. Il ne lui donnait guère que quelques milliers de livres sterling par mois. Nubar s'impatienta et... menaça son père d'un procès. Il fallut toute la persuasion des juges britanniques pour lui faire comprendre qu'il était préférable de ne pas recourir à cette extrémité. Et Nubar, ayant revisé son budget, s'aperçut qu'il pouvait effectivement vivre sans trop de tracas dans son cottage (assez modeste d'ailleurs) des environs de Londres et entretenir son écurie de chasse à courre avec les quelques malheureux millions mensuels que son père lui baillait.

Mais Nubar n'a pas des goûts ordinaires. Sa Rolls-Royce noire et jaune a provoqué, à son apparition, des hurlements d'horreur. Outre ses couleurs un peu voyantes, elle a une particularité : Nubar avait voulu une carrosserie qui lui permît de conserver dans sa voiture le chapeau haut de forme sur la tête. Il en est résulté une forme étrange qui a médusé les directeurs de Rolls, habitués cependant à certaines fantaisies orientales. Le tout revenait, dit-on, à 11 millions de francs, soit le prix de deux Rolls honnêtement carrossées.

Que ne dit-on pas de personnages occupant, comme les Gulbenkian, une situation en vue ! On ne prête qu'aux riches, selon le proverbe. Les Gulbenkian étant prodigieusement riches, on ne se prive pas de les critiquer ni de leur attribuer des sentiments et des actions discutables. C'est la rançon de la fortune. Et celle-ci comporte par ailleurs des avantages qui sont de nature à faire oublier ses inconvénients.

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

A LA GLOIRE D'HENRI GUILLAUMET

« Bouy, dans la Marne, est un second Issy-les-Moulineaux. L'enfant qui se mettait à plat ventre sur ce petit terrain pour voir si les roues quittaient bien le sol a aujourd'hui son médaillon plaqué sur une stèle droite, nette, avec cette simple inscription : « Henri Guillaumet, pilote de ligne. »

Il y a peu, une cérémonie réunissait sur la petite place du village, devant l'école, des amis, des camarades, des chefs de l'illustre aviateur

Il appartenait à Didier Daurat, l'ancien chef de l'Aéropostale, d'évoquer celui qui fut son « poulain » dans ce rude service des lignes commerciales. En Guillaumet il salue le pilote le plus complet, le plus sûr — et le plus modeste — qu'il ait connu. Engagé à l'Aéropostale, où il s'était présenté à l'instigation de Mermoz, affecté à la ligne Toulouse-Casablanca, il retrouve son ami en Amérique du Sud. Quand Mermoz y est nommé chef-pilote, il demande en effet qu'on lui adjoigne Guillaumet. Ces deux hommes deviennent les héros de la plus prodigieuse épopée de l'aviation commerciale

« Chaque semaine les Andes sont franchies dans les deux sens, car une ligne Buenos Ayres-Santiago du Chili a été ouverte, reliant ainsi l'Atlantique au Pacifique à 6.000 mètres d'altitude. Guillaumet donne alors toute sa mesure. Il a, seul, la responsabilité de cette ligne.

» Pendant plus de quatre ans, il ne faillira pas à sa tâche. Pendant plus de quatre ans, il l'accomplira avec la régularité d'un facteur rural. Sauf une fois, une seule fois, le 13 juin 1930, où, cramponné aux commandes de son appareil, il luttera pendant plus de deux heures contre un ouragan de neige qui l'avait enfermé dans un cirque de montagnes. Il tournera jusqu'à épuisement de l'essence et atterrira, hélice calée, sur une épaisse couche de neige. En plein cœur de l'hiver, Guillaumet était prisonnier de la Cordillère des Andes. Comme il s'était rendu compte qu'il n'avait d'autre espoir de sauvetage que dans sa volonté, il attendit que la tempête s'apaisât et deux jours après se mit en marche. Commence alors un des exploits humains les plus prodigieux qui aient été accomplis depuis que le monde est monde. Pendant cinq jours et quatre nuits, cet homme ne cesse de marcher, roué de fatigue, glacé jusqu'aux os, trébuchant et glissant le long des rochers, en proie aux hallucinations que provoque un épuisement chaque heure plus douloureux. Il ne veut pas penser au tragique de sa situation, car elle est désespérée, et il ne veut pas désespérer. C'est en évoquant le souvenir de sa compagne bien-aimée et la chaude amitié des camarades qu'il parvient à avancer lentement, aux prises avec les plus dures épreuves. Au moment même où ses forces vont l'abandonner complètement, ses forces qu'il a usées jusqu'à ne plus pouvoir mettre un pied l'un devant l'autre, apparaissent deux êtres humains : une femme et un enfant.

» Vivant, sauvé, ressuscité, Guillaumet, le lendemain, reçoit ainsi son ami Saint-Exupéry :

« CE QUE J'AI FAIT, JE LE JURE, JAMAIS AUCUNE BETE NE L'AURAIT FAIT. »

» 27 novembre 1940. la mort le frappe en plein ciel. Il ira rejoindre son ami, son frère, Mermoz. Quatre ans plus tard, son autre ami, Saint-Exupéry, tombe à son tour. Mermoz en Atlantique, Guillaumet et Saint-Exupéry en Méditerranée, les grands océans qui bordent la France seront leur tombeau. »

IL devait se poser le 31 juillet 1944 — déjà dix ans — sur le terrain de Borgho, aux approches de Bastia.

Ce soir-là il ne revint pas. Comme Guillaumet quatre ans auparavant, la Méditerranée devait être son tombeau.

Douloureuse perte pour ceux qui ont connu Antoine de Saint-Exupéry, qui l'ont fréquenté, ont volé avec lui, ont aimé sa société, sa nature, son âme. J'ai eu le privilège d'être de ceux-là, de naviguer avec lui dans le ciel qu'il aimait, ce ciel qui l'aidait à se hausser au-dessus de la terre, au-dessus de l'humanité.

Je le revois sur ce terrain de Montaudran, aux portes de Toulouse, débutant sur la ligne où il devait s'illustrer. Lorsqu'il ne volait pas, j'aimais, arpentant le terre-plein devant le Bessonneau, parler d'aviation avec lui. Je le vis partir à regret pour Dakar et l'Amérique du Sud. Il voulait se consacrer plus étroitement à la ligne. Mais je le revoyais à intervalles réguliers. Quand il revenait à Toulouse, il reprenait vite ses habitudes au cours de ses séjours à l'hôtel du Grand Balcon, rendez-vous de pionniers de l'Aéropostale. Il retrouvait aussi ses chers amis du café « La Fayette », et ces après-midi-là il les passait à d'interminables parties d'échecs. Il se passionnait pour tout ce qu'il aimait.

A CÔTÉ du camarade enjoué, il y avait l'homme doué d'une énergie de fer, d'une volonté devant laquelle tout devait plier.

Une fin de matinée de juillet 1938, il m'appelle au téléphone. J'étais à mon bureau. Sur un ton aimable, mais qui n'admettait pas de réplique, il me dit simplement : « Je viens vous voir. » Il était 1 heure de l'après-midi. Il me tint longuement pour me dire que, Guillaumet devant effectuer sa première traversée de l'Atlantique-Nord, il se sentait une irrésistible envie d'être du voyage. Mais ce vol d'études était réservé au personnel de la Compagnie et il lui était difficile d'y participer.

Dès lors, il m'accapara, me harcela pour que je lui apporte le concours de mes relations, que je l'aide à mener à bien ce difficile projet quasi irréalisable.

Lui-même il remua ciel et terre. Il tenta l'impossible. Il força le destin. Et il traversa l'Océan, debout à côté de Guillaumet. Il ne le quitta pas des yeux, vivant les mêmes émotions, esquissant les mêmes réflexes. Il était d'ailleurs son meilleur ami.

EN 1939, mobilisés tous deux, nous nous retrouvâmes sur ce terrain de Francazal, aux portes de Toulouse. Nous partions de l'aérodrome à bord d'un petit « Simoun », ce cabriolet de l'air, et tout bonnement, sans prendre de hauteur pour ne rien perdre du paysage, nous allions au-dessus de la campagne toulousaine. D'autres fois, nous tournions en rase-mottes au-dessus de la millénaire cité de Carcassonne.

Il adorait voir d'en haut, en amoureux du passé, en philosophe, en artiste, ces remparts évocateurs, ces tours, témoins ou objets de la passion des hommes depuis les Romains, les Visigoths, les Maures, les féodaux, jusqu'aux remaniements de Viollet-le-Duc.

Dans les moments de détente, se grisant de vitesse au volant d'une Bugatti, il me conduisait jusqu'à son restaurant préféré, près du confluent de la Garonne et de l'Ariège, à Lacroix-Falgarde, et tout au long du repas, amuseur infatigable, il se livrait, un jeu de cartes en mains, à des tours déconcertants, des divinations magiciennes qui nous éberluaient, Marcel Doret et moi. Ses tours de cartes — il y excellait — son art de la manipulation l'égalaient aux professionnels les plus renommés. Je l'avais vu étonner son auditoire à Paris, à Washington, comme à New-York.

Cet as de l'aviation, cet immense écrivain, ce poète, ce philosophe était un mage, une sorte de devin, un manipulateur prestigieux dont le procédé nous échappait. Il était aussi un mathématicien stupéfiant.

JE le revois encore, à Francazal, les jours de mauvais temps. L'inaction lui pesait. Il nous réunissait, nous, ses camarades pilotes, dans une petite salle et, au tableau noir, la craie à la main, il résolvait les problèmes les plus compliqués, les plus ardus. C'était même une forme de prestige au regard des âmes simples. Il nous imposait sa supériorité intellectuelle sans gêner en rien la camaraderie la plus parfaite. Il y avait aussi un Saint-Ex d'une exubérance verbiale extraordinaire, qui exposait ses vues avec la même abondance, le même relief, le même sens de l'image dont il usait dans ses écrits. Silencieux et taciturne si quelqu'un ou quelque chose ne lui convenait pas, le nuage passé, il devenait le plus expansif, le plus gai des compagnons, un merveilleux boute-en-train.

Je le revois également avec ses fortes épaules, sa carrure d'athlète, un athlète qui ne pratiquait point de culture physique.

C'ETAIT un grand ami et il savait le montrer. Si sa pensée s'éleva souvent dans des sphères où tous ses camarades n'atteignaient pas, il ne lui arriva jamais de se trouver déplacé dans les réunions amicales, tumultueuses, pleines d'abandon, où il prenait sa part et dont il était le plus souvent l'animateur.

Et pourtant il m'intimidait. Au retour d'un voyage aux Açores, en 1935, j'avais écrit mes impressions. Je brûlais d'envie de lui faire lire mes notes. J'attendis trois ans avant de les lui montrer. Il me les corrigea sur le balcon où il s'était perché rue Michel-Ange. J'étais à ses côtés. Il coupait, raturait, abrégeait mes trop longues phrases. Il transforma mes écrits. Quel maître pour un si piètre élève !

CE camarade, cet ami de tous les jours, oui, je le revois à Toulouse au cours de mes vols, je le revois à New-York dans son appartement dont le balcon, comme celui qu'il avait à Paris, pouvait lui donner l'illusion d'une proue dirigée en plein azur. Je rouvre ses livres, je les feuillette : pas un chapitre, pas une page qui ne s'applique à nous, à quelqu'une des circonstances de notre vie de pilotes ou d'amoureux de l'aviation, et même de notre vie d'hommes tout court. Ayant volé au zénith sur des appareils auxquels l'ingéniosité humaine a donné des ailes, Saint-Exupéry s'y est découvert une âme dont la destinée immortelle est de planer sur l'infini.

el que je l'ai connu, PAR LOUIS CASTEX

SAMOA, ÎLES FLEURIES ET FERTILES OÙ NE RÈ

ELEGANTE JEUNE FILLE des îles Samoa.

LES FRUITS, particulièrement abondants dans ces terres du Pacifique, forment, avec les produits de la pêche, la base de l'alimentation des insulaires.

SUR CETTE CARTE, les lignes aériennes existantes sont indiquées en trait plein, les lignes projetées, en pointillé.

DEVENUES DES RELAIS AÉRIENS DU PACIFIQUE-SUD, CON

par **LOUIS CASTEX,** conseiller de l'Union française.

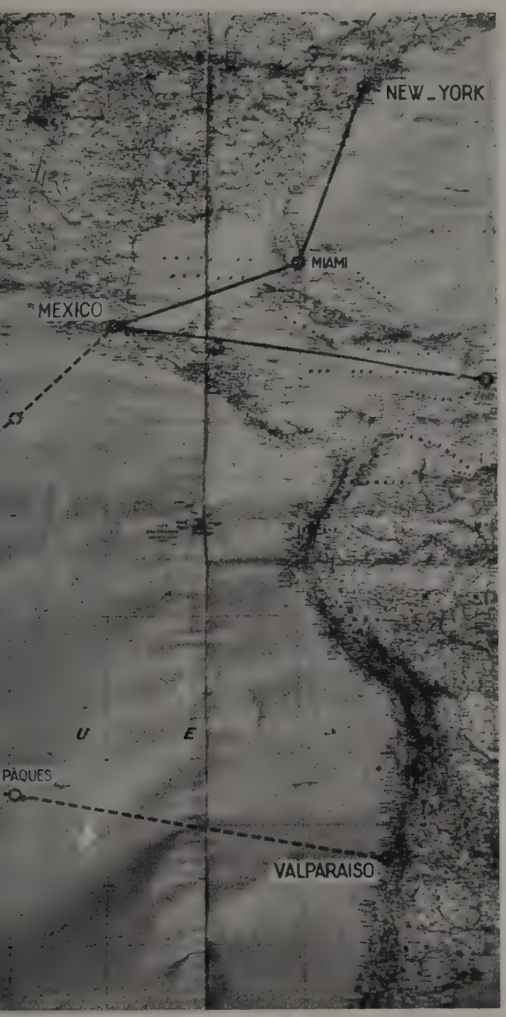
J'ARRIVE à la douane de Papeete à 6 h. 45, heure du rendez-vous pour le départ, et déjà je suis accueilli à l'entrée par une foule d'amis. Une petite fille de quatre ans m'offre le collier du départ, le même qui m'avait été offert à l'arrivée ; les couleurs sont semblables, le blanc domine et le tiaré embaume. En dix minutes, ma tête disparaît sous un chapelet sans fin qui s'enroule autour de ma nuque.

Mais la vedette s'éloigne du quai. Un à un, j'enlève mes colliers, qu'à la façon d'un lasso je lance au loin. Ils retombent dans l'eau et forment un chemin fleuri qui relie notre boat à la terre. Mes compagnons de voyage ont jonché eux aussi cette route aquatique, où la pureté des tiarés se mêle au sillage blanc du bateau. A peine montés à bord du « Solent », l'hydravion de la « Tasman Airways », la porte se referme, et à hauteur de l'église au toit rouge tous les moteurs sont plein gaz.

Nous survolons la côte de Moorea, « la plus belle île du monde », disait Cook. Une roche pointue qui émerge de rochers ressemble à un index pointé vers le ciel. Le lagon qui encercle l'île est couleur de jade ; une mince ligne blanche le sépare de l'océan.

8 h. 10 : Tiebai, atoll minuscule, un vrai bijou, une émeraude délicatement sertie par les eaux. Le bleu du ciel et celui de la mer rivalisent de netteté. Puis le ciel devient tout blanc, tandis que la mer revêt

JS LE CANNIBALISME, SONT



URS SŒURS **FIDJI**

un manteau plus foncé. Nous voilà à vingt minutes de la première escale. Un point noir à l'horizon, puis un collier se dessine, une tache brune sur le côté droit tranche sur le bleu foncé des eaux du Pacifique. L'atoll d'Aitutaki est à 5 milles environ, la tache est une colline couverte d'arbres. Que ce spectacle est beau, vu de mon balcon aérien !

NOUS ARRIVONS A AITUTAKI

LES écouteurs aux oreilles, le pilote se dirige vers un petit bois de cocotiers bien alignés entre le lagon et l'océan. 10 h. 27 : on s'est posé sur l'eau sans une secousse. Lagons du Pacifique, providence des aviateurs, on croirait vraiment rouler sur une autostrade. Nous suivons l'allée balisée, où nous patinons littéralement. Face à nous, à l'avant, un mécanicien de blanc vêtu saisit la bouée avec un long mât et y accroche le museau de l'appareil. Descente à terre : une plage de sable blanc, une haie de cocotiers. La cabane qui sert d'aérogare et de buffet ne manque pas de pittoresque. A l'intérieur, des indigènes vêtues comme à Papeete, une fleur rouge dans leurs cheveux noirs frisés, nous tendent des jus d'ananas.

Il est assez original de voir les passagers se baigner à proximité de l'appareil où les mécaniciens et le personnel indigène de terre font les pleins. Voilà le vrai tourisme, en pleine nature. Ces ébats nautiques finis, nous trouvons une douche, un luxe de serviettes, de peignoirs, puis le breakfast. On prend quelques passagers et l'on repart de cet atoll auquel l'avion apporte un peu de vie.

12 h. 29. Dans les flocons des nuages apparaît une ceinture blanche : l'atoll de Palmerston. Quelques cases dans un nid de cocotiers. Puis de nouveau la mer, toujours la mer jusqu'à Tutuila, le groupe d'îles américaines, avec Pago-Pago, appelée peut-être à un gros avenir aéronautique. La Pan American World Airways aurait l'intention de détourner sa grande ligne Honolulu-Fidji et de se servir de Pago-Pago, à condition toutefois que les pistes actuelles soient allongées. Nous voilà sous des nuages bas et noirs, nous traînant au ras des eaux, assez violemment secoués. Le trajet le long de la côte des Samoa nous paraît bien long !

UN RELIGIEUX NOUS ACCUEILLE A SAMOA

AMERISSAGE près du gros canot à moteur. A quai je suis attendu par le Père Brouke, de l'Ordre de Marie, et M. Paul, propriétaire du cinéma, qui nous conduit à vive allure sur une route de bord de mer bitumée où j'avoue avoir quelque crainte à chaque croisement de « bus ». Cette route est littéralement jalonnée de cars rouges remplis d'indigènes. Comme à Tahiti, ceux-ci ont la bougeotte. Ils aiment se déplacer. Tout au long de la route, des églises parmi les cocotiers. J'en compterai quarante-trois jusqu'à Apia. A cela une raison : dans chaque village, il y a cinq religions : la London Missionary Society, la Catholique, la Méthodiste, les Mormons, les Adventistes, et, bien entendu, chacune veut avoir son église ! Les cases, disséminées, sont ouvertes à tous les vents. Aucune fermeture. Un toit ovale en forme de dôme repose sur une dizaine de poteaux. C'est dans cet abri que vit toute une famille. C'est là qu'elle travaille, mange, dort, et... meurt.

Sur un pont de bois — ils sont tous en bois — nous dérapons. Le conducteur, expert, rattrape bien sa voiture, et, sous une pluie diluvienne, nous arrivons chez le chef de la justice, M. Marsack, marié avec une Française : « Nous savons que l'avion n'aime pas la pluie, mais ici, elle est la bienvenue. Nous l'attendions depuis treize mois. » Ainsi parle le juge en nous recevant sur la terrasse de sa demeure toute blanche, haute sur pattes, entourée d'un magnifique jardin fleuri. Dans la vaste pièce qui sert de salon, la pièce où l'on se tient, il y a une douzaine d'hommes de couleur, debout, l'air cérémonieux. Chaque année, notre hôte reçoit les juges et assesseurs samoans. C'est aujourd'hui présentations, et nous mangeons avec eux des beignets aux pommes, arrosés de bière.

La réception annuelle touche à sa fin et nous restons en petit comité. « Si vous étiez venu par le prochain avion, vous tombiez en plein Palolo, me dit la maîtresse de maison, et l'on vous aurait fait manger des vers... » Se moque-t-on de moi ? On m'explique : huit jours après la pleine lune d'octobre, un ver long et mince couleur vert-de-gris ou jaunâtre sort du corail du récif. C'est la grande fête de l'année. On s'invite à manger ces vers qui, très bons, paraît-il, deviennent verts comme des épinards.

J'avais manifesté, par lettre, le désir de faire une visite à Mgr Darnand, évêque français d'Apia. « Je ne vous attendais plus avec un temps pareil », me dit le vénérable prélat lorsque j'arrive à Moana, siège de la mission, à 6 kilomètres d'Apia, où le Père Brouke m'a accompagné dans

UN VILLAGE SAMOAN. Les cases, disséminées, sont ouvertes à tous les vents. Dans cet abri à toit ovale s'écoule la vie d'une famille.

sa voiture, sous une pluie diluvienne. Dans la bibliothèque de la mission, on me fait asseoir devant une grande table. Monseigneur préside avec, à ses côtés, le Père Briand, un Nantais, « un nom facile à retenir, me dit le Père Aristide... ». J'apprendrai au cours de cette soirée beaucoup de choses sur Samoa.

CET ARCHIPEL A UNE HISTOIRE PASSIONNANTE

ON a énormément écrit sur ces îles, me dit Monseigneur. « Rien qu'avec l'encre des manuscrits allemands, on pourrait noircir tous les indigènes et faire flotter un navire de guerre !... » La soirée se passe ainsi à écouter l'histoire passionnante de cet archipel, qu'une partie du monde s'est disputé âprement, quand les insulaires eux-mêmes ne se disputaient pas entre eux dans des guerres incessantes. Seules les femmes continuaient à mener une vie normale pendant que les hommes, quelquefois pendant deux ou trois ans, se battaient sur terre et sur mer. Guerre civile, la plus meurtrière des guerres. Le vainqueur brûlait tout chez le vaincu.

En dehors de ces petites guerres intérieures, Samoa subit l'invasion étrangère. Les premiers envahisseurs arrivèrent d'Indonésie sur cinquante pirogues et débarquèrent à Upolu. Les Samoans se réfugièrent dans la forêt, abandonnant tout aux vainqueurs, dont la domination dura six siècles. Les vrais patriotes opposèrent une lutte de tous les jours : embuscades, sabotages, pillages. Mais les étrangers, qui s'étaient introduits en masse, appelèrent à l'aide des gens de leur sang à Fidji et à Tonga. Et ce fut une nouvelle victoire de ces oppresseurs, qui, par vengeance, adoptèrent le cannibalisme. Tous les jours, le roi recevait deux victimes humaines, dont il mangeait le cœur. Accueillant un jour son tribut quotidien, au milieu des feuilles de cocotier dans lesquelles la victime était enroulée, prête à être mise au four, il reconnut son propre fils. La leçon porta ses fruits : de ce jour il ordonna qu'il ne serait plus mangé de chair humaine.

Les Samoans, n'acceptant pas le joug des envahisseurs, décidèrent de s'unir pour les chasser. A l'occasion d'une fête, des guerriers autochtones, fins danseurs, cachèrent des armes dans le sable et à la fin de leur exhibition les déterrèrent vivement, tombèrent sur leurs invités surpris, en fait leurs ennemis, et les chassèrent de l'île.

Ce fut peut-être la fin des guerres étrangères, mais l'établissement des blancs au XIXe siècle devint un nouveau sujet de discorde. L'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis voulaient établir leur hégémonie aux Samoa. Guerre de 1830, guerre de 1848, de 1873, de 1883, enfin la guerre de 1899, qui fut suivie du partage des îles entre les puissances : l'Allemagne s'installant au Mulimu, les Etats-Unis à Pago-Pago, l'Angleterre à Upolu, avec son port, la ville d'Apia.

Monseigneur m'explique : « Les ténèbres du paganisme ont fait place aux clartés de la foi, les mœurs dépravées, aux mœurs évangéliques. » Les Frères Maristes s'installèrent les premiers à Moama. Leur premier soin fut de penser à l'économie du pays en pensant à la leur propre. On planta, on sema, on transforma toute cette région. A l'éducation religieuse s'ajoutait une œuvre économique et sociale pour le plus grand bien de tous. Maoma, où je suis en ce moment, est devenu le centre de la vie chrétienne de Samoa. Ecole de catéchisme, séminaire, couvent des Sœurs missionnaires de la Société de Marie, noviciat des Sœurs indigènes. Mais aussi, naturellement, écoles de filles, de garçons, école d'anglais.

Nuit calme et fraîche avec la moustiquaire dans l'hôtel d'Apia, au cœur de la petite ville qui se déploie autour de sa baie en croissant. A quelques centaines de mètres, les collines couvertes de cocotiers se superposent, et le mont Vaea domine cet ensemble verdoyant. C'est là que Robert Louis Stevenson a voulu dormir son dernier sommeil.

Tout au long de la route qui mène à l'hydrobase, des frangipaniers rouges, roses, blancs, jaunes ; des cotonniers, piquets qui semblent plantés en terre, avec de petits fuseaux tels des lanternes vénitiennes minuscules pendant des branches horizontales. Des cacaoyers, des bougainvillées, toutes les variétés d'hibiscus, dentelles également rouges, roses, mauves ou jaunes. Une multitude de baies aux eaux basses se succèdent au bord de la route qui côtoie le lagon. Les genoux baignant à peine, pêcheurs et pêcheuses cueillent à cette heure des coquillages et attrapent de petits poissons. Les cocotiers plongent presque dans l'eau. Çà et là des palmiers majestueux. Palmier royal, palmier à huile, palmier ivoire, et cet arbre du voyageur déployant l'éventail que forment ses larges feuilles ; l'eau de pluie demeure dans son tronc, véritable providence du passant, qui s'y abreuve comme à une source.

AUX FIDJI, RENCONTRE AVEC HAROLD GATTY, QUE POSSEDE LE DEMON DE L'AVIATION

A 10 heures nous décollons du lagon bien calme pour survoler, une heure après, l'île Wingoo, aux eaux vert-de-gris, puis l'île Taveuni, entourée d'une barrière blanche qui la protège de l'océan aujourd'hui moutonneux.

Nous arrivons. Survol de collines boisées garnies çà et là de maisons blanches, puis de la ville de Suva en bordure de mer. Tout cet ensemble est fort pittoresque. Amarrage à 12 h. 33. Nous avons mis trois heures vingt-deux minutes pour venir d'Apia. Onze heures de vol : Tahiti-Fidji. Ce voyage tous les quinze jours est très régulier, mais que les correspondances sont mauvaises ! Si j'ai attendu quatre jours à Suva un hydravion pour me conduire à Tahiti, je dois rester six jours ici pour prendre celui de la Quantas Airways, qui me déposera samedi prochain... à Nouméa.

Le soir, un ménage chinois dont j'ai été l'hôte à dîner vient me chercher pour faire en vitesse le tour de la ville, puis nous allons au port. Devant les docks, de grosses crevasses sont à nos pieds, plus loin le sol est descendu. Ce sont les effets du dernier tremblement de terre. A midi 15, une secousse effroyable a remué Suva et les environs... « Cela n'a duré que deux secondes, mais elles ont compté ! », me dira plus tard le directeur du Grand Pacific Hôtel. Son hôtel fut en effet envahi par la mer, et les piliers sur lesquels repose la bâtisse tremblèrent dangereusement.

Visite aux environs. Notre chemin serpente à travers la campagne verte. Çà et là, des Tulip trees, arbres fleuris de tulipes orange. Nous suivons la Riwe River, qui s'élargit près de son embouchure. Elle est enjambée par un long pont en fer qui va vers le Colonial Sugar. C'est le coin de la canne à sucre.

Le lendemain, à 19 heures, Harold Gatty vient me prendre. Sa maison est en haut d'une des collines qui surplombent Suva. Sur le mince ruban cimenté qui conduit à son « home », de tout petits crapauds sautillent et vont se perdre dans l'herbe grasse d'un parterre remarquablement entretenu. Le gouvernement a peuplé toute l'île de ces amphibiens pour détruire les insectes nuisibles. La maîtresse de maison, une Hollandaise d'Amsterdam, mince, grande, élégante, blonde évidemment, nous accueille dans le vaste living-room.

Harold Gatty me parle du passé, de ses premiers voyages, du tour du monde

UN VILLAGE DES FIDJI à l'aspect caractéristique : Matayalevu, situé dans l'île de Yaceta. C'est un des endroits les plus pittoresques des Yasawas, groupe d'îles à 30 milles environ au nord-ouest de Viti-Levu.

MALGRE LES PROGRES de la civilisation, les naturels des Fidji conservent beaucoup de leurs coutumes, dont l'usage du yaqona, boisson faite de racines pilées présentée dans des coquilles de noix de coco.

LE GOUVERNEUR DES ILES FIDJI, sir Ronald Garvey, passe en revue (ci-dessus) la garde d'honneur avant d'aller présider l'ouverture du Conseil législatif à Suva. Les hommes qui composent la garde portent des vestes de la marine et des jupes curieusement découpées. Ci-dessous, une école aux îles Fidji. On voit que la salle de classe ne comporte ni bancs ni pupitres, mais les élèves, assis par terre, ont l'air fort studieux.

en huit jours qu'il fit avec Wiley Post, en 1931, sur un Lockheed monomoteur. Il est venu aux Fidji, a acheté une île où il exploite le coprah. Mais le démon de l'aviation l'a repris et il a fondé une petite compagnie, Fidji Airways. Son écurie se compose de trois « Rapid » de Havilland avec lesquels il fait le tour des îles, assure la correspondance avec l'aéroport de Nandi, où atterrissent les Stratocruisers de la Pan American.

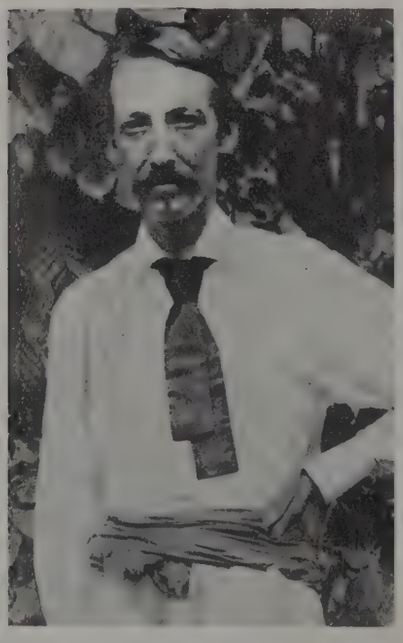
Il me parle de l'avenir de l'aviation dans le Pacifique. Actuellement, trois compagnies exploitent cette région : la B. C. A. P. (British Commonwealth Pacific Airline), qui est sur la ligne Sydney-Fidji-Canton-Honolulu, etc., avec des terrestres; la Quantas Empire Airways (Australie), sur Sydney-Brisbane-Nouméa-Fidji, avec des hydravions, et la T. E. A. L., sur Sydney-Auckland-Fidji-Samoa-Tahiti. Jusqu'à quand les hydravions circuleront-ils dans ces secteurs ? Six mois, un an ?... Alors que deviendront Nouméa et surtout Tahiti, où il n'y a pas de terrain ? Celui de Nouméa est actuellement insuffisant. Gatty est très pessimiste pour nos territoires français du Pacifique-Sud si nous ne faisons pas diligence pour l'aménagement d' « airfields ».

Après dîner, Harold Gatty me fait l'historique des migrations polynésiennes à travers l'océan Pacifique et explique comment ces navigateurs primitifs se dirigeaient sur mer. Le berceau de ce peuple est vraisemblablement « une terre à l'ouest » !

« Les Indonésiens actuels n'ont-ils pas des traits de ressemblance avec nos insulaires ? » me disait déjà M^gr^ Darnand à Apia. Lui aussi a étudié l'origine de ces migrations et a adopté les mêmes conclusions qu'Harold Gatty, en contradiction avec le héros du « Kon-Tiki ». Danielson est plus réticent que Theyerdabt à ce sujet, et dans son interview de Tahiti il s'est borné à me démontrer qu'un radeau similaire à celui employé autrefois pouvait, avec les vents, aller d'Amérique du Sud aux terres océaniennes. C'est tout. Aucune allusion à la migration d'indigènes des terres américaines vers la Polynésie.

Le berceau de la race polynésienne se trouverait donc à l'ouest, en Asie. Quelle région asiatique ? On parle des bords de la mer Rouge, de l'Afghanistan ; mais l'Inde serait leur première patrie, là où ils habitèrent des siècles, dans le bassin du Gange, avant d'aller vers l'Indonésie.

VOICI UN SORCIER, personnage puissant qui a, paraît-il, le pouvoir de marcher dans le feu sans en éprouver aucun inconvénient. Ci-dessous, Robert Louis Stevenson, le célèbre romancier anglais, qui vint finir ses jours aux îles Samoa.



Je suis à peine de retour au « Grand Pacific » qu'une violente secousse remue les assises de l'hôtel. Je regarde instinctivement l'heure. Il est 22 h. 5. Le tremblement de terre a duré une seconde. Impression désagréable. Je rentre dans ma chambre et ne tarde pas à m'endormir, mais je suis réveillé par un bruit insolite, les murs sont secoués. C'est vite passé. Il est 23 h. 40. Aujourd'hui, deux tremblements de terre.

DE BRAVES FILS DE FRANCE

LA cathédrale catholique de Suva, et surtout le siège de la mission, domine la ville. J'y suis reçu en fin d'après-midi par le Père Castanié, de Rodez. J'avais longuement vu à mon passage à Suva ce brave Père très âgé. Il avait commencé notre entretien par un renseignement piquant : « Savez-vous que le 180^e^ degré de Greenwich passe par le milieu de notre mission catholique à Waikiki ? La ligne du méridien, soutenait un de mes collègues, passait par le trou de la serrure du Tabernacle de l'église », avait-il ajouté en riant. Puis il avait continué : « Les premiers missionnaires catholiques qui abordèrent ces îles furent le Père Breheret et le Père Roulleaux, le 2 août 1844 ; le Père Breheret vécut jusqu'en 1898. Les Européens de Fidji l'avaient surnommé « Captain Breheret ».

» Les Pères, qui, rejetés des îles de l'Est, étaient venus se réfugier à Levuska, la première capitale de Fidji — ceci dès longtemps avant l'annexion de Fidji à l'Angleterre — brûlaient du zèle d'aller évangéliser au loin les populations indigènes, mais, hélas ! pas de bateau !

» Or, on n'est plus au temps des apôtres pour marcher sur l'eau, et les Pères étaient pauvres. Avec eux vivait un jeune Frère coadjuteur de la Société de Marie, le Frère Sorlin, qui vécut jusqu'en 1903. Il était natif de la Lozère, un montagnard par conséquent. Le premier bateau qu'il vit et la première fois qu'il aperçut la mer, ce fut lors de son embarquement à Marseille. C'est assez dire qu'en fait de constructions navales il y entendait peu, même rien du tout. Voyant la détresse du Père Breheret, le brave Frère lui dit un jour : « Patientez, Père, je construirai un » bateau. » Il mobilisa tout ce qu'il put trouver de haches, scies, pieux, etc., et partit pour la forêt, derrière la minuscule capitale. Là, il abattit des arbres, et cela tout seul, car le chef du lieu avait interdit à ses subordonnés d'aider les Pères. Les troncs coupés, il les roula à force de bras en position voulue, puis il creusa au-dessous du plus gros une tranchée de la profondeur de sa scie de long. Il lui attacha à l'extrémité, au-dedans de la tranchée, une lourde pierre, et, grimpant sur le tronc même, il se mit à scier. Il continua ainsi chaque jour. Il scia donc planches et madriers, les fit glisser jusqu'à la station, et là il construisit son bateau. Quand il fut mis à l'eau, les Américains qui, alors, composaient la population blanche de Levuka, déclarèrent que c'était là le plus beau bateau de la rade.

» Le Père Breheret avait gagné l'amitié du grand chef de Fidji, le fameux Cakobau-Thakombaou, qui l'admirait et l'estimait. Cakobau proposa au Père Breheret de donner ses îles à la France et il le pria d'intervenir auprès du gouvernement français. On était sous Napoléon III. Le Père s'adressa au ministère des Colonies. Il lui fut répondu qu'il devait suivre la filière, donc passer par le haut commissaire français du Pacifique, le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie. Le Père en référa donc au gouverneur. Ce dernier était alors Guillain, jadis lieutenant de vaisseau dans la marine militaire. Quand il reçut la proposition du Père Breheret, il répliqua : « Un » curé... Rompez ! »

» M^gr^ Vidal, un Rouergat, succéda au Père Breheret. Sous son impulsion, les églises et les écoles sortirent de terre, construites pour durer, en pierre. Pour nos écoles il fallait des terrains, l'évêque en acquit. Bon nombre de parrains et de marraines de France l'aidèrent. L'une des marraines fut la baronne de Gargan. La générale Leclerc est une de ses descendantes.

» L'évêque songea ensuite à bâtir une cathédrale. Pour cela, la Providence le servit à souhait. A l'un de ses voyages en France, en 1896, un ingénieur des ponts et chaussées du nom de Bourdier lui fut présenté. Ce dernier lui dévoila qu'il désirait se faire prêtre et partir dans les missions. Vous imaginez aisément si le prélat sauta sur l'aubaine !

» Ce Bourdier devint donc prêtre et vint à Fidji, où il fit le plan de la cathédrale. Parmi le salmigondis des races qui grouillaient à Suva, il choisit des jeunes gens qu'il forma, leur enseignant à tailler et à sculpter la pierre. Ainsi nombre de constructions furent élevées dans la Mission, écoles, églises, presbytères. Toutes celles qui ont appliqué les plans du Père Bourdier ont résisté aux tempêtes, ouragans et cyclones, fréquents dans ces îles.

» Le Père Bourdier mourut en 1936. Il repose là-bas au vieux cimetière de Suva. Je serais heureux, un jour, d'aller dormir mon dernier sommeil à côté de sa tombe, s'il reste de la place », me dit encore le Père Castanié. Et il ajoute : « La France

C'EST UN PLAISIR DELICIEUX de se plonger dans l'eau couleur de jade des lagons bordés de plages de sable blanc et de haies de cocotiers. La tentation est si forte que, lorsque l'avion se pose, les passagers s'empressent d'aller se baigner tandis que le personnel de l'appareil fait le plein. Quant aux femmes indigènes, tout en surveillant les ébats des enfants, elles font la lessive. La pêche est une des ressources de la population des îles. De grands filets sont immergés et la joie est vive quand ils remontent lourdement chargés de poissons. Les coquillages sont aussi très appréciés.

APIA, CAPITALE DES SAMOA, est une ville à laquelle certains bâtiments et aussi de nombreuses automobiles confèrent une physionomie européenne.

LES FIDJIENS appartiennent à un groupe de peuplades océaniennes dont on a des raisons de supposer que leurs ancêtres seraient originaires de l'Asie.

a envoyé à Fidji quelques-uns de ces braves enfants, et je crois pouvoir dire qu'ils ont écrit le nom de leur patrie en belles lettres. »

« LE BASSIN AUX TORTUES », ROI FIDJIEN

Il y a ici un docteur qui parle français et va en France le plus souvent possible. Voulez-vous le rencontrer ? » me dit ce matin le directeur du Grand Pacific.

C'est une véritable et bien agréable soirée de détente que je passe à Suva chez ce docteur Verrier, originaire du pays de Galles, homme érudit, artiste, dont le violon d'Ingres est peut-être la médecine...

Je passe une nouvelle journée à visiter la campagne aux environs de Suva. Comment cette île abondamment pourvue en aliments de toutes sortes a-t-elle été la terre de prédilection de l'anthropophagie ? J'écoute de mon cicerone l'anecdote suivante.

Un roi fidjien, que son appétit faisait surnommer « le Bassin aux tortues », avait coutume de déposer une pierre près de sa maison chaque fois qu'une victime humaine faisait les frais de sa table. A sa mort on en compta près de neuf cents ! La fourchette spéciale dont il se servait dans ces occasions avait un nom qui signifiait « petite qui porte une grosse charge ».

Le roi Thakombau, converti au christianisme, étant allé en canot visiter un district de son domaine, y fut reçu suivant la tradition. On le fit défiler entre deux rangées de pieux auxquels étaient suspendues par les pieds des victimes proposées à son choix : hommes, femmes et enfants. Incapable de résister à pareille tentation, Thakombau toucha de sa massue les sujets les plus à son goût. Ceux-ci furent mis à mort et couchés dans les fours.

Mais mon interlocuteur s'arrête : « Je pourrais continuer longtemps cette énumération. Vous apprendriez combien l'anthropophagie était une coutume largement répandue dans le Pacifique. » Je lui réponds ce qu'écrivait Montaigne dans ses « Essais » : « Il y a moins de barbarie à cuire un homme et à le manger lorsqu'il est mort qu'à le torturer lorsqu'il est vivant. »

LE TOMBEAU où Stevenson a voulu reposer, à peu de distance d'Apia, dans les collines verdoyantes.

Réveil à 4 h. 30. L'Indien de service a frappé. Il entre, tourne le bouton électrique, referme la porte, le tout avec une rapidité déconcertante, affolante lorsqu'on dort à poings fermés.

5 h. 30, départ à l'hydrobase sous une pluie battante. 6 h. 30, décollage. Voyage sans histoire. Cinq heures de vol à 190 kilomètres de moyenne.

A 10 h. 45 un petit point noir se devine à l'horizon et nous ne tardons pas à survoler les premiers récifs de la Nouvelle-Calédonie. Ecume blanche, terre, montagnes plutôt, aux multiples saignées rouges, marques des prospections minières.

Et voici Nouméa et le même quai où j'avais déjà abordé en mars 1941.

CETTE ELEGANTE CONSTRUCTION est la résidence du gouverneur britannique des îles Samoa à Vaïlina.

CÉZANNE. « LA SAINTE VICTOIRE »

Gravure en couleurs de Jacques Villon. Chalcographie du Louvre.

DANS AIX AUX MILLE BEAUTES, où l'on peut à chaque pas remonter le temps, la musique des fontaines accompagne le promeneur.

AIX-EN-PROVENCE ou le passé vivant.

par **Roger DARDENNE**

L'EXPOSITION Cézanne, qui se tient en ce moment à l'Orangerie, ramène l'attention sur Aix-en-Provence, où naquit le peintre, sur sa campagne, qui lui a si souvent servi de motif. Pays où la clarté se spiritualise, disait-il. Architecture de l'esprit, écrira plus tard Ramuz, louant Cézanne d'avoir décrit un Midi non point « extérieur et agile, mais grave et dépouillé ».

Aix, ville d'art, ville-musée, propose aux voyageurs mille beautés apparentes et d'autres plus cachées, plus secrètes et non moins délectables. C'est un des temples du classicisme, une réplique de Versailles. Ses hôtels ont la noblesse des lignes, la majesté sans lourdeur. Mais l'empreinte médiévale y est encore apparente. Deux grands retables y rappellent le temps du roi René, le plus populaire sans doute des princes du XV^e^ siècle. Lettré, artiste, fastueux, il vint terminer ses jours en Provence, loin de son Anjou natal. Il

DOMINANT AIX, la montagne Sainte-Victoire a servi de motif à Cézanne et à beaucoup d'autres peintres. (Photographie de Doisneau.)

L'UN DE CES PEINTRES, GRESY, situe la montagne Sainte-Victoire dans une pastorale et la montre maîtresse de l'immensité (à droite).

y attira et encouragea les peintres. Aix s'enorgueillit du Maître de *l'Annonciation* et du *Buisson ardent*, de Nicolas Froment.

A chaque pas, ici, on peut remonter le temps. Partout quelque détail — une cariatide, un portail, un balcon, la cour d'une vieille maison — retient le promeneur. La musique des fontaines l'accompagne et s'égoutte, aux heures nocturnes, dans le silence. Les fontaines d'Aix, si souvent chantées ! Elles sont la fraîche parure de la ville et comme le signe visible de l'enchantement qu'elle a exercé sur tant de poètes et de romanciers.

RENOIR a préféré à l'architecture rocheuse de la montagne qui s'élève dans le lointain les charmes du verger qu'il a placé au premier plan.

Mais ce passé est vivant. Il est un décor et non point un corset de pierres vénérables ; il enveloppe, il abrite, il n'étouffe pas. Sous sa tutelle, Aix demeure active, animée, se meut à l'aise. Capitale provinciale, elle tient son rôle avec autorité, avec bonheur. Favorable à la rêverie, à l'étude, elle n'est pas repliée, mais largement accueillante. La première preuve qu'on en peut donner — et la plus frappante — n'est-ce pas le festival où, depuis 1948, accourt la foule et qui a fait de la cour de l'ancien archevêché un des hauts lieux de la musique ? Là aussi le passé rejoint, enserre le présent. N'est-ce pas à Mozart que le festival doit, pour une large part, son crédit et son rayonnement ? Or quoi de

EN ATTENDANT LE CORSO carnavalesque sur le cours Mirabeau en 1900. (Photo Henry Ely, Aix-en-Provence.)

plus jeune que la musique du magicien salzbourgeois ? Quel opéra plus neuf que ce *Don Juan*, qui triompha ici dès 1949 grâce aux soins conjugués de Jean Meyer, de Hans Rosbaud et de Cassandre ? Auteur des décors et des costumes, celui-ci s'était inspiré de Bérain, le maître décorateur du XVII[e] siècle, dont précisément le musée des Tapisseries permet, jusqu'au 22 août, d'apprécier le génie dans une exposition où s'orchestrent tous les thèmes — tapisseries, décoration théâtrale, mobilier, faïences — où se retrouve la marque du grand ordonnateur des menus plaisirs royaux.

UNE CAPITALE PROVINCIALE AUX MULTIPLES FACETTES

UN lieu d'élection s'est donc offert à Mozart et aux maîtres d'autrefois. Ceux d'aujourd'hui y sont aussi les bienvenus. Ibert et Poulenc, Darius Milhaud et Sauguet, Auric et Stravinsky s'y sont placés près de leurs devanciers, sans disparate choquante.

A la musique ne se borne pas le festival. Il s'encadre d'une série de manifestations qui en augmentent l'intérêt et en prolongent l'attrait : cette année, une exposition d'orfèvrerie des XVII[e] et XVIII[e] siècles, une de livres anciens à la Méjanes et plusieurs expositions de peinture, dont une d'art non figuratif. Ce qui prouve bien qu'Aix est ouverte à tous les vents de l'esprit. Comment ne pas mentionner, dans cette brève revue d'activités intellectuelles, les espoirs suscités par le Centre dramatique, auquel Gaston Baty projetait de vouer la dernière partie de sa noble carrière et qui a trouvé en Douking un autre animateur ? Et comment ne pas dire aussi le concours qu'apporte aux initiatives de tout ordre l'Université d'Aix, où tant d'humanistes et de juristes se sont formés ?

DEUX GUIDES A SUIVRE

BIEN des livres ont été publiés sur Aix. On en annonce un nouveau qui sortira bientôt des presses mulhousiennes du maître imprimeur Braun. Il est dû à la collaboration de M. Michel-François Braive, chargé de conférences des Musées nationaux, et d'une élève diplômée de l'Ecole du Louvre, conservateur du musée des Tapisseries et du Pavillon de Vendôme, M[lle] Martial. A celle-ci l'on doit le texte sur la ville et ses monuments ; à M. Braive revient la partie sur les peintres aixois et les sites qui eurent leur prédilection : *Cimaises et Paysages* est le titre de cette partie. Ce serait peu de dire que les deux auteurs ont mis dans leur œuvre beaucoup de connaissances et de talent : ils y ont mis aussi beaucoup d'amour. Et c'est avec un goût très sûr qu'ils en ont choisi les illustrations, faisant appel à une élite de photographes : Brassaï, à qui vingt-quatre heures de séjour ont suffi pour fixer d'inoubliable manière quelques aspects de la ville ; Ely, qui a tiré de ses collections de piquants documents rétrospectifs ; René Jacques, Noël Le Boyer, Bovis, Doisneau.

D'autre part, les archives des Monuments historiques, riches en documents sur Aix, ont ajouté une heureuse contribution au travail de ces artistes photographes.

A LA « FOLIE » DE LA BELLE DU CANET

LE Pavillon de Vendôme, confié comme le musée des Tapisseries à la garde de Mlle Martial, a été inauguré au début du festival. Une exposition de peintres américains contemporains y a été installée. Ce pavillon est une « folie » que Louis de Vendôme, duc de Mercœur et d'Etampes, gouverneur de Provence et cousin de Louis XIV, fit bâtir, vers 1665, pour abriter ses amours avec Lucrèce de Forbin-Solliès, que sa vénusté avait fait surnommer la « Belle du Canet ». (Son époux, Honoré de Rascas, était seigneur du Canet.) La gracieuse tête de femme sculptée au portail entre deux cariatides reproduirait les traits de Lucrèce.

Le pavillon reçut après Vendôme des embellissements et des transformations. Le peintre Vanloo l'habita. Son dernier propriétaire, M. Dobler, s'efforça de sauvegarder le jardin à la française. D'importantes restaurations entreprises par la municipalité — la ville est devenue propriétaire en 1953, après la mort de Mme Dobler — vont permettre d'aménager le pavillon en musée des arts décoratifs. On y reconstituera le cadre de la vie mondaine aux XVIIe et XVIIIe siècles. Enfin, il servira aussi pour des réceptions.

Ainsi, dans un peu de temps, sera restitué un des joyaux aixois dont la masse dorée, écrit Mlle Martial, domine un miroir d'eau et que la verdure enveloppe.

Presque au même moment où ce Pavillon de Vendôme entrait dans le domaine public, un groupe d'admirateurs américains de Cézanne, le « Memorial Cezanne Comittee », reprenant une initiative de John Rewald, se rendait acquéreur, avec le concours des Musées nationaux et de l'Université d'Aix, de l'atelier de Cézanne, qui, aux Lauves, surplombe Aix. Le peintre l'avait acheté après avoir vendu sa propriété du Jas de Bouffan. Marcel Provence l'habita et le conserva pieusement.

SAINTE-VICTOIRE, MONUMENT CEZANNIEN

CEZANNE aimait passionnément les arbres, et c'est pourquoi, sans doute, il goûtait cette campagne d'Aix, véritable oasis dans un terroir pierreux et desséché. Dans sa jeunesse, on le sait, il faisait avec Zola de longues promenades aux environs de la ville, et tous deux allaient se baigner dans l'Arc. Y avait-il, en ces années de leur jeunesse, une végétation aussi fournie ? On en peut douter si l'on se réfère à certaines pages de Zola insistant sur le caractère rocheux et sec du pays. Ce fut, d'ailleurs, le père du romancier qui entreprit des travaux d'irrigation par lesquels le paysage a certainement été modifié.

Avec les arbres, Cézanne aimait les montagnes qui s'élèvent au-dessus de la campagne aixoise, la Sainte-Victoire en particulier. Comment la voyait-il ? M. Braive répond excellemment à cette question en marquant les différences qui séparent l'optique cézannienne de celle d'autres artistes.

« La Sainte-Victoire, pour Cézanne, c'est une architecture blanche et minérale ; elle fut le point de mire de sa vision, comme le Fouji-Yama pour les artistes japonais. Il lui assigna son vrai rôle d'être un monument et non un accident. Granet la contemplait au delà de premiers plans qui lui étaient plus précieux ; Grésy la situait dans une pastorale, maîtresse de l'immensité ; Renoir, qu'elle subjuguait, préférait cependant le charme du verger. Comme Nathanaël, Cézanne interroge la Sainte-Victoire, promue au rôle de paraphe ou de repère, forme significative qui n'est plus forme réaliste ou décorative. Cézanne rapporte tout à elle. Elle est dans la tranchée ou complément de l'envolée d'un arbre. La Sainte-Victoire est devenue la montagne du monde. »

La leçon et l'exemple de Cézanne demeurent efficaces. Une colonie de peintres ont choisi Aix et ses alentours comme lieu de travail. La ville ne manquera jamais d'amoureux empressés à fixer ses traits et à écouter ses confidences. Et, dans la campagne reconstruite par Cézanne sur ses toiles, d'autres artistes s'inspirent à leur tour du classicisme demeuré vivace sur cette terre de Provence.

Le livre dont nous parlons plus haut paraîtra dans la collection « Sites de France », aux éditions de *la Nef*, dont le directeur, M. Morel, a lui-même donné d'excellents ouvrages touristiques.

GRANET, peintre classique, a su évoquer les environs d'Aix, sa ville natale, avec discrétion et sobriété.

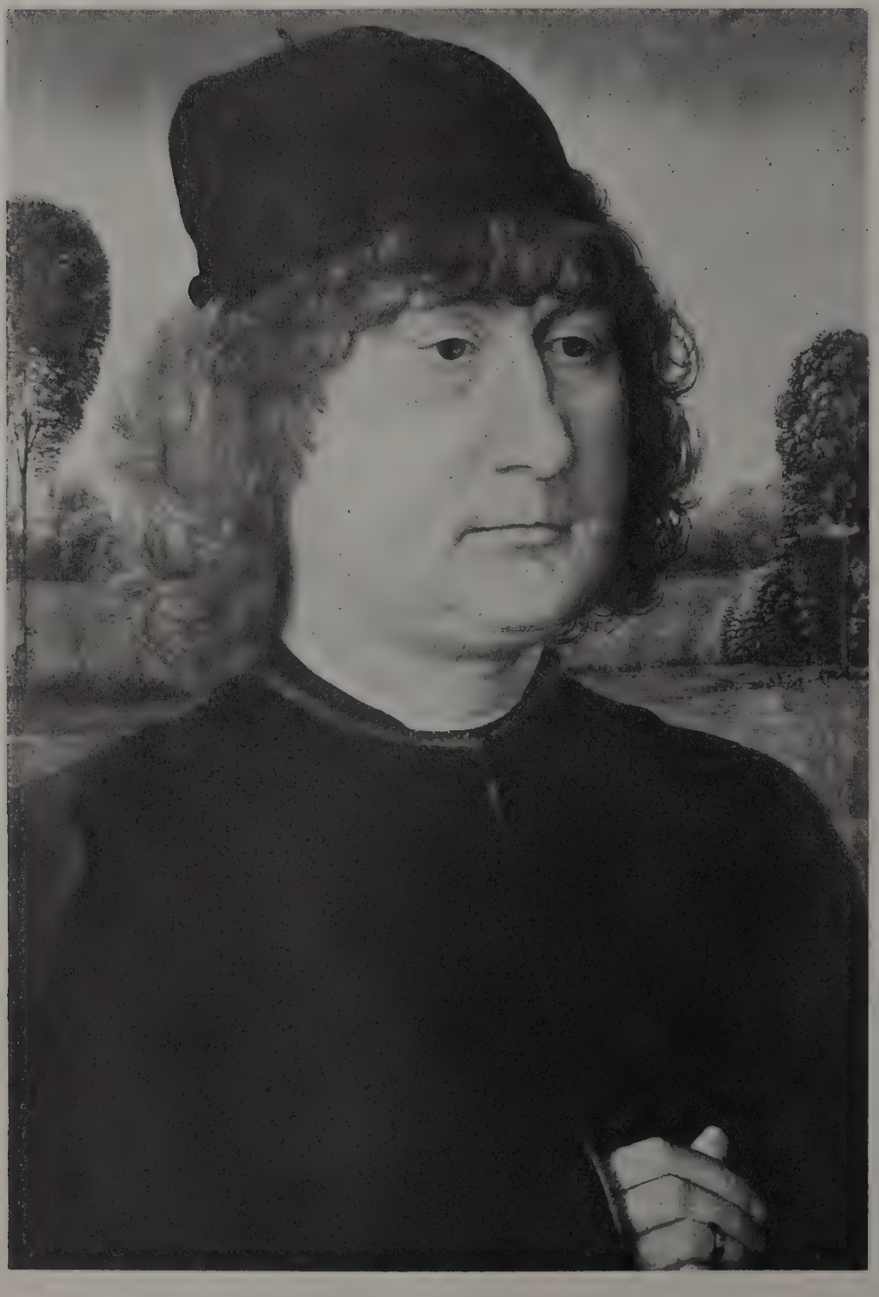
L'EXPOSITION DE BORDEAUX

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

FLANDRES ★ ESPAGNE ★ PORTUGAL

C'EST un destin assez inattendu pour une ville dont l'activité essentielle est le négoce : Bordeaux est devenu un lieu de pèlerinage annuel pour les historiens d'art. Voilà la troisième année que, grâce à la conjonction d'un jeune maire inlassable et d'une de ses collaboratrices vouée aux arts et qui ne redoute pas les entreprises les plus téméraires, des expositions sans équivalent sont organisées dans la ville des vins. Ces expositions ne sont pas seulement de beaux spectacles destinés à attirer la foule, mais des confrontations d'œuvres d'art choisies selon un programme déterminé et destinées à provoquer la controverse et la critique. Prenons le mot critique en son sens le plus élevé : c'est grâce à elle que l'on peut, en faisant naître la discussion, susciter l'intérêt. Les problèmes d'attribution, d'influence se posent toujours. L'histoire de l'art se défait et se refait tous les jours, et la rapidité avec laquelle nous voyons certains tableaux changer d'étiquette devrait être une leçon de modestie pour ceux qui ont tendance à présenter avec une facilité trop péremptoire des affirmations qui n'ont en vérité qu'un caractère relatif.

SANCHEZ COLLEO
« Portrait de la princesse Eboli. »



En groupant des œuvres flamandes, espagnoles et portugaises du XV[e] au XVII[e] siècle, l'exposition de Bordeaux amène à poser certaines questions qui sont dans l'axe des recherches actuelles. On ne s'étonnera donc pas que des savants de divers pays d'Europe aient assisté aux rencontres organisées à la Faculté des lettres sous la présidence de René Huyghe, professeur au Collège de France, pour exposer leurs thèses ou échanger leurs points de vue.

Les affinités sont évidentes, à partir du XV[e] siècle, entre les Flandres et la péninsule Ibérique. Les Espagnols se sentent plus proches du réalisme mystique des Flamands que de la mise en scène italienne et de ses jeux de l'intelligence. Les voyages, les échanges sont nombreux. Le Portugal entretenait un véritable bureau de commandes à Anvers. Les rois d'Espagne voulurent des peintres flamands ou des tableaux flamands autour d'eux.

L'exposition de Bordeaux permet l'étude de ces questions. Elle ne renferme pas que des chefs-d'œuvre. Il y a des tableaux secondaires, ou plus ou moins bien restaurés. Il y a peut-être des attributions incertaines. Aussi bien (comme le disait M. René Huyghe, qui fut conservateur en chef du Louvre) les plus grands musées du monde ne regorgent-ils pas

DEPUIS que Bordeaux a inauguré ses magnifiques expositions, l'art de l'Espagne, sa voisine, y est à l'honneur. Cette année, où, de plus, la participation du Portugal était importante, de fructueux rapprochements étaient possibles avec la peinture flamande. Et les amateurs n'ont pas oublié l'exposition consacrée à Goya, ce génie puissamment original dont nous reproduisons ici deux chefs-d'œuvre.

HANS MEMLING
« Portrait d'homme. »

GOYA

Maria Vizenta Valdes.

FRANCE-ILLUSTRATION

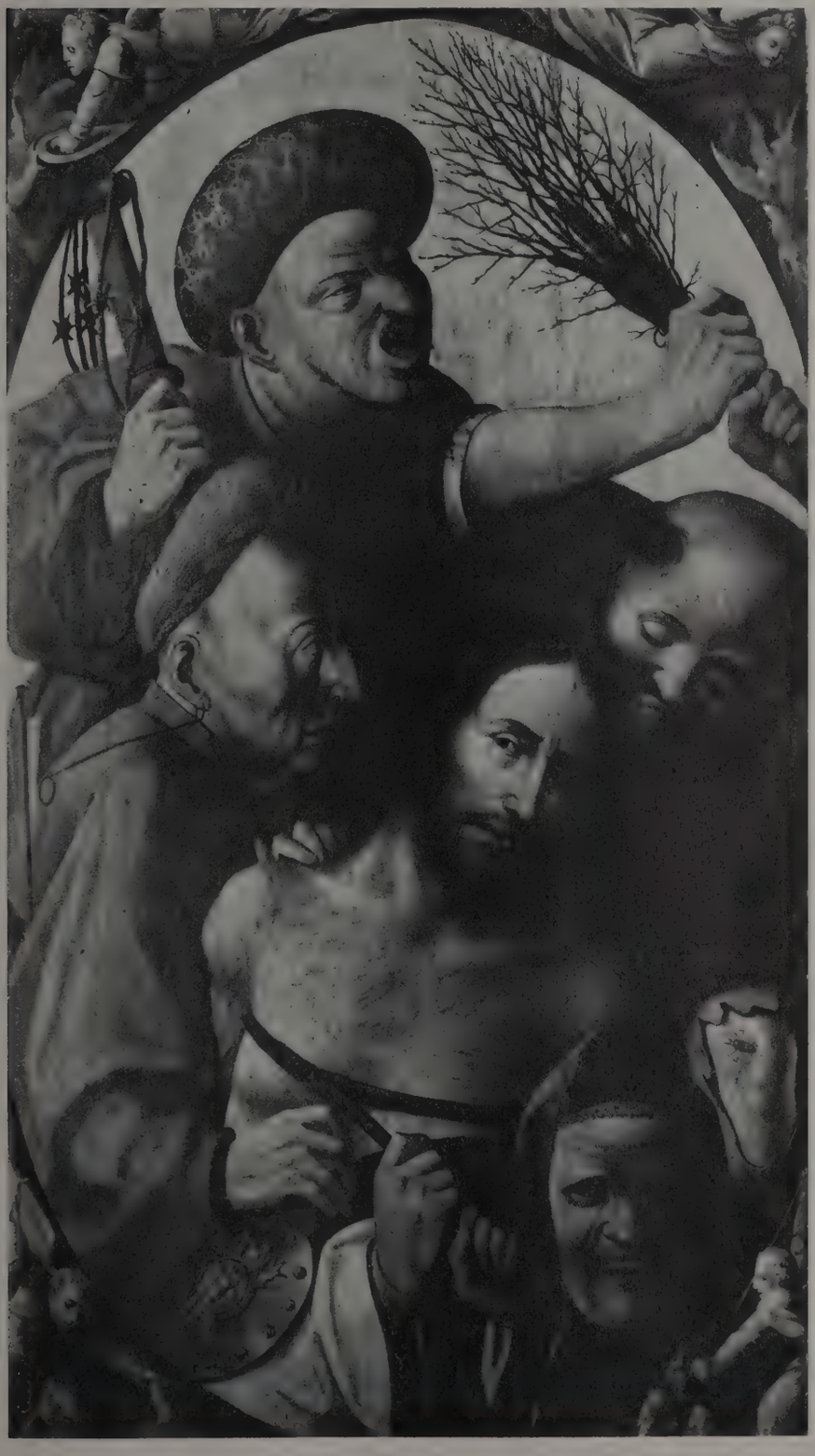
GOYA

Leonor Valdes.

d'œuvres dont les attributions sont incertaines ? Mais l'ensemble n'en est pas moins du plus haut intérêt pour l'amateur comme pour le spécialiste puisque l'on voit rassemblés des tableaux qui ne figurent pas habituellement dans des expositions plus officielles.

C'est ainsi qu'une œuvre capitale, sur le plan historique et sur le plan esthétique, comme le portrait de Pedro Berruguette par lui-même — le premier maître de la peinture espagnole — n'avait encore figuré dans aucune exposition. Des peintures aussi émouvantes que « Saint Teotonio » ou « la Dame au rosaire », de Lisbonne, permettent de juger la puissance d'un certain réalisme portugais.

Parmi les cent quatre-vingts œuvres exposées il y a des pièces qui, à elles seules, mériteraient le voyage. Ainsi le triptyque de Jérôme Bosch, « le Christ aux outrages », qui appartient au musée de Valence, d'où il n'était encore jamais sorti. On peut s'étonner que les histoires de l'art n'en aient pas fait plus grand cas. Le contraste entre la dignité du visage du Christ et la bestialité sadique des bourreaux — thème souvent repris par Bosch — atteint ici une sorte de grandeur pathétique. Il était juste que le grand peintre flamand favori de Philippe II fût représenté par cette pièce maîtresse, à côté du célèbre « Escamoteur », l'un des tableaux magistraux les plus caricaturale-



NUNO GONÇALVES
« Panneau des chevaliers. »

JEROME BOSCH
« Le Christ aux outrages. »

ment comiques de l'histoire de la peinture.

La participation du Portugal, très importante, est incontestablement dominée par le polyptyque de « Saint Vincent », dont nous ne voyons qu'un seul panneau, celui des Chevaliers, mais qui peut s'égaler aux plus hauts chefs-d'œuvre de la peinture européenne du XV[e] siècle. Traité avec une science picturale admirable, c'est le trésor de l'art portugais.

Il nous faut enfin signaler de très précieux manuscrits à peintures, entre autres les « Livres d'heures » de la Bibliothèque nationale de Madrid et les grandes tapisseries de Zamora qui décorent les salles d'accueil avec magnificence.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SERULLAZ

PORTRAIT DE ROLAND OUDOT

POURQUOI l'art de Roland Oudot est-il si attachant et provoque-t-il en nous une profonde et poétique résonance ? Sans doute parce qu'il est essentiellement français et qu'il fait partie de ces maillons formant la grande chaîne de l'histoire de la peinture de notre pays. L'homme ? Fin, cultivé, raisonnable,

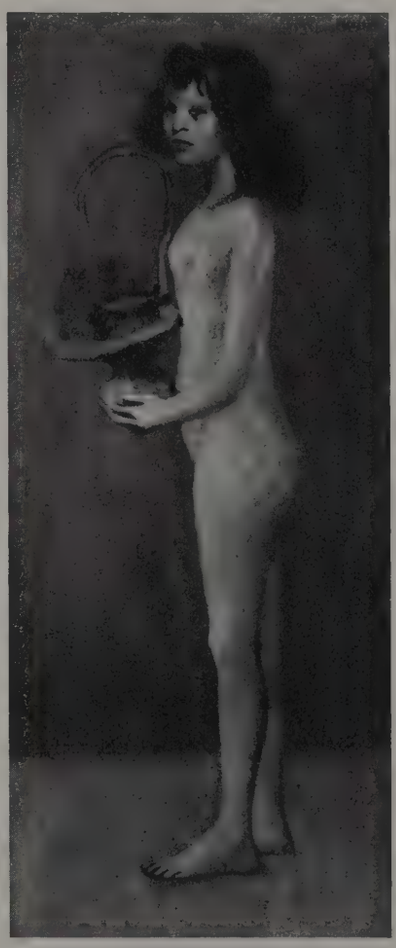
possédant cette logique visuelle, sensible et intellectuelle chère à Descartes et que bon nombre de Français portent en eux. L'artiste ? Formé à l'Ecole des Arts décoratifs, il collabora ensuite avec Léon Bakst pour les Ballets russes, puis travailla pour les décorateurs Suë et Mare. Influencé par Cézanne et attiré vers le réalisme, Roland Oudot apparaît vers 1923 comme un peintre d'une puissante personnalité, uni par une subtile parenté technique à Brianchon et à Legueult avec qui il forme le groupe du « Portique ». Poésie et vérité, harmonie dans la composition comme dans le choix des coloris, exécution sobre mais aussi riche et vigoureuse, tels sont, semble-t-il, les éléments principaux de l'art de Roland Oudot ; mais sur le plan technique, le problème le plus important pour lui est celui de la lumière. Son œuvre en évoque tous les aspects, comme ceux de l'atmosphère, dans ce qu'il y a à la fois de plus nuancé et de plus contrasté.

De la grande lignée d'un Corot, Roland Oudot demeure un des plus Français parmi nos peintres contemporains et un des plus peintres parmi nos maîtres français.

PICASSO

PICASSO demeure, malgré bien des vicissitudes, le grand génie de notre temps. Aussi l'exposition de ses œuvres de 1900 à 1914, actuellement présentées à la Maison de la Pensée française et provenant des musées de Leningrad et de Moscou, offre-t-elle le plus exceptionnel intérêt.

Son attirance vers la misère et la détresse humaine, son besoin d'ascétisme restent révélateurs de ses origines espagnoles et apparaissent dans ses premières œuvres, de 1900 à 1906. A Paris, il est séduit par Toulouse-Lautrec, Cézanne, Degas, comme par Gauguin et Van Gogh ou par les Japonais. « L'Arlequin et sa compagne », « l'Etreinte » et le « Portrait du poète Sabartès » accusent déjà une puissante personnalité. Mais de 1901 à 1904 ses œuvres, dites de la période bleue, attestent une grandeur, une harmonie de la composition et des valeurs colorées dans une gamme monochrome qui engendrent le mystère et la poésie. Elles révèlent aussi sa compréhension d'une humanité à la fois hallucinante et grave, recueillie et résignée, quasi mystique dans son aspect tragique (« le Vieux Juif »). Sa période rose (1904-1906) est sans doute un refus de la vie plus manifestement marqué encore ; sa prédilection pour des nus impubères (« la Fillette à la corbeille fleurie ») exprime alors avec force et poésie son besoin d'évasion. La complexité de l'artiste et ses curiosités apparaissent dans les années 1906-1908 ; il est séduit par la sculpture nègre, dans laquelle il découvre une puissance émotionnelle en liaison avec les incantations de la magie (« la Femme à l'éventail »). Ce reniement de plus en plus accusé de



PICASSO
« La Fillette à la corbeille fleurie. »

PICASSO
« Le Vieux Juif. »

la vie vécue l'amène à évoquer la vie pensée, sans craindre la dislocation des formes traditionnelles au profit du monstrueux, mais d'un monstrueux magique, mystérieux. Et, fait curieux, dans ce monstrueux, l'artiste reste épris de l'harmonie et de la puissance suggestive de l'arabesque.

Dès lors, devenu lui-même vers 1908, Pablo Picasso enfante l'art qu'il portait en lui : c'est la naissance du cubisme. Il crée un monde purement arbitraire, enlevant aux objets et aux êtres leur apparence de réalité, évoluant dans ce que Lorey a appelé « la transmutation ». Tantôt un certain respect de la nature lui inspire ses « Paysages du village de Huerto del Ebro », proches de ceux qu'exécuta Braque à L'Estaque ; tantôt il dégage des personnages comme des objets une styli-

PICASSO
« Ambroise Vollard. »

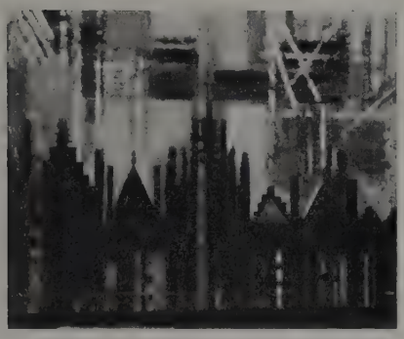
sation purement géométrique, à facettes multiples, comme dans le célèbre « Portrait d'Ambroise Vollard ».

Langage nouveau, le cubisme n'est pas nécessairement cet art extravagant que certains veulent voir en lui. Riche en possibilités, il permet à Picasso de s'exprimer librement, à la fois avec rigueur et fantaisie, la rigueur du style et la fantaisie du poète.

GROMAIRE

POURQUOI vouloir toujours enfermer un artiste dans le cloisonnement d'une école ? C'est une des erreurs de notre temps. Ainsi certains veulent ranger Gromaire parmi les expressionnistes, voire parmi les cubistes. Or Gromaire reste Gromaire, c'est-à-dire un peintre qui vit dans son univers et qui nous y fait pénétrer.

Merveilleux visionnaire, il évoque des « Paysages de l'Escaut » et des « Nus » solidement charpentés et construits, aux tons chauds et sourds, aux contrastes vigoureux, équilibrés et harmonieux. Ces œuvres, puissamment suggestives, nous séduisent par leur présence réelle, liée au rêve flamboyant de l'artiste (Galerie Louis Carré).



GROMAIRE
« Soir sur une plage normande. »

BRIANCHON

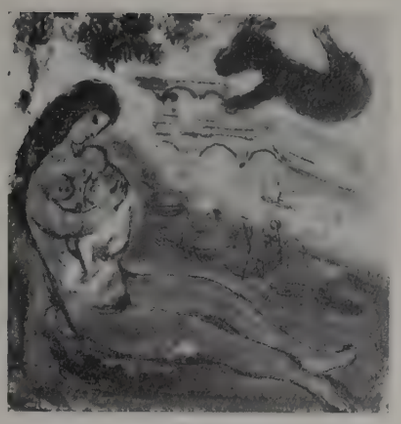
NOUS avons déjà, à plusieurs reprises, prôné ici même le talent de Brianchon. Sa renommée est acquise, tant en France qu'à l'étranger. Sorti, comme Oudot, de l'Ecole des Arts décoratifs, Brianchon fut attiré par le réalisme de Manet ; il fut également séduit par le merveilleux coloriste que fut Bonnard. De la synthèse de ces deux influences est née l'originalité de l'art raffiné de Brianchon. Récemment, l'artiste vient d'exécuter toute une série d'œuvres d'après le « Couronnement de la reine d'Angleterre ». Certaines de ces études sont exposées à la Galerie Alfred Daber, avec des paysages, des portraits, des natures mortes, des scènes de courses ou des plages.

CHAGALL

LE lyrisme subjectif de Chagall enchante beaucoup de nos contemporains., Nous avouons ne pas partager cet engouement, particulièrement devant ses dernières toiles exposées à la Galerie Maeght. Visionnaire, s'inspirant de l'imagerie populaire russe et des jouets d'enfants, précurseur en un certain sens du surréalisme, Chagall a une fantaisie à la fois pleine de fiction et de convention. Les thèmes varient, mais l'artiste se répète, avec des tons souvent discordants ou vulgaires, une technique lourde. Les grands maîtres font généralement une vaste synthèse entre la plasticité de leur art et la part d'intellectualité qu'ils veulent y mettre. Or Chagall n'est ni suffisamment intellectuel ni suffisamment peintre.

★

NICOLAS DE STAEL jouit d'un grand prestige aux Etats-Unis et dans certains milieux artistiques français. Ses couleurs sobres sont généralement d'une belle harmonie, mais sa technique, terriblement empâtée, nous inquiète pour l'avenir. Son style nous paraît lourd, et son abstraction, bien simpliste (Galerie Jacques Dubourg).



Marc CHAGALL
« Les Rives de la Seine. »

MICHEL GILBERT, né à Paris mais fixé depuis 1939 aux Etats-Unis, est un peintre délicat qui semble suivre la voie tracée par les impressionnistes. Il aime la nature, la lumière et l'atmosphère, et sa « Vue du Central Park sous la neige » affirme tous ses dons. Nous le trouvons plus fin encore dans ses aquarelles (Galerie Cardo Matignon).

BRIANCHON
« Plage à Saint-Jean-de-Luz. »

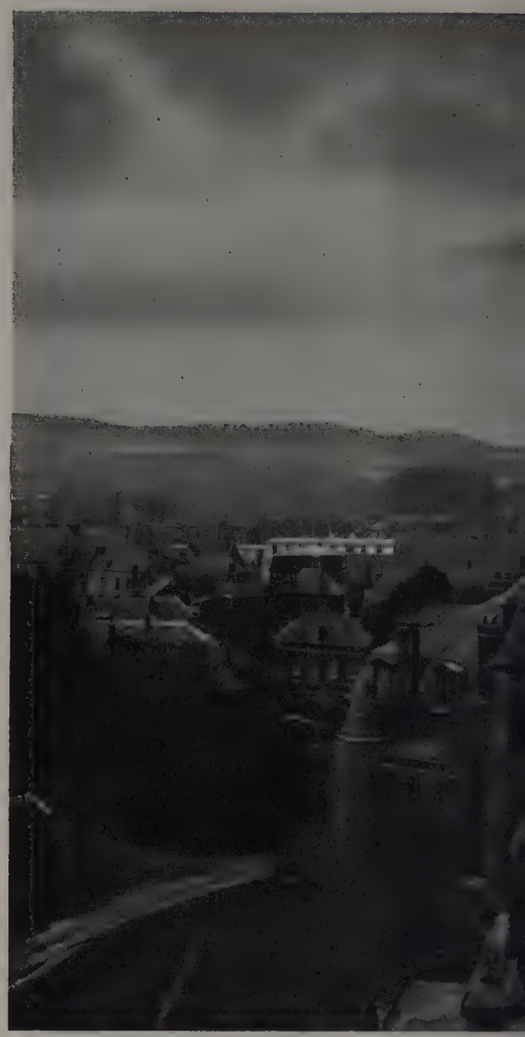
« Patinage au Bois de Boulogne. »

NOUS nous méfions un peu des enfants prodiges. Certes, celui-ci est doué, et l'exposition de ses œuvres à la Galerie d'Orsay accuse les charmants coloris et l'imagination du jeune Patrice. Mais combien d'œuvres d'enfants avons-nous vues en Amérique qui nous paraissaient pleines de promesses ? Un recueil publié par les soins de l'U. N. E. S. C. O. était révélateur sur ce point. Attendons que l'enfant devienne homme.

L'EXPOSITION Gotène, de l'école de Brazzaville, présentée par Mme Christian Jayle, sous la présidence de M. Albert Sarraut, au Cercle de la France d'outre-mer, atteste les dons d'originalité, de vision et de mise en page de ce jeune artiste.

★

LE CHATEAU D'EU, côté jardin. Dans l'aile gauche, les appartements habités par la Grande Mademoiselle, par Lauzun, puis par la reine Victoria et le prince Albert, lors de leur visite en 1843.



Une grande

CE MAGNIFIQUE PANORAMA se déroule devant les fenêtres Est du château d'Eu. A GAUCHE, dans le fossé, la tourelle d'une chapelle commémorative qui a été édifiée par le comte et la comtesse d'Eu sur l'emplacement d'un ancien donjon, dit « la Fosse aux lions », où Jeanne d'Arc a passé la nuit du 20 au 21 décembre 1430 alors que, prisonnière, elle était conduite du Crotoy à Rouen, avant son jugement. EN SURPLOMB, le pavillon bâti par le roi Louis-Philippe et dit « Pavillon des ministres ». Après l'incendie partiel du château d'Eu, en 1911, ce pavillon a été habité par le prince et la princesse Pierre et leurs enfants. PLUS LOIN, la silhouette de la collégiale. A DROITE, la mairie et les bâtiments municipaux.

par **JEAN DUHAMEL**

MAUSOLEE D'HENRI DE GUISE, dit le Balafré, mis à mort au château de Blois, le 25 décembre 1588, par les gardes d'Henri III.

MAUSOLEE DE CATHERINE DE CLEVES, épouse d'Henri de Guise, qui construisit l'actuel château d'Eu et la chapelle du collège.

meure de France : Le château d'EU

PARMI les grandes demeures de France, le château d'Eu, entouré de son parc, forme une masse imposante près de l'embouchure de la Bresle, aux confins de la Normandie et de la Picardie.

Construit par Henri de Guise et Catherine de Clèves, sur les plans de Leroy de Beauvais, à la fin du XVI[e] siècle, il érige ses fières toitures Renaissance et déploie son harmonieuse façade de 100 mètres à l'endroit même où, jadis, Guillaume le Conquérant, voulant protéger son duché contre les incursions venant des Flandres, avait dressé, selon les mots du vieux chroniqueur :

« un chastel, assis sur l'eau d'Ou (Eu) mult bel ».

Eu, aux origines, était un fief considérable, dont les forêts profondes s'étendaient jusqu'à Aumale, à 40 kilomètres vers l'est, et qui, le long de la Manche, se prolongeaient jusqu'à Penly, non loin de Dieppe.

Ses premiers seigneurs furent les comtes d'Eu, de la maison de Normandie. Cette lignée éteinte, le comté passa aux comtes de Lusignan et de Brienne, puis aux princes d'Artois, de Luxembourg et de Clèves, puis échut à Catherine de Clèves, laquelle, veuve d'Antoine de Croï, l'apporta à Henri de Guise, le Balafré, lorsque, en secondes noces, elle l'épousa. C'est par cette filière que le comté entra dans la famille des Guise, si puissants sous les Valois. Au milieu du XVII[e] siècle, cette menaçante race était ruinée. M[lle] de Guise, qui en était le dernier rameau, contrainte de se défaire d'Eu, le vendit à la Grande Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans, Monsieur.

La Grande Mademoiselle s'était amourachée de Lauzun. Louis XIV avait enfermé à Pignerol l'audacieux prétendant. Pour lui faire rendre la liberté, la Grande Mademoiselle dut, bon gré, mal gré, céder son bien au duc du Maine, fils du roi et de M[me] de Montespan. A la mort du duc du Maine, le comté passa à son fils, le prince de Dombes, puis au cadet, duc du Maine et d'Aumale, puis à leur cousin, le duc de Penthièvre, fils du comte de Toulouse. C'est alors que, par le

« Cy gist très noble et très puissant seigneur Monseigneur Charles d'Artois, comte d'Eu... lequel trépassa l'an de grâce 1471. »

Sur la même photographie on voit une partie de la dalle recouvrant les restes du prince de Dombes, fils du duc du Maine, et d'un plus jeune frère.

mariage de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre avec Philippe-Egalité, Eu retourna dans la famille d'Orléans. En 1821, à la mort de sa mère, Louis-Philippe, futur roi des Français, héritait du domaine.

Louis-Philippe restaura et embellit le château, qui avait été pillé durant la Révolution et transformé en hôpital. Il replanta le parc, aménagea la forêt et fit d'Eu sa résidence d'été. A cette époque, dès le début du règne, le château fut animé par la présence de la reine Marie-Amélie et de Madame Adélaïde, par celle des jeunes princesses, par l'entrain et la gaîté des fils du roi, du prince royal, mort accidentellement à Neuilly, en 1842, du prince de Joinville, des ducs de Nemours, d'Aumale et de Montpensier, par les fêtes, les cérémonies et les chasses, par le va-et-vient des ministres, pour lesquels le roi avait construit un pavillon qui existe encore.

C'est à Eu que, en 1843, Louis-Philippe reçut la reine Victoria, alors dans tout l'éclat de ses vingt-trois ans, accompagnée du prince Albert, plus tard prince consort, de Lord Aberdeen, ministre des Affaires étrangères, et d'une suite nombreuse.

C'est Louis-Philippe qui, avec la souveraine et Lord Aberdeen, fut l'artisan de la première entente entre la France et l'Angleterre, moins de trente ans après Waterloo. Eu fut ainsi le berceau de l'Entente cordiale.

Après Louis-Philippe, le château d'Eu devint la propriété de son petit-fils, le comte de Paris, mort en exil en 1893, puis du fils de ce dernier, Philippe, duc d'Orléans. Sans enfant, celui-ci céda le domaine à son oncle Gaston d'Orléans, comte d'Eu, lequel, ayant épousé la fille de Dom Pedro II, empereur du Brésil, fut le fondateur de la branche d'Orléans et Bragance.

Seul survivant des trois fils du comte d'Eu, le prince Pierre d'Orléans et Bragance partagea son existence entre Eu et le Brésil. De la princesse Elizabeth Dobrjensky, qui appartenait à l'une des plus nobles maisons de Bohême, le prince Pierre eut cinq enfants : la princesse Isabelle d'Orléans et Bragance, qui a épousé le présent comte de Paris, le prince Pierre-Gaston, la princesse Françoise, duchesse de Bragance, le prince Jean et la princesse de Bragance, qui, depuis la mort de leur père, sont les propriétaires du château d'Eu.

UN FARDEAU INSUPPORTABLE

L'ENTRETIEN du château d'Eu, de ses immenses toitures, de ses nombreux communs, depuis qu'il n'est plus alimenté par les fonds personnels du roi Louis-Philippe dont la fortune était considérable, s'est révélé un fardeau insupportable pour ses descendants. Petit à petit, pour faire face à des charges de plus en plus élevées, aux impôts, les propriétaires successifs : le précédent comte de Paris, le duc Philippe d'Orléans, le prince Pierre et ses enfants, ont dû consentir les plus grands sacrifices. En 1912, le duc d'Orléans se résolvait à transmettre la forêt d'Eu (confisquée par Napoléon III et restituée en 1872 par la Troisième République) à une société civile, et cette dernière, après quelques années, la cédait à l'Etat. Plus tard, de nombreux hectares du domaine, entre le parc et la mer, des fermes furent, bien à contre-cœur, aliénés pour faire face aux dépenses les plus nécessaires. Malgré ces amputations, l'avenir du domaine n'était pas assuré. C'est pourquoi les présents propriétaires, tout en entendant rester les gardiens moraux de ce patrimoine qui se rattache à celui de la France, se sont dépouillés de leurs droits héréditaires en faveur d'une société récemment constituée, la « Société d'études historiques Dom Pedro II ».

Cette société, qui bénéficie de l'apport de capitaux brésiliens réunis par M. Assis-Châteaubriand, et qui, par son côté culturel, servira à rapprocher le Brésil et la France, aura pour mission au premier chef, et sous la haute présidence de M^gr le comte de Paris, de maintenir la belle demeure, joyau de la Normandie.

LA COLLEGIALE

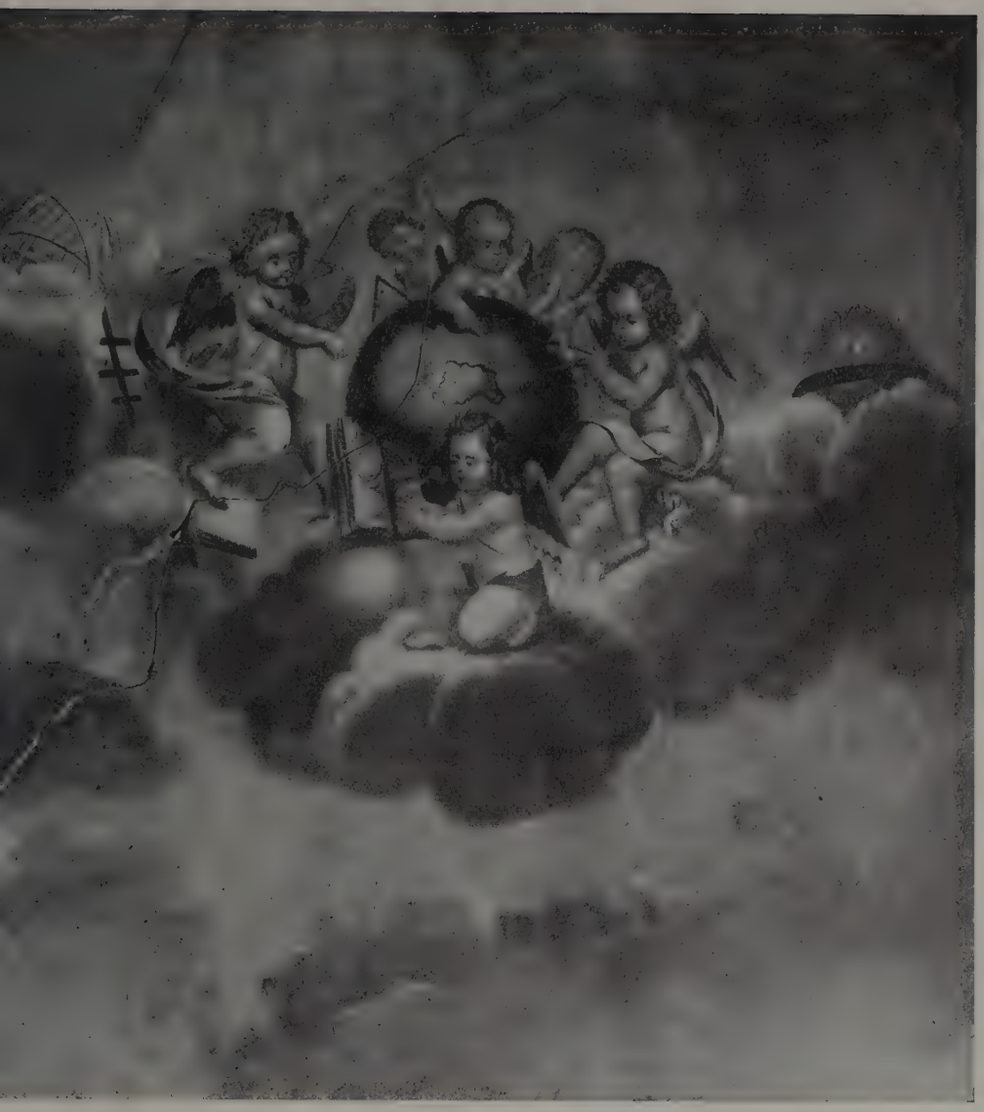
PROCHE du château, la collégiale offre au visiteur émerveillé la vue de son vaste vaisseau ogival cependant que, dans la crypte, reposent les restes de saint Laurent O'Toole, archevêque de Dublin, légat du pape, lequel, en 1181, était venu d'Irlande pour accomplir une mission politique près du roi d'Angleterre, Henri Plantagenet, alors à Rouen. Tombé malade à Eu, le prélat ne put achever son voyage. Il mourut dans l'abbaye qui jouxtait alors l'église primitive. Après avoir été canonisé à Rome, il devint le patron de la ville. Près de lui sont alignés sept ou huit gisants de belle facture : ce sont les tombeaux des comtes d'Artois et de leurs épouses, ancêtres maternels de Louis-Philippe. Cette crypte, peu connue, constitue un petit Saint-Denis, pieusement restauré par le roi des Français après les profanations de 1793.

LA CHAPELLE DU COLLEGE

ENFIN, la chapelle du collège fondé par Henri de Guise et Catherine de Clèves contient les mausolées de ses bienfaiteurs, œuvres insignes d'un sculpteur inconnu que certains pensent être Germain Pilon, d'autres un Génois (1). Le duc et la duchesse sont représentés chacun agenouillés et couchés, leurs statues reposant sur des sarcophages de marbre noir.

Château, collégiale et chapelle constituent ainsi un remarquable ensemble que cimentent les liens du passé, ensemble historique digne de l'intérêt de l'érudit, des regards du passant. De puissants bas-reliefs évoquent, d'un côté, la carrière du soldat, de l'autre, la vie de sa sainte femme.

(1) Roland de la Platière, plus tard inspecteur du commerce et mari de la célèbre M^me Roland, indique, dans un mémoire qu'il rédigea en 1763 à la suite d'un voyage dans la région, que ces œuvres superbes pourraient être dues à « un certain Blétier, du païs, écolier d'Italie ».



Plafond de la chambre occupée par LAUZUN à Eu lorsqu'il y venait rencontrer la Grande Mademoiselle, dont les appartements communiquaient avec le sien par un étroit escalier en colimaçon, encore visible dans l'épaisseur du mur.

Chambre à coucher de la Grande Mademoiselle. Sur les murs et sur les portes, son monogramme. Cette chambre a été occupée par la reine Victoria lors de sa visite à Eu, en septembre 1843. A DROITE, caisse du carrosse de Dom Pedro I^{er}, empereur du Brésil.

LA PRINCESSE ISABELLE DU BRESIL, fille de Dom Pedro II, empereur du Brésil, comtesse d'Eu.

GASTON, comte d'Eu, péri en mer à bord du « Manilia » en 1922, fondateur de la branche Orléans et Bragance de la Maison de France.

DOM PEDRO II, empereur du Brésil, associé étranger de l'Académie des sciences de Paris, était lié avec Victor Hugo. Souverain constitutionnel et libéral, il fut néanmoins contraint d'abdiquer le 15 novembre 1889, deux ans avant sa mort, survenue le 5 décembre 1891. Il avait épousé en 1843 la princessse Thérèse, fille de François I^{er}, roi des Deux-Siciles, parente de la reine Marie-Amélie, femme de Louis-Philippe.

LA CONFIANCE DE SA MERE ne manquera pas à Christophe Colomb, l'homme de génie persécuté que nous peint la pièce de Morvan Lebesque jouée aux Mathurins par le Centre dramatique de l'Ouest.

LES PIÈCES DU MOIS

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE DE MORVAN LEBESQUE

POUR LE ROI DE PRUSSE DE MAURICE BRAY

PAR GILLES DEBOISGE

LE Festival international d'art dramatique a fourni à plusieurs troupes qui entretiennent en province la flamme du théâtre l'occasion de se produire à Paris. Elles y reviennent d'ailleurs périodiquement et leurs mérites y sont reconnus depuis longtemps. Aussi attendait-on avec intérêt la création par le Centre dramatique de l'Ouest de la pièce de Morvan Lebesque : « la Découverte du Nouveau Monde ».

L'auteur s'est ici inspiré de Lope de Vega qui, dès 1603, écrivait le premier ouvrage sur les aventuriers partis pour conquérir « le fabuleux métal que Cipango mûrit en ses mines lointaines ». Mais Lope de Vega n'a fourni à M. Morvan Lebesque qu'une donnée initiale. A quelques passages près, celui-ci a récrit complètement le drame, transformant ou ajoutant certains personnages. On peut donc avancer qu'il nous offre une pièce complètement originale.

Elle est l'histoire d'un homme de génie en butte aux persécutions. Rien de comparable au « Christophe Colomb » de Claudel. Le drame, ici, est purement humain : drame de l'homme qui croit en sa mission et qui se heurte à l'incompréhension, à la sottise et à la malveillance. Le sujet est beau et M. Morvan Lebesque l'expose dans une bonne langue, saine et ferme. On regrettera seulement que sa pièce demeure assez statique, prenant l'aspect de monologues ou de récits débités face au public. Récits qui parfois coupent l'effet dramatique en informant le spectateur de ce qui va se passer et qu'il ne devrait voir qu'en action et en mouvement. La surprise et « le choc » sont pourtant deux éléments essentiels du théâtre.

INSENSIBLE A LA PEUR, au doute, aux sarcasmes, aux menaces, Christophe Colomb (Alain Mottet) tient ferme la barre de sa caravelle.

Dans un dispositif scénique ingénieusement conçu par René Allio, la troupe du Centre dramatique de l'Ouest stylée par Hubert Gignoux joue avec soin, avec conscience. On voudrait qu'elle allège un peu sa manière, que la diction de ses membres soit un peu moins appliquée et pesante, et que certains surveillent leur voix, qu'ils compromettent dangereusement par leurs excès quand ils n'en usent pas avec une parcimonie regrettable. Entre les hurlements et le murmure imperceptible, il y a une moyenne qui est le ton normal et habituel du débit théâtral.

JACQUES HEBERTOT s'est avisé que le Festival parisien faisait la place la plus large aux classiques ou aux traductions d'auteurs étrangers (Pirandello a été particulièrement favorisé) et que les écrivains français y paraissaient en mince équipage. Aussi a-t-il décidé de créer une œuvre d'un jeune auteur, M. Maurice Bray. Celui-ci lui apportait une pièce historique librement inspirée de la jeunesse de Frédéric II de Prusse que les manuels appellent Frédéric le Grand.

Les jeunes années de ce prince furent pénibles. Artiste, rêveur, cultivé, il détestait son père, le rude roi-sergent, qui le traitait avec une incroyable rigueur et lui faisait subir toutes les avanies. Pour avoir voulu se soustraire au despotisme paternel, Frédéric sera envoyé à la forteresse de Kustrin et peu s'en faut qu'il ne paie sa rébellion de sa vie. Mais pendant cette détention, l'enfant orgueilleux, indomptable, réfléchira, prendra conscience des

responsabilités que lui impose sa naissance. Il sortira de sa prison prêt à les assumer, prêt à faire son métier de roi.

Ce passage de l'univers enfantin aux rudes réalités de l'existence, cet effondrement d'une pureté qui, sous un certain angle, est lâcheté, ce choc de deux orgueils irréductibles, tel est le thème de la pièce de M. Maurice Bray. Il y témoigne de qualités bien remarquables chez un débutant ; le sens de la progression, de l'enchaînement des scènes, du « coup de théâtre » amené à point, des fins d'acte qui « tombent » bien. Les personnages bougent, vivent, intéressent. On a parlé à son propos de Montherlant, auquel le lie en effet un certain goût de la grandeur. On pourrait esquisser aussi un rapprochement avec Steve Passeur et quelque peu avec Julien Green (dont M. Maurice Bray n'écrit pas d'ailleurs la langue pure et sûre. C'est même, hélas ! son point faible et qu'il lui faut surveiller). Sa première pièce en tout cas, qu'il a fort bien mise en scène, atteste des dons certains d'auteur dramatique. Elle a trouvé d'excellents interprètes en MM. Pierre Vanek, Allain-Dhurtal, Marcel Josz, Pierre Fromont, en Mmes Geneviève Faure, Annie Cariel, Martine Rolet.

ET MAINTENANT à la tour de Nesle !... Le puissant château féodal d'Angers offrait au drame de Dumas un décor parfait.

LE LIEUTENANT KATTE (Pierre Fromont) et la princesse Wilhelmine (Geneviève Faure) dans une des principales scènes de « Pour le roi de Prusse », la pièce de début de M. Maurice Bray, créée au théâtre Hébertot.

D'UN FESTIVAL A L'AUTRE

CONVIEE aux quatre coins de la France, la critique, en ces semaines d'été, devient itinérante. Elle se transporte d'un festival à l'autre. Car l'art dramatique a, sur cette route, rattrapé la musique et la liste s'allonge chaque année des villes qui s'efforcent d'attirer les spectateurs. En entrant cette fois dans la lice, Paris a aussitôt forcé l'attention par un programme vaste et attrayant. Du coup la saison théâtrale, qui, comme toujours dans la capitale aux approches de juin, s'en allait « smorzando », ne s'éclairant guère que de quelques reprises, d'ailleurs excellentes — « Clérambard » à la Comédie des Champs-Elysées, « Colombe » à l'Atelier, « la Cuisine des anges » à l'Apollo — retrouvait un regain de vie.

Chargé de l'organisation de ce premier festival international d'art dramatique, M. A.-M. Julien, directeur du théâtre Sarah-Bernhardt, a fait défiler sur la scène de son vaste théâtre une série de troupes étrangères dont les spectacles composaient une sorte de carte d'échantillons de l'art dramatique en différents pays.

Le début fut un coup de maître : « Cyrano de Bergerac » en italien avec, dans le héros de Rostand, le célèbre acteur Gino Cervi, que son rôle de maire communiste de « Don Camillo » a rendu populaire chez nous presque à l'égal de son partenaire Fernandel. Cervi, dont le physique trapu n'est pas sans rappeler celui de Coquelin, ne joue pas Cyrano en ténor d'opéra. Certes, il sait, tout comme un autre, claironner une tirade quand il le juge indispensable. Mais il s'attache surtout à faire ressortir l'humanité du personnage qui masque sous des airs bravaches sa sensibilité. Ce qu'il élimine volontairement de virtuosité étalée, il le regagne en profondeur et en émotion. Tous ses partenaires sont du premier mérite. Et cette victoire italienne est aussi, pour une part, une victoire française puisque la mise en scène est de Raymond Rouleau et qu'elle est véritablement un chef-d'œuvre d'habileté, de justesse et de goût.

Après ce brillant démarrage, nous avons vu une troupe norvégienne ayant pour vedette Liliane Ibsen, petite-fille du grand dramaturge, qui a joué « les Revenants ». Puis les Danois donnèrent « le Cid ». Représentation assez intéressante. Les acteurs n'étaient pas dépourvus de qualités — le Don Gormas à la stature de reître était impressionnant — ni le dispositif scénique, d'ingéniosité. Mais il manquait à tout cela « un peu d'Espagne autour », comme on chante dans la fantaisie lyrique de Ravel, plus de couleur, de passion, de frénésie ! Et puis qu'il est difficile — sût-on à peu près le texte français par cœur — de suivre une adaptation dans une langue qu'on ne connaît nullement ! Comme cela devient déconcertant ! Ah ! le duo de Chimène et de son amant, et l' « obscure clarté », quelle étrange musique ! Il n'en faut accuser que notre ignorance. Les Yougoslaves nous avaient réservé une farce ancienne qu'ils enlevèrent avec beaucoup de verve.

Aux troupes étrangères s'ajoutaient des troupes provinciales dont les mérites nous sont déjà connus. Nous parlons plus haut du Centre dramatique de l'Ouest qui, après « la Découverte du Nouveau Monde », a joué « le Misanthrope ». Le Grenier de Toulouse, qui apportait « Monsieur Perrichon », n'a pas paru aussi heureux que d'habitude. Et il semble bien que la Comédie de l'Est n'ait pas fait non plus un très bon choix en se produisant dans « la Mouette ». Sous son apparence unie et simple, la pièce de Tchékhov est extrêmement difficile. En dépit de fort louables

efforts — et même du talent assez assuré de Mme Gerber — les acteurs colmariens ont donné l'impression que la tâche excédait leurs possibilités.

En province l'activité n'a pas été moins grande. Le T. N. P. s'est rendu dans de nombreuses villes et, à Rouen, dans l'admirable décor du palais de Justice, a pour la première fois représenté « Cinna ». La tragédie de Corneille lui a procuré une de ses meilleures réussites. Jean Vilar est Auguste avec une majestueuse simplicité ; sa voix grave, sa diction aux inflexions savantes, le relief qu'il donne à son personnage l'ont fait justement acclamer. Silvia Montfort (Emilie) a confirmé qu'elle est une des rares tragédiennes de notre époque. Ses moyens sont à la mesure du plein air et des plus vastes salles.

LYON-CHARBONNIERES a redonné « Jedermann » dans la mise en scène de Charles Gantillon. Julien Bertheau a monté le « Prométhée enchaîné » d'Eschyle dans une version claire et élégante de Jean de Beer. Il en a confié l'interprétation à ses camarades de la Comédie-Française. On a particulièrement remarqué Denise Noël et le jeune tragédien J.-P. Jorris. Quant à l'arrangement décoratif imaginé par M. Olivier Descamp, il a été très discuté.

ANGERS offrait l'imposante masse de sa forteresse féodale comme cadre à une série de représentations. Serge Reggiani y fut Hamlet avec Dominique Blanchar (Ophélie), Louis Arbessier, Lucienne Lemarchand, Roger Pigault comme partenaires. Plusieurs milliers de spectateurs vinrent s'esbaudir à « la Tour de Nesle ». On aurait fort étonné sans doute le bon Dumas en lui prédisant que les scènes les plus frénétiques de son drame déchaîneraient un jour une incoercible hilarité. C'est un fait que les spectateurs d'aujourd'hui guettent les répliques et les tirades fameuses comme autant d'occasions de rire copieusement. Sans la moindre méchanceté du reste. Car ils applaudissent avec générosité. On a prétendu que Jean Marchat, Germaine Montero et leurs camarades ont joué en parodie. Il m'a semblé au contraire qu'ils avaient retrouvé le ton des acteurs de la grande époque du mélo. Et c'est bien cela qui faisait plaisir tandis que les épaisses murailles et les hautes tours angevines s'enveloppaient alternativement d'ombre et de lumière.

GINO CERVI, le fameux maire de « Don Camillo », a prouvé dans Cyrano qu'il est un acteur complet, plein de sensibilité et de fougue.

MARGOT FONTEYN ET MICHAEL SOMES, prestigieux interprètes du « Lac des cygnes ».

LES SADLER'S WELLS AU FESTIVAL DE HOLLANDE

PAR MARTINE CADIEU

Dans Amsterdam la rose, la tendre, la mouillée, des cygnes glissent au long des canaux, silencieusement. Les reflets s'écartent sur leur passage et les verrous des lourdes portes s'ouvrent comme devant l'amour. Il règne une odeur de feuilles et d'eau, ce calme et cette beauté si chers à Baudelaire...

Au fond des grands théâtres d'autres cygnes glissent, traçant des sillages de rêves...

Une femme déchire la forêt de ses plaintes. Aimée et trahie, elle meurt victime d'un triste enchantement. Il s'agit d'une légende, et comme toute légende, faite de symboles familiers, elle nous arrache un sourire...

Dans Amsterdam en fête, venus de Londres, les ballets des « Sadler's Wells » dansent « le Lac des cygnes ». La jeune fille, qu'un magicien a transformée en oiseau nostalgique, a pris aujourd'hui le visage intelligent et vif de Margot Fonteyn.

Il est bien rare de voir « le Lac des cygnes » dans sa version intégrale. Créé à Moscou en 1877, il avait été repris à Londres pour la première fois en 1952 avec Alicia Markowa. Frederick Ashton ressuscitait une chorégraphie ancienne, désuète, extrêmement romantique, dans laquelle mime conventionnel et lyrisme pur alternent régulièrement, comme dans « Giselle ». Londres aime les ballets longs qui permettent des développements précis et vastes. La compagnie des Sadler's Wells y excelle. Un crescendo constant, des instants de perfection rare, des enjouements dans les divertissements légers, enlevés, dansés avec... conscience. Danseuses et danseurs sourient, mais on sent dans tout leur corps qu'ils prennent l'histoire au sérieux. Or, exception faite des symboles — ô combien romantiques ! — ce ballet n'en vaut peut-être pas la peine. Il remonte à une époque où la convention formelle remplaçait l'expression humaine, où le vocabulaire tenait lieu de voix. Le « New-York City Ballet » — qui était il y a deux ans l'hôte du Holland Festival — ne serait point à l'aise dans un tel ballet, car, pour Balanchine, les corps sont surtout inflexions musicales — mais les Sadler's Wells excellent dans ce genre. « Hommage to the Queen » en est un autre exemple — ce qui pose un problème : une fois admis un style, et l'on sait ici qu'il s'agit du style anglais, il faut juger les artistes à l'intérieur de cette forme. On s'incline devant l'extraordinaire perfection technique des danseurs du Covent Garden qui ont une liberté absolue, une soumission exacte de leur corps. Mais comment empêcher de regretter qu'ils ne mettent pas cette liberté corporelle au service du cœur et de l'esprit ?

« D'abord il y eut la danse, premier langage de l'homme... »

Mais aujourd'hui — et c'est une tendance généralisée, contre laquelle Lifar s'est acharné — il y a d'abord la virtuosité ; elle n'est plus un moyen mais un but. Le but atteint, où aller ? Les limites de la danse se réduisent alors à celles du plateau, des rideaux, des murs. Un geste est tracé, parfait mais clos. Aucun sillage dans l'air, aucune voix au cœur. « Le Lac des cygnes » tout entier brillait d'une froideur de marbre, telle une belle sculpture à tout jamais achevée, morte. Il y manquait le cri vif des oiseaux et le regard des femmes... Il y manquait la douceur d'un cou trop ployé, l'hésitation ou l'impatience que suscite parfois la tendresse. On attendait un miracle, mais le miracle fait partie de l'inexplicable, un mot lâché trop vite... un geste qui rompt l'ordre...

L'ordre règne aux Sadler's Wells. Je pense qu'il n'est pas de meilleure école pour de grands danseurs, pas de conservatoire plus fidèle. Mais quel chorégraphe et quels artistes apporteront le feu, le vent, la passion, les cris de l'homme qui cherche, au long des chemins de terre, à chanter son angoisse ou sa joie ?...

LE FILM DU MOIS

PAR DENIS MARION

LES PORTES DE L'ENFER

LORS du Festival de Cannes j'ai signalé ici même l'importance capitale de ce film, qui constitue une date dans l'histoire du cinéma, mais je n'ai pu le faire que trop brièvement. Sa sortie en exclusivité à Paris me fournit l'occasion d'y revenir, ce qui me paraît d'autant plus nécessaire que le grand prix qui lui fut décerné a provoqué d'acerbes critiques. Il ne sera pas inutile d'en citer une, publiée anonymement par un quotidien, car elle appelle des réflexions générales :

« Pour la seconde fois, les Japonais n'en reviennent pas. Déjà « Rashomon » avait eu peu de succès ici. Mais cette fois-ci on est encore plus surpris, « les Portes de l'Enfer » n'avaient même pas tenu quelques semaines à travers tous les cinémas de Tokio. Il n'est seulement jamais venu à personne l'idée de le classer parmi les dix premiers films. Les principaux reproches faits par les critiques japonais sont que c'est un film tiré en longueur, qui perd son intérêt surtout au cours de la seconde partie. Sa couleur est, en fait, presque toujours truquée. Tout ce qu'il peut se proposer de faire est d'impressionner les étrangers par la richesse de ses costumes qui cherchent à donner une idée du théâtre de « kabouki ». Le film, bourré d'exotisme, paraît n'avoir été fait que pour participer à des concours internationaux et apporter là-bas quelque chose de différent de ce qu'on y voit d'ordinaire. Le jury de Cannes, qui fut déjà si malmené lors de la distribution des prix, ne semble pas pouvoir se relever de cette mise au point japonaise. »

★

PASSONS sur la langue de cet échotier — charabia qui paraît traduit, et mal, d'un autre idiome, qui n'est pas nécessairement le japonais — et retenons que, pour lui, un bon film japonais est un film que les Japonais trouvent bon. Inutile de lui rappeler que les jurys des festivals ont fait découvrir les mérites de « Brève Rencontre » aux Anglais, du « Voleur de bicyclette » aux Italiens, de « O cangaceiro » aux Brésiliens et de « Jeux interdits » aux Français. L'étranger joue parfois vraiment le rôle d'une postérité rapprochée. Sans compter que les critiques japonais peuvent se tromper, et que le public japonais peut réserver ses faveurs à des productions d'un médiocre mérite, comme le public français l'a fait pour « Don Camillo » et « Si Versailles m'était conté ».

Laissons provisoirement de côté le scénario et l'interprétation. Non qu'ils soient sans intérêt : s'ils ne possèdent pas la qualité exceptionnelle que « Rashomon » offrait à ce point de vue (et tant pis pour les Japonais qui ne sont pas de cet avis), ils ne sont pas moins bons que dans « la Vie d'O Haru », « le Roman de Genji », « le Grand Bouddha », etc., c'est-à-dire dans les autres films japonais de classe internationale. En tout cas, ce n'est pas l'exotisme qui fait leur attrait. Au contraire. Car si exotisme ou dépaysement il y a, il se traduit par une lenteur qui, à la première vision, menace de devenir exaspérante. (A la seconde vision, cette impression s'efface, parce qu'on n'a plus à se soucier de comprendre ce qui se passe, ni de déchiffrer des sous-titres peu lisibles.) Et, loin de constituer une spéculation sur ce que cette lenteur a d'insolite pour un public occidental, la mise en scène accélère prodigieusement le rythme normal d'un « kabouki », puisque celui-ci met six heures à raconter exactement la même histoire qui en prend deux à l'écran.

★

VENONS-EN au point crucial, qui justifie la décision du jury et l'incompréhension de l'auteur de l'article cité. « La couleur est truquée » : autrement dit, elle n'est pas naturelle. En effet. C'est même parce que les films précédents étaient en « couleurs naturelles » qu'ils étaient aussi mauvais, et les meilleurs : « Autant en emporte le vent », « Henry V », « la Fleur de pierre », « Moulin-Rouge », n'étaient bons que dans la mesure où les couleurs avaient été délibérément truquées : tantôt par des projecteurs colorés, tantôt par des filtres devant l'objectif, tantôt par des émulsions chimiques au laboratoire. La question est suffisamment importante pour être élucidée.

★

SI le film en couleurs représente non pas un progrès, mais une possibilité supplémentaire pour le cinéma, ce n'est pas parce qu'il reproduit la réalité plus fidèlement que le noir et blanc. Au contraire. C'est parce que la couleur est un moyen d'expression, au même titre que la musique, que le film l'emploie ou dont il se passe selon les exigences du sujet. Un opérateur qui travaille en noir et blanc ne groupe pas ses sources de lumière en un faisceau unique pour donner l'équivalent le plus rapproché du soleil ou de l'éclairage artificiel qui illuminerait la scène dans la vie réelle. De même un bon opérateur en couleurs s'occupe de tout autre chose que de reproduire avec une parfaite exactitude les teintes des objets qui se trouvent dans le champ de la camera. Il cherche d'abord que les rapports de ces teintes soient agréables à l'œil (ce qui n'est pas tellement fréquent dans la nature) ; ensuite, qu'elles procurent une impression qui corresponde (selon une alchimie mystérieuse, que personne n'a encore formulée en mots, mais dont les grands peintres ont fourni d'innombrables exemples) au sentiment exprimé dans la scène tournée.

★

VOILA ce qui se trouve atteint par « les Portes de l'Enfer » mieux que par les bandes précédentes. L'originalité en est même tellement saisissante qu'il nous faudra sans doute longtemps pour élucider pourquoi les robes blanches des bonzes renforcent la désillusion du héros quand il apprend que la femme qu'il aime est déjà mariée, et pourquoi le costume violet du cavalier contribue à l'intensité dramatique de la course de chevaux. En outre, il semble bien, même sans avoir de renseignements directs des techniciens, que l'harmonie des couleurs ait été obtenue pour chaque plan avant le tournage et que ce système soit supérieur à une correction ultérieure, par renforcement d'une dominante, que procurent projecteurs, filtres ou émulsions.

DERRIÈRE LE PLATEAU

EL, par Luis Bunuel (Mexicain).

En apparence, un mélodrame mondain conçu pour exploiter le sex-appeal d'Arturo de Cordova, Don Juan vieillissant qui a une clientèle de fanatiques dans les pays de langue espagnole.

En filigrane, un document peu banal sur une perversion sexuelle, qui se traduit par une jalousie délirante. Quelques scènes (le lavement des pieds, le tam-tam contre les barreaux de l'escalier, l'hallucination dans l'église) possèdent une extraordinaire puissance d'envoûtement.

MONIKA, réalisé par Ingmar Bergman (Suédois).

Bien plus sensuel qu' « Elle n'a dansé qu'un seul été », ce film n'a pourtant pas approché de loin, en France, son succès. C'est sans doute ce qui fait son originalité qui lui a le plus nui : Harriet Anderson n'est pas belle et n'emploie aucune des recettes, pourtant si variées, qui permettent aux actrices qui ne le sont pas de passer pour telles. Au contraire, elle est à peine maquillée, ses cheveux en désordre... et ses vêtements, entre autres son short, n'ont aucune élégance et finissent par être sales. Le public préfère les illustrations de mode. Pas moi.

PAIN, AMOUR ET FANTAISIE, réalisé par Luigi Commencini (Italien).

Un univers de convention qui n'a rien à voir avec le monde vrai de « Deux sous d'espoir », par exemple. Mais il y a là tant de gentillesse et de bonne humeur qu'on s'en voudrait de faire la petite bouche. De Sica se blague lui-même en maréchal des logis de gendarmerie. Quant à Gina Lollobrigida, il faut l'avoir vue courir pieds nus sur un terrain caillouteux et sauter à califourchon sur un âne : je ne connais pas une actrice qui joigne tant de naturel à tant de beauté.

SECRETS D'ALCOVE, réalisé par Decoin, Fanciolini, Habib et Delannoy (Franco-Italien).

Un film à sketches. Le premier vaut par le scénario : rien de moins conventionnel que cette histoire d'officier anglais qui, après quatre jours de combat où il n'a pu fermer l'œil, a enfin l'occasion de dormir chez l'habitant... et se trouve obligé de jouer toute la nuit la sage-femme. Le second vaut par l'interprétation : de Sica et Dawn Adams exécutent leur duo en virtuoses. Le troisième ne vaut rien du tout. Le quatrième est éblouissant. Martine Carol s'y montre aussi bonne comédienne que Bernard Blier et François Périer y sont parfaits, à leur habitude, et Jean Delannoy fait preuve d'un brio comique — ce qui est beaucoup plus inattendu.

UN ACTE D'AMOUR, réalisé par Anatole Litvak (Franco-Américain).

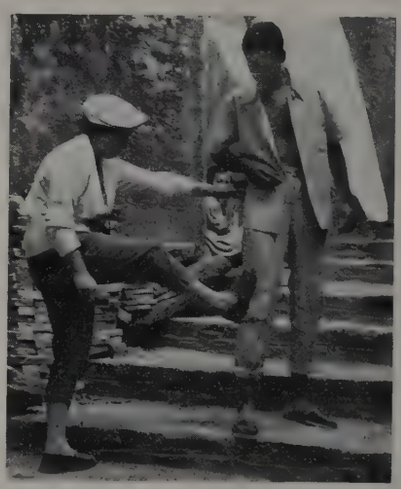
Les critiques français n'ont voulu voir que les quelques invraisemblances et les quelques facilités qui déparent la plus fidèle évocation du Paris d'entre-la-Libération-et-l'armistice qu'on ait vue depuis « les Portes de la Nuit » et la pathétique histoire d'un amour écrasé par les puissances collectives : la guerre, la bureaucratie, la différence de langues et de mœurs. Dommage. Car Litvak a rarement fait mieux. Toute l'interprétation, sauf Dany Robin, est excellente et nous avons là le rare exemple d'une coproduction réussie, excluant le doublage aussi bien en anglais qu'en français.

LE PONT-LEVIS qui mène à l'esplanade où a lieu l'exécution.

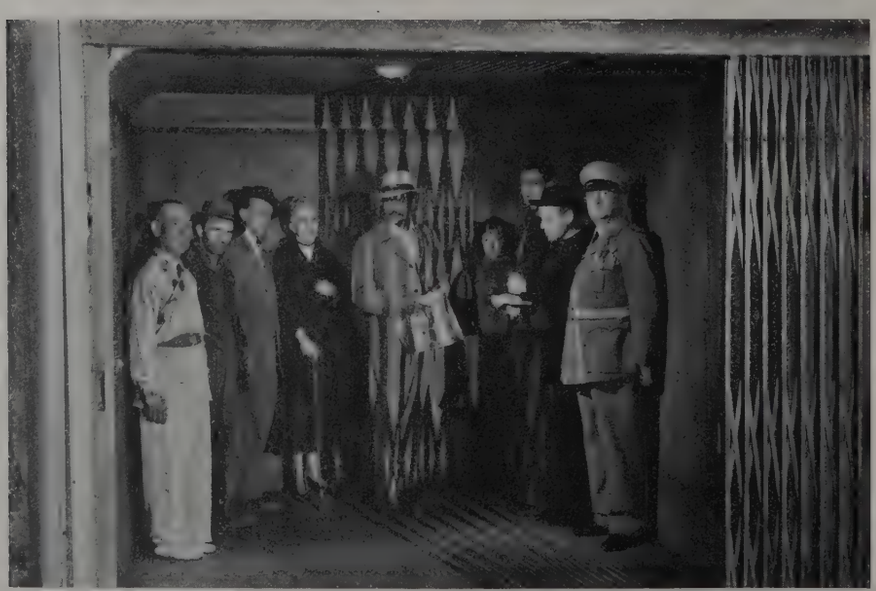
LA VEUVE de Garcin (Arlette Thomas) ramène la veste maculée de sang du fusillé.

HUIS CLOS DE JEAN-PAUL SARTRE A L'ÉCRAN

LA célèbre pièce de Jean-Paul Sartre, adaptée à l'écran par Pierre Laroche, est mise en scène par Jacqueline Audry. Gaby Sylvia conserve le rôle qu'elle créa à la scène et retrouve en enfer Arletty et Frank Villard ; Yves Deniaud devient le garçon d'hôtel.



JACQUELINE AUDRY, metteur en scène, salit consciencieusement le pantalon d'un insurgé avant que commence le tournage.



L'ASCENSEUR qui mène à l'enfer : parmi les morts, Garcin (Villard) et un général (Debucourt).

UN INSURGE ferme les yeux de son ami tué.

LE MOIS LITTÉRAIRE PAR GÉRARD CAILLET

SUGGESTIONS A QUI VOUDRAIT ÉCRIRE

SI je m'avisais de donner des conseils à qui veut écrire, j'aimerais lui recommander la lecture de trois livres. Tous trois sont de genre différent, tous trois sont de valeur et de portée inégales. Ils ont un point commun cependant : leurs auteurs ont connu la consécration avant guerre. Le peloton n'est déjà plus si gros des écrivains célèbres qui continuent à produire des œuvres d'importance...

JE dirais d'abord à mon candidat de lire « l'Agneau » (1), de François Mauriac. Non que je trouve ce nouveau roman parfait. Les créatures de Mauriac me surprennent à la fois et me déçoivent toujours ; leur inventeur n'a-t-il pas choisi, une fois pour toutes, de dépeindre un ombrage bien bizarre dans le grand jardin de la création ? Naguère, il s'en expliquait dans la postface de « Galigaï » : « Peut-être n'ai-je été créé et placé dans ce petit canton de l'univers, à une époque où la Révolte est le thème sur lequel s'exercent volontiers nos beaux esprits, que pour attester la culpabilité de l'homme devant l'innocence infinie de Dieu. » Et peut-être en effet ses intentions se ramènent-elles à ce désir de témoignage... Il n'empêche qu'à chacun de ses livres — fût-ce le merveilleux « Sagouin », fût-ce ce troublant « Agneau » — un effort nous est nécessaire pour accéder aux ténèbres particulières de son univers.

Cette fois, un rédempteur traverse l'univers mauriacien : un prêtre, ou plutôt un enfant au cœur à demi pur et qui se destine à la prêtrise. Mais voici que le monde se cramponne à ses basques ; voici que l'épreuve s'annonce plus qu'humaine ; et voici que la catastrophe fait de l'enfant un saint. Aux fidèles de Mauriac je rappelle que la catastrophe a nom Jean et Michèle de Mirbel, et je renvoie à « la Pharisienne ».

MAIS je parlais de modèle... Il est dans le raccourci. Je sais bien que l'auteur de « l'Agneau » joue gagnant puisqu'il a déjà « posé » ses personnages dans « la Pharisienne » ; je sais bien qu'à la limite le raccourci risque de devenir ellipse incompréhensible pour le lecteur non averti. Et qu'on se demande comment des sentiments humains peuvent se transformer avec une telle rapidité. Cependant l'art de Mauriac reste inimitable. « Comme elle revenait sur le perron elle vit la lanterne d'une bicyclette, une main qui serrait le guidon. Elle ne connaissait pas cet homme. Il y avait eu un malheur »... Voilà ce qu'on pourrait appeler le « récit de l'accident » ; voilà ce qui constituerait chez beaucoup d'écrivains le morceau de bravoure, puisque aussi bien il s'agit d'un dénouement. Ici cinq lignes. Tout est consommé. Et chaque mot du récit — l'un des plus étranges que Mauriac ait choisi d'écrire — est chargé du même pouvoir d'évocation : l'histoire de « l'Agneau » appelle tout un arrière-plan mystique, presque théologique, sans qu'on bute jamais sur un discours, sur une démonstration. L'œil pressé n'y découvrirait facilement qu'un monde de gestes familiers dont, seule, la résonance inquiétante appelle les significations cachées. En notre âge rhétoricien une telle vertu est sans prix.

ON s'étonnera, je pense, du second guide — je ne dis point « modèle » — dont je veux parler ce mois-ci. Il ne s'agit rien moins que de Pierre Benoit. Et je ne choisis pas ce nom pour dresser une liste d'académiciens !

L'usage veut qu'on traite Pierre Benoit avec désinvolture. C'est un romancier d'aventures, dit-on ; et cela dispense d'ouvrir les yeux davantage. Pendant ce temps chaque volume de Pierre Benoit se tire, « au départ », à quelque soixante mille exemplaires : il me semble qu'un tel phénomène mérite réflexion.

La lecture de « Ville perdue » éclaire rapidement cette réflexion. Non parce que l'héroïne de « Ville perdue » s'appelle Aédona : l'humour un peu particulier de Pierre Benoit ne suffit pas à expliquer son succès ; mais parce que la fabrication de « Ville perdue » correspond à un « métier » que peu d'écrivains possèdent aujourd'hui. On y trouve le goût des contrastes et le « suspense » — comme dans un volume de la série noire ! — on y trouve l'exotisme et le frisson de l'histoire ; et la prophétie et la rétrospection ; on y trouve le jeu indéfiniment renouvelable, mais si difficile à observer, des coïncidences. Et tout cela avec aisance, sans avoir l'air d'y toucher ; quelquefois avec désinvolture.

J'ajouterai que cela n'est jamais ennuyeux ; au contraire.

... Que mon élève écrivain ne hausse donc pas les épaules devant cette énumération : elle n'est pas facilement applicable.

CHANGEONS encore de sphère et de genre : le troisième nom que je veux citer est celui de Jean Giono.

Ici c'est de maîtrise — et de maîtrise de soi — qu'il convient de parler.

Chacun sait qu'il y a trois Jean Giono. Le premier était le romancier de « Que ma joie demeure... » : je ne me suis jamais lassé de son lyrisme, que l'on trouvait souvent forcé. Le second était l'auteur de compacts volumes de souvenirs et d'essais : on eût dit qu'il s'essayait avec maladresse à un nouveau genre. Le troisième avec « le Hussard sur le toit » : c'est un de nos plus admirables écrivains.

Et voilà pourquoi je voudrais tant conseiller à mon apprenti la lecture des courtes pages qui préfacent l'album nommé « Provence » (3). Il y découvrira un homme parfaitement maître de son outil : sa langue, et celle-ci est une des plus belles que nous possédions.

Le style de Giono était riche — lourd, disait-on — de fruits capiteux... Le voici sobre, dense, conscient de sa souplesse et de sa solidité ; il n'a rien perdu pour cela de son éclat ni de sa vivacité. Ces pages sur la Provence — comme c'est beau un texte écrit avec amour ! — sont un des plus étonnants morceaux que je connaisse. (Imaginez, si vous voulez, un Giraudoux dépouillé de ses tics.) Combien peu, aujourd'hui — même parmi nos plus grands stylistes — seraient capables d'une telle coulée !...

Et je pense que mon futur littérateur y trouvera, en même temps que sa leçon, une grande joie.

(1) Flammarion.
(2) Albin-Michel.
(3) Les Albums des Guides bleus. N° 1. Photographies de Gérald Maurois (Hachette).

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE

PAR ALBERT MOUSSET

SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

L'ESPAGNE

Jean Descola, « les Consquitadores » (Fayard, 526 pages). Sous la plume d'un des meilleurs hispanisants de la jeune école, c'est tout le drame de la grandeur et du déclin de l'Espagne. Nous revivons ici les épisodes de la « conquête », éclairés par une évocation du monde mystérieux à la découverte duquel s'élancèrent, à la suite de Colomb (que M. Descola incline à croire être d'origine juive et génoise), des marins, des soldats, des hidalgos et des aventuriers. Récit d'autant plus passionnant qu'on le sent appuyé sur une documentation rigoureuse et qu'il éclaire d'un jour nouveau bien des aspects de cette prodigieuse épopée, où l'esprit de croisade et la soif de l'or se trouvent curieusement associés.

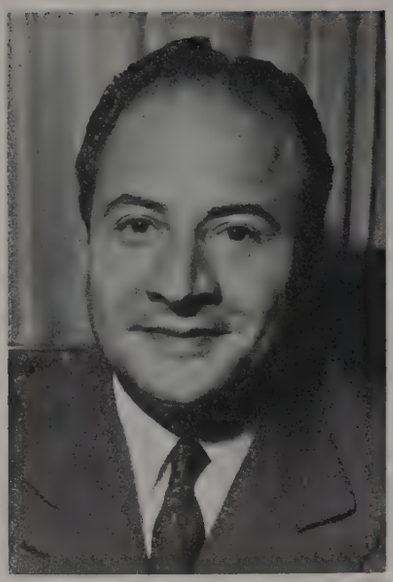
L'alliance de l'Espagne et du Nouveau Monde a été scellée dans le sang. Le sang des populations subjuguées, mais aussi celui des conquistadores. Nunez de Balboa est décapité, Ponce de Leon, tué d'une flèche en plein cœur, Almagro, garrotté, Escalante, massacré par les indigènes, Pizarre, assassiné. Serait-ce la malédiction de l'or ? Un crépuscule funèbre tombe sur ce champ de bataille où les colons vont remplacer les conquérants.

Doté de nombreuses cartes et d'une excellente bibliographie, le livre de M. Jean Descola est assuré de prendre rang parmi les « classiques » de l'histoire d'Espagne.

LE PROBLEME EUROPEEN

Jamais l'avenir de l'Europe n'a donné lieu à des controverses plus passionnées qu'aujourd'hui ; jamais non plus la France ne s'est interrogée avec plus d'anxiété sur la place que le sort lui réserve dans l'équilibre continental. Aussi lira-t-on avec un singulier profit le livre que vient de publier M. François Perroux, « l'Europe sans rivages » (Presses Universitaires de France, 668 pages). C'est un témoignage d'une parfaite sincérité qui s'adresse à tous ceux qui se sentent solidaires de la destinée de notre vieux monde et de sa civilisation. La partie ne se joue plus à l'échelle d'une Europe réduite, cantonnée, qui, sur une carte, commence ici et finit là. Universaliste par vocation, notre pensée européenne l'est aujourd'hui par nécessité : le cadre de notre action est la planète, l'enjeu de notre lutte est l'espèce. Evolution des économies dominantes, conception nouvelle de la nation, dévalorisation des frontières, unionisme, fonctionalisme, fédéralisme, l'auteur passe en revue, dans une synthèse magistralement ordonnée, tous les aspects du problème qui se pose à notre conscience.

On n'en peut guère retenir ici que les conclusions. Les voici : les Etats nationaux ne sont plus capables de procurer aux patries les conditions de leur survie ; toute coalition de nations contient en germe un conflit de « blocs » ; l'unique issue est une politique mondiale et une



PIERRE MARMADUKE
EST UN ÉCRIVAIN SÉRIEUX

JE tiens Pierre Daninos pour un écrivain sérieux.

La preuve, c'est qu'il a collaboré à « France-Illustration ».

Qu'on ne m'objecte pas la liste de ses livres ; qu'on ne me parle pas de Sonia ou du « Tour du monde du rire ». Qu'on n'évoque ni le prix Courteline ni l'académie de l'Humour... On ne me fera pas démordre de ma position : Pierre Daninos est un écrivain sérieux.

Qu'on ne me dise pas : « Regardez-le. Est-ce que vous trouvez qu'il a l'air sérieux ? » Je vous répondrais que c'est la preuve qu'il dissimule.

Même s'il fait officiellement une carrière d'humoriste.

POUR vous prouver que Pierre Daninos est un écrivain sérieux, je vous renverrai d'abord à un de ses romans. Cela s'appelait « l'Eternel Second » : c'était l'histoire d'un type qui rate tout chaque fois qu'il prend une initiative. Naturellement, vous trouverez peut-être cela drôle... Moi, cela m'a paru sinistre. Et remarquable.

Remarquable, mais sinistre.

Rappelez-vous encore « Eurique et Amérope » ; cette fois il s'agissait d'une guerre, de « la » guerre. Entre deux continents imaginaires. Vous trouverez peut-être cela drôle ? Excusez-moi, c'est également sinistre.

Donc sérieux.

Je passe sur l'existence conjugale du couple Pierre-Sonia. Il est possible, tout à fait possible, que les mésaventures des autres vous fassent rire. Moi, en lisant « Sonia, les autres et moi », je me suis mis à la place de Daninos que j'aime bien et j'ai pleuré. « Sonia, les autres et moi », ce n'était plus seulement sérieux, c'était grave !

Presque aussi grave que les « Carnets » de Marmaduke.

Je les ai lus très attentivement, ces « Carnets du major W. Marmaduke Thompson » consacrés à la France et aux Français. Une première fois dans un grand quotidien ; une seconde fois, dans le volume où leur traducteur, Pierre Daninos, vient de les réunir.

C'est une lecture particulièrement angoissante.

C'EST augoissant parce que nous nous y voyons vivre. Avec nos défauts. Les petits et les gros. Surtout les petits, qui sont les plus vexants.

Avec notre visage. Celui que nous avons le matin devant la glace et celui que nous avons la nuit dans notre lit. Et celui que nous avons lorsque nous sommes particulièrement sûrs qu'on ne nous observe pas. Et je vous assure qu'il est très désespérant de constater qu'on nous a vus quand même ! Parce qu'il n'y a pas de quoi être fiers. Pas du tout.

Remarquez, ce qu'il y a de terrible, ce n'est pas seulement que le major W. Marmaduke Thompson soit un si distingué observateur ; c'est que, annoté par Pierre Daninos, son carnet devienne un instrument terriblement impartial, où les Anglais ne sont pas mieux traités que les Français : de sorte que, finalement, on en vient à douter de la nature humaine en général.

Pierre Daninos est un écrivain sérieux. Bien plus sérieux que Jean-Paul Sartre.

EN voulez-vous un exemple ?

Rappelez-vous la dialectique de l'autobus. C'est un morceau de bravoure comparable aux pages les plus subtiles de « l'Etre et le Néant ». Il s'agit de M. Taupin, Français moyen, et des députés qu'il envoie siéger à la Chambre. La progression du raisonnement s'effectue en deux temps.

Premier temps : M. Taupin vote ; il ne vote pas royaliste, il ne vote pas bonapartiste, « il est un modéré dont l'esprit révolutionnaire se limite à le faire voter radical et, s'il est de très mauvaise humeur, radical-socialiste » ; devant ses collègues, le député choisi par M. Taupin défendra les principes de 89 et les Droits de l'homme. C'est alors que M. Taupin monte en autobus, passe devant la Chambre des députés et que s'amorce le deuxième temps.

Deuxième temps : « M. Taupin prétend qu'un homme n'est plus le même une fois qu'il s'assied là, au milieu de six cents autres. » Sa mine se renfrogne, sa méfiance s'éveille. Il parle de gabegie. Et le mouvement dialectique s'achève : « Ce qu'il nous faudrait, c'est un homme à poigne »... Après quoi la menace d'une dictature à l'horizon suffira à le ramener à son sentiment primitif, et le cycle sera bouclé. N'est-ce pas aussi beau que le célèbre portrait du garçon-de-café-qui-se-chosifie - dès - qu'il - sait - qu'il - est - garçon-de-café ? Pierre Daninos est un homme sérieux.

N'a-t-il pas su d'ailleurs se faire tour à tour sociologue, moraliste, économiste ? N'a-t-il pas toutes les compétences et une double psychologie ? Et en deux langues, je vous prie de le remarquer...

Voici quelque temps, M. André Siegfried s'amusait à étudier les migrations des ducs et des académiciens à travers tous les arrondissements de Paris. Pierre Daninos est beaucoup plus sérieux que M. André Siegfried.

★

UNE GRANDE TRADITION

« Si j'ose parler franchement des Français, c'est que je les aime autant qu'ils aiment la reine d'Angleterre. »

DANINOS

« Tous les étrangers ne sont pas barbares. Et tous nos compatriotes ne sont pas civilisés. »

LA BRUYERE

« Les Français sont peut-être des maîtres dans la conversation, mais ce sont des enfants lorsqu'il s'agit de parler du temps. C'est là une spécialité dont les Anglais sont les maîtres incontestés. »

DANINOS

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

(SUITE)

économie mondiale, celle-ci organisée par pôles de développement, et non plus par territoires nationaux.

M. Perroux rejette donc la solution de l'intégration européenne, qu'il considère comme inefficace et dangereuse.

On discutera naturellement ces conclusions. Mais les arguments sur lesquels elles s'appuient méritent l'examen le plus attentif.

★

LA POLITIQUE FRANÇAISE

René Rémond, « la Droite en France de 1815 à nos jours : continuité et diversité d'une tradition politique » (Aubier, 324 pages). La vieille distinction politique entre « droite » et « gauche » est-elle toujours valable ? C'est la question à laquelle répond ce livre. Historiquement l'auteur définit trois « droites » ; la première est représentée par les ultras de la Restauration : c'est la tradition érigée en système politique ; la seconde, conservatrice et libérale, est l'héritière de l'orléanisme ; la troisième, sous le nom de « nationalisme », est un amalgame dont le bonapartisme est l'origine. C'est de la conjonction de ces trois idéologies, d'ancienneté inégale, qu'est fait le faisceau improprement appelé « la droite française ».

Des changements de structure sont intervenus. Les paysans, dont les suffrages ont fondé la République et porté les radicaux au pouvoir, sont aujourd'hui représentés au Parlement par des groupes incontestablement situés à droite : le parti paysan est associé aux indépendants. « La droite, régulièrement vaincue dans toutes les consultations électorales entre 1876 et 1914, est aujourd'hui assez forte pour imposer son arbitrage. »

L'auteur analyse l'évolution du parti radical, qui, après avoir fait trembler la bourgeoisie par ses audaces, épouvanté les conservateurs et persécuté les cléricaux, se retrouve depuis 1938 dans toutes les majorités de droite. Entrerions-nous dans un cycle où, après avoir été synonyme de gauche pendant un siècle et demi, l'avenir appartiendrait à ce qui représentait alors le passé ? Sur cette interrogation se referme le livre de M. René Rémond.

★

NOTES DE LECTURE

Anatole France : « Trente Ans de vie sociale (II) », commentaire de Claude Aveline (Emile-Paul).

Voici le second volume de cette série de textes qu'on attendait avec impatience. Ce ne sont pas seulement des documents passionnants (ce tome II couvre les années 1905 à 1908), mais une véritable fresque historique. La lecture en est d'autant plus fructueuse que chaque fragment est situé dans son cadre, annoté avec une précision qui fait honneur à Claude Aveline. Le grand spécialiste d'Anatole France a fait là une œuvre qui rectifie utilement le visage de France tel que les critiques contemporains tentent d'en fixer le souvenir.

(Suite page 93.)

LA LIGNE VALENCIENNES-HIRSON INAUGURE UNE NOUVELLE FORMULE D'ÉLECTRIFICATION

PAR RAOUL PESLIN

La politique d'électrification des grandes artères ferroviaires va recevoir sa première application à grande échelle sur la ligne Valenciennes-Thionville. Cette politique se développe méthodiquement et elle est un des aspects les plus remarquables de l'évolution du chemin de fer. Car notre bon vieux chemin de fer, auquel M. Thiers ne voyait aucun avenir, est bien vivant et conserve une vaste clientèle. L'évolution de la vie contemporaine, où les transports tiennent une très grande place, lui pose naturellement des problèmes nombreux et souvent ardus, auxquels il s'attaque résolument.

Les voyageurs qui, à cette époque des vacances, prennent littéralement d'assaut les trains certains jours se doutent bien que, pour leur donner satisfaction, pour augmenter le nombre des trains à proportion de leur affluence, pour assurer à destination des villes d'eaux et des plages des relations plus rapides, la S. N. C. F. doit prendre des mesures compliquées. Mais cet effort passager, prévu à date annuelle, limité dans le temps, s'insère dans un ensemble. En réalité, si la S. N. C. F. fait face avec aisance aux exigences des « pointes » comme aux à-coups qui peuvent se produire dans le service, c'est qu'elle ne cesse de travailler pour améliorer son exploitation. Des techniques nouvelles surgissent : l'exploitation doit être maintenue à leur niveau.

Cette adaptation continuelle embrasse tous les domaines de l'activité de la S. N. C. F. Sans doute est-ce dans celui de la vitesse et du confort qu'elle apparaît le plus spectaculaire à l'usager. Mais elle s'applique, comme nous allons le montrer, à quantité de points ignorés du public. Donc, très prochainement, le tronçon Valenciennes-Hirson de la ligne Valenciennes-Thionville va être alimenté en courant alternatif à la fréquence industrielle de 50 périodes par seconde sous tension de 25.000 volts.

Jusqu'en 1938 les réseaux français n'avaient conçu l'électrification que par un courant continu sous tension de 1.500 volts. Ce système était onéreux. Il obligeait à entretenir ces nombreuses sous-stations de transformation que les voyageurs connaissent bien pour les voir échelonnées le long des lignes. Leur grand nombre — elles s'espaçaient de 20 en 20 kilomètres — exige des investissements considérables. Pour que ce genre d'équipement fût rentable, il fallait des lignes à débit très fort et très régulier, tel le Paris-Lyon. Sinon, l'électrification ne payait plus.

La S. N. C. F. s'est donc orientée vers une formule d'électrification impliquant une sérieuse réduction du nombre des installations fixes. D'où le choix du courant à la fréquence de 50 périodes sous tension de 25.000 volts. Ce courant permet d'espacer les sous-stations de 50 à 70 kilomètres. C'est là, dans la réduction de leur nombre et dans la simplification de leur équipement, que réside l'économie principale. Selon les experts, les dépenses d'investissement en installations fixes subiraient un abattement de près de 50 %.

Le bénéfice est donc substantiel dans l'absolu. Il l'est plus encore dans le relatif en permettant d'abaisser le niveau de trafic nécessaire à la garantie d'un taux de rentabilité.

On s'étonnera peut-être de ce qu'une si séduisante formule n'ait pas été appliquée plus tôt. C'est tout simplement en raison de l'impuissance des techniques qui butaient devant l'emploi du courant alternatif à bord des engins moteurs. Cette difficulté capitale n'a pu être surmontée qu'après la guerre grâce aux progrès de l'électro-technique. Prudente, et tout en poursuivant l'équipement en continu du Paris-Lyon, amorcé par le P. L. M., la S. N. C. F. procéda à de minutieux essais à l'échelle de l'exploitation normale sur un tronçon de ligne de 78 kilomètres, équipé en monophasé haute tension entre Aix-les-Bains et La Roche-sur-Foron. Des locomotives prototypes, répondant à des spécifications sévères et construites par des firmes riches d'expérience, furent mises en service durant près de deux ans. Les résultats étant probants, la S. N. C. F. décida l'adoption du système et son application immédiate sur la ligne Valenciennes-Thionville, la plus chargée du réseau national en trafic marchandises.

SEPT SOUS-STATIONS AU LIEU DE DIX-HUIT

Sur cette artère de 363 kilomètres l'extraordinaire intensité du trafic tient à ce qu'elle dessert les deux régions où se trouvent concentrées les principales industries lourdes du pays : charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais, minerai de fer et sidérurgie de l'Est. D'où un incessant courant de circulation dans les deux sens, généralement par trains entiers à raison de la nature des produits transportés. Un sondage effectué sur la ligne le 18 septembre 1952 montre l'importance de cette activité : en vingt-quatre heures, 24.500 kilomètres de trains et 24 millions de tonnes.

Si la ligne avait été aménagée en continu, environ dix-huit sous-stations de transformation eussent été nécessaires. Avec l'alimentation en courant industriel, elle n'en comportera que sept, plus simples et moins onéreuses. La section des caténaires (système de suspension des câbles) sera réduite et les poteaux porteurs, allégés. Onze tunnels, soixante-dix-sept autres ouvrages d'art devront être mis au gabarit requis par les caténaires. Enfin, la signalisation sera assurée par le block automatique lumineux.

BIENTOT 105 LOCOMOTIVES ÉLECTRIQUES REMPLACERONT 304 LOCOMOTIVES A VAPEUR

Le poids et le volume des moteurs appropriés s'opposaient à l'utilisation du courant industriel par la traction ferroviaire. Ainsi le groupe moteur d'une locomotive à six essieux moteurs, dite CC, équipée en courant continu, affectée par exemple au Paris-Lyon, pèse 15 tonnes. Il y a trente ans, pour l'équiper en courant industriel il eût fallu compter 30 tonnes. On est arrivé à faire que le groupe d'une machine de la ligne Valenciennes-Thionville ne pèse que 19 tonnes, différence appréciable.

L'attention des ingénieurs fut aussi retenue par le choix des types de machines. En effet, le tracé comporte de nombreuses rampes de 10‰, des courbes limitatrices de vitesse, des voies qui

ne peuvent supporter une charge par essieu supérieure à 20 tonnes. Le trafic, étant essentiellement de marchandises pondéreuses, requiert le service de trains lourds de 1.800 à 2.000 tonnes. Or, les machines ne pouvant avoir un poids supérieur à 120 tonnes du fait de la charge maximum de 20 tonnes par essieu, seules les locomotives CC pouvaient répondre à ces nécessités contradictoires. Pour les trains de voyageurs, facteur secondaire, la ligne n'étant pas chargée, le problème ne se posait pas ; le type BB — à quatre essieux moteurs — fut retenu.

Le nombre de locomotives commandées de ces deux types est de 105, soit 20 BB et 85 CC. Enfin, détail qui illustre bien la supériorité de rendement de la machine électrique : pour effectuer le même service, ces 105 locomotives remplaceront 304 locomotives à vapeur.

LA SECONDE ÉTAPE DE L'ÉLECTRIFICATION : VALENCIENNES-LILLE, LES ABORDS DE THIONVILLE ET DE METZ

Annuellement l'économie de cette électrification s'établit à 2 milliards 380 millions, ce qui dégage un taux de rentabilité de 14,5 %. Mais ce n'est pas là le seul bénéfice. En premier lieu, des commandes de machines et d'appareillages d'une appréciable valeur ont été faites à des industries spécialisées. En outre, l'électrification du tracé Valenciennes-Thionville, impliquant un abaissement du prix de revient des transports de la sidérurgie, ne saurait manquer d'améliorer la position de celle-ci au sein de la Communauté européenne charbon-acier.

Mais le programme d'électrification ne se borne pas à cette étape initiale. D'autres suivront dans la même région nord-est, qu'une seconde étape portera sur la liaison ferroviaire Valenciennes-Lille, soit 56 kilomètres, ainsi que sur 284 kilomètres de lignes autour de Thionville et de Metz. Cette seconde opération desservira la plupart des cokeries des charbonnages et de la sidérurgie. Une fois cette nouvelle tranche de travaux exécutée, il entre dans les intentions de la S. N. C. F. de poursuivre l'application de sa politique par l'électrification du Paris-Strasbourg et du Strasbourg-Bâle.

A ce moment, la France, qui ne tient en Europe occidentale que le septième rang quant à la proportion de ses lignes électrifiées, non seulement regagnera des places, mais s'enrichira du mérite d'avoir été la première à réaliser sur grande distance et avec un trafic marchandises particulièrement lourd l'application à la traction ferroviaire du courant industriel à haute tension.

DU RAIL DE 24 MÈTRES AU RAIL DE 800 MÈTRES

Une voie, « deux simples barres d'acier assemblées par des traverses reposant sur un lit de pierres cassées », c'est littéralement un chemin en fer, c'est presque le chemin de fer. A première vue, elle semble immuable, cette voie. De fait, si aujourd'hui elle ne l'est plus, si son élément essentiel, le rail, participe enfin au progrès technique général, après avoir été, durant un siècle plein, figé dans un immobilisme total, c'est qu'un dogme s'est effondré qui proclamait l'absolue nécessité des joints de rails du fait de la dilatation du métal par suite de la chaleur ou de sa rétraction par suite du froid.

Dès le début du siècle, des tentatives avaient été faites, sinon pour supprimer les indésirables joints, tout au moins pour les espacer. Du rail de 6 mètres on passa à 18, puis à 24 mètres. Le réseau du Nord entreprit des essais de rails de grande longueur obtenus par soudure alumino-thermique d'un certain nombre de joints, 28 pour commencer. En 1936, ces rails de grande dimension furent retirés et soumis à un sévère examen. Comme ils étaient en parfait état, le Nord poursuivit son expérience. En même temps, les réseaux européens amorçaient à leur tour la politique de la « barre soudée ». Audacieux, un réseau américain, le « Delaware and Hudson », ne craignit pas de souder des barres d'une longueur globale de 2.103 mètres.

Mais tous ces essais se faisaient plus ou moins à l'aveuglette et étaient entachés d'empirisme. Pour aboutir sans prendre de risques inutiles, il fallait dégager une doctrine. Ce fut le grand mérite de M. Robert Lévi, directeur des installations fixes de la S. N. C. F., d'y parvenir.

De longues et minutieuses études entamées en 1945 aboutirent en 1949 à l'autorisation donnée par le ministère des Travaux publics de procéder à des essais de longues barres soudées.

La longueur adoptée était de 800 mètres d'un seul tenant. Pour éviter la dilatation dans les longues barres, celles-ci devaient être fixées très énergiquement aux traverses. Cette fixation ne pouvait être acquise que par des attaches élastiques, seules indesserrables, leur élasticité permettant un certain jeu que la rigidité des boulons et tire-fonds, formule habituelle de fixation du rail, n'autorisait pas. En outre, l'expérience prouva que la traverse en béton était préférable à celle en bois pour les longues barres. Enfin, à chaque bout de rail de 800 mètres un joint de dilatation était ménagé, joint à forme d'aiguille donnant une marge de dilatation de 18 centimètres.

L'intérêt du rail longue barre est multiple : en premier lieu, son économie ; un calcul modéré évalue à 78 % la réduction qu'un rail de 800 mètres apporte aux dépenses d'entretien de la voie. Et puis, pour ne pas dire surtout, « c'en sera désormais fini de lancer à 150 km.-h. de lourds engins d'une mécanique très précise sur un chemin de roulement qui présente une lacune tous les 15 ou 18 mètres, sur des rails qui vibrent, au passage des locomotives à chacune de leurs extrémités, comme une corde sous l'archet ». De telles vibrations répétées à l'infini font ressembler les rails à des montagnes russes, à l'échelle du millimètre sans doute, mais les résultats sont là, le ruban d'acier subit une sérieuse usure ondulatoire tandis que le voyageur finit par être fatigué, tant le passage des roues sur les joints est bruyant.

Certaine de détenir la solution pratique de ce problème des joints, véritable hantise des ingénieurs, la S. N. C. F. mit les bouchées doubles : en 1950, 25 kilomètres de voies étaient équipés en long rails soudés ; 70 kilomètres en 1951 ; 202 kilomètres en 1952 ; 520 kilomètres en 1953. A titre comparatif, signalons que les réseaux américains ne totalisent que 250 kilomètres de voies soudées à l'air libre.

POUR LE PLAISIR DU VOYAGEUR DE NOUVEAUX AUTORAILS RAPIDES

Dans un de ces « raccourcis » où il excelle, M. Armand, directeur général de la S. N. C. F., synthétise ainsi la nouvelle politique ferroviaire :

« L'évolution du chemin de fer s'effectue en France, autour de la disparition de la locomotive à vapeur, dans deux directions : vers la concentration de moyens puissants sur les grandes artères — c'est le domaine de l'électricité — et, sur les petites lignes, vers des équipements légers permettant une organisation de transports caractérisée par sa souplesse : c'est le domaine du moteur Diesel. »

Ajoutons, c'est le domaine de l'autorail.

En axant sa politique sur deux modes de traction, la S. N. C. F. s'obligeait à modifier radicalement la composition de son parc de traction et de l'harmoniser avec les nouvelles conditions d'exploitation. C'est ainsi que dans le domaine des autorails elle vient de mettre en service les premières unités d'une série de quarante éléments automoteurs Diesel pour relations à grand parcours, constitués chacun par un autorail et une remorque. Vingt de ces éléments sont équipés avec deux moteurs de 300 CV, les vingt autres, plus récents et bénéficiant des derniers progrès de la construction des moteurs, réalisent, avec un seul moteur, une puissance de 750 CV.

La marque essentielle de ces nouvelles rames est un confort poussé à l'extrême grâce aux plus récentes techniques. C'est ainsi que la décoration utilise largement les matières plastiques, tant pour les parois que pour le tissu des sièges et le sol des voitures, recouvert par un produit

synthétique à base de chlorure de vinyle.

Le même souci de faire nouveau et économique se retrouve dans un dispositif d'insonorisation, dans l'éclairage, assuré par des tubes fluorescents longitudinaux et des lampes individuelles, dans le chauffage et la ventilation. Enfin un soin particulier a été apporté à la suspension pour réduire les trépidations verticales et le mouvement latéral de lacet.

La liaison rapide Genève-Lausanne-Dijon à l'aide d'une de ces nouvelles rames automotrices a été inaugurée récemment. Elle permet de quitter Genève à 7 h. 23 et Lausanne à 8 h. 8 pour arriver à Dijon à 10 h. 48, où la correspondance avec Paris est assurée grâce à cette nouvelle liaison. Ainsi le trajet Genève-Paris par Vallorbe est accompli en six heures, soit trois heures de moins que par Culoz et Bourg. La même liaison est assurée au retour. Des rames automotrices de même type relient déjà Lyon à Genève ; d'autres seront mises en service d'ici à la fin de l'année sur un certain nombre de lignes : Lyon - Bordeaux, Lyon-Strasbourg, Paris - Saint - Etienne, Paris-Clermond-Ferrand.

Chauffés en hiver par air chaud, ventilés en été, ces autorails sont munis de haut-parleurs grâce auxquels le chef de train annonce les stations. Enfin, et ce n'est pas leur moindre agrément, ils possèdent une cuisine installée dans la remorque. Les repas y sont préparés par du personnel des Wagons-Lits et servis aux voyageurs à leur place, comme dans les Pullman. Des tables escamotables sont disposées pour ce service.

L'autorail, léger, rapide, confortable, va aussi trouver, après beaucoup de tâtonnements et d'expériences, la place qui lui revient dans la configuration nouvelle du réseau national.

LES GARES DE TRIAGE, ORGANE ESSENTIEL D'UN COLOSSAL TRAFIC DE MARCHANDISES

Tous les jours 50.000 wagons chargés en moyenne sont échangés entre des milliers de chantiers, de gares, d'embranchements dispersés sur un réseau de 41.000 kilomètres. Dans la multitude d'opérations imposées par ce mouvement colossal, les gares de triage tiennent le rôle essentiel.

Avant l'unification opérée en 1938 sous l'égide de la S. N. C. F., les réseaux, maîtres de leur action à l'intérieur de leurs frontières, faisaient montre d'un particularisme très net en matière de transport de marchandises. Il s'ensuivait une pléthore onéreuse d'organismes qu'un réseau national ne pouvait maintenir. La guerre suspendit l'exécution d'un programme moderne et cohérent. Les bombardements aériens des grands centres de triage, leur totale destruction achevèrent de faire table rase du passé.

En 1946 la S. N. C. F. pouvait repartir de zéro. Elle chercha la plus forte simplification. Un nombre appréciable de gares de triage secondaires disparurent. Les grands centres, « triages primaires », furent réduits à une quarantaine. Leurs zones de desserte subirent une compression du même ordre. Loin de pâtir de cette refonte totale, le transport des marchandises y trouva un double profit : la simplification du système accélérant toutes les opérations s'ajoutait à la somme des perfectionnements techniques dont les installations nouvelles furent dotées.

Une gare moderne de triage comprend essentiellement trois faisceaux de voies placés bout à bout et ayant chacun une longueur utile de 800 mètres correspondant à celle des trains les plus longs. Ces trois faisceaux se classent ainsi : faisceau de réception ou d'arrivée, faisceau de triage proprement dit et faisceau de départ. Dès leur arrivée dans le premier, les trains à trier sont préparés, wagons visités, pointés par destination et désaccouplés. Après quoi, en vue du triage proprement dit, ils sont poussés vers une petite butte placée en tête du faisceau de triage. Parvenus au sommet, 4 mètres environ, les wagons descendent par gravité vers les voies de destination que leur ouvre un aiguillage automatique.

UNE BILLE COMMANDE LES AIGUILLAGES

C'est un souci de rendement, donc de meilleure exploitation, qui a fait adopter l'aiguillage automatique par combinateur à billes. Au temps où cet aiguillage était assuré par commande manuelle, le nombre de wagons orientés était tout au plus de trois ou quatre par minute, alors que le chiffre souhaitable de la manœuvre doit être de six à neuf. Seule, la mécanisation pouvait suppléer à l'insuffisance de rapidité de la manœuvre.

L'appareil, nommé « combinateur à billes », qui assure l'automaticité des aiguillages consiste en une série de tubes métalliques verticaux, autant de tubes que le faisceau de triage comporte de voies. Un wagon franchit-il la butte, le chef de butte actionne un bouton correspondant à sa voie de destination. Ce faisant, il suscite au poste de débranchement la chute d'une bille dans le tube correspondant à la voie choisie. Cette bille, sans aucune intervention, suit la progression du wagon et commande les aiguillages.

BONS ET MAUVAIS ROULEURS JUSTICIABLES DES « FREINS DE VOIE »

La vitesse d'un wagon débranché descendant de la butte est calculée pour lui permettre de gagner l'extrémité de la voie de triage où les aiguilles le dirigent. Mais tous les wagons n'ont pas les mêmes caractéristiques de roulage.

ON NE VA PAS VITE SANS FAIRE DU BRUIT

« Et voilà un des soucis de la S. N. C. F. », dit son directeur général, M. Armand.

Le chemin de fer n'a pas que des qualités. Comme toutes les réalisations humaines, il a aussi des défauts. Entre autres, il fait du bruit. Mais, circonstance atténuante, il ne le fait pas exprès. Ce bruit étant une des inéluctables conséquences de sa vitesse.

Un auteur dont on ne contestera pas la compétence, M. Armand, directeur général de la S. N. C. F., écrit :

« Très peu de calories peuvent faire beaucoup de bruit. J'ai lu quelque part qu'un téléphone qui fonctionnerait sans interruption pendant quatre ans ne consommerait qu'une calorie... Il suffit qu'une très faible proportion des milliers de chevaux-vapeur mis en jeu par la circulation d'un train se transforme en bruit pour que le voyageur soit assourdi. »

Poursuivant dans la voie des aveux, M. Armand ajoute :

« Si l'œil humain est protégé contre les excès de la lumière par l'iris, qui joue le rôle de diaphragme, et par les paupières, qui jouent le rôle de volets, l'oreille n'a aucune défense contre les excès de bruit. Or, c'est dans le domaine des sons — et non dans celui de la lumière — que nous avons dépassé les limites prévues par le bureau d'études du Créateur. »

On ne saurait être plus sincère avec autant d'élégance.

★

Puisque nous sommes dans le bruit, ses causes et ses effets, demeurons-y.

Les Américains ont établi que l'augmentation des bruits urbains provoquait une baisse de rendement des employés de bureau de 12 à 19 %. Une importante firme déclare qu'en diminuant de 40 % les bruits d'un atelier de dactylographie elle a diminué d'un tiers les fautes de frappe.

Pour le chemin de fer, ces constatations sont peut-être une consolation, elles ne sont pas une justification. Il est cependant vrai qu'à côté des bruits classiques il est de nouveaux bruits dont la marque est d'être antinaturels. Redonnons la parole à M. Armand.

« Le gouvernement, écrit-il, a demandé, il y a quelques années, à la S. N. C. F. de consommer d'importantes quantités de fuel lourd, résidu du raffinage, dont les débouchés commerciaux étaient insuffisants. Nous avons remplacé les grilles à charbon de centaines de locomotives par des brûleurs. Résultat inattendu : ces brûleurs prenaient un régime pulsatoire et amorçaient dans les faisceaux tubulaires de nos locomotives, à la manière d'un instrument à vent, des résonances qui se traduisaient non seulement par des sons bizarres, mais par de sérieux ébranlements de l'air. Avant que nous ayons pu dominer ce phénomène les locomotives chauffées au fuel lourd ont brisé des mètres carrés de tuiles et de vitres sur le littoral de la Méditerranée, à la traversée d'agglomérations qui ont depuis longtemps l'habitude de vivre dans le silence et le calme. »

Et dire qu'il y a vingt-cinq siècles les Sybarites se préoccupaient déjà du problème du bruit !

Il y a de bons et de mauvais rouleurs, et, naturellement, les bons ont tendance à rattraper les mauvais. Un réglage de vitesse s'impose donc.

Ce réglage, on l'obtient par l'intervention d'appareils dits « freins de voies ». Placés sur les voies du faisceau, au pied de la butte, ces freins sont formés de poutres de 15 à 20 mètres de long et posées parallèlement à chaque rail. Elles constituent donc de véritables ornières, dans lesquelles s'engagent les bandages de roues. Un wagon dépasse-t-il la vitesse assignée ? Le « freineur », placé au poste d'aiguillage, fait, au moyen d'un moteur pneumatique ou hydraulique, se resserrer les poutres parallèles. L'action sur les bandages est si vigoureuse qu'elle peut atteindre jusqu'à quatre fois le poids supporté par une roue. Qu'il est loin le temps où il fallait glisser, à la main, des sabots sous chaque roue d'un wagon emballé en cours de manœuvre !

DE LA MACHINE A LA BUTTE GRACE AUX ONDES COURTES

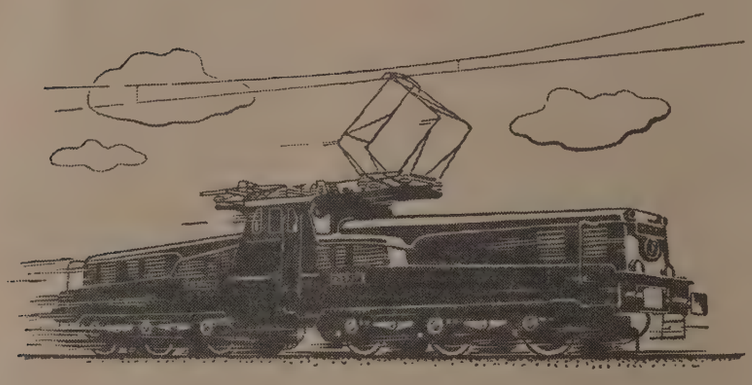
Si l'automatisme résout nombre de problèmes, il ne les résout cependant pas tous. Ainsi, les problèmes de liaison nécessitent des contacts directs et immédiats entre le chef de butte et le mécanicien de la locomotive qui refoule un train à débrancher. Jusqu'à ces derniers temps, cette liaison était assurée par signaux optiques ou sonores.

Mais ces communications étaient loin d'offrir toutes les garanties requises.

Aussi, la S. N. C. F. a-t-elle fait appel à la radiotéléphonie sur ondes courtes, assurant une liaison bilatérale. Le chef de butte dispose d'un microphone à portée de sa main et d'un haut-parleur. Le mécanicien sur sa locomotive également. Le dialogue peut donc s'engager, en toute sûreté. L'application de ce système a fait valoir la qualité et la régularité de cette liaison dont la portée utile atteint plusieurs kilomètres.

LE PROGRÈS IGNORE LE POINT FINAL

Nous avons choisi ces quelques exemples pour montrer la recherche constante de l'amélioration en matière d'exploitation ferroviaire. Cette revue fragmentaire n'appelle pas de conclusion. Rien ne s'opposerait à ce qu'elle fût poursuivie, tant est vaste le champ de l'investigation. La S. N. C. F. entend bien ne rien dissimuler de ses efforts. Non point dans un dessein de glorification, mais parce qu'elle estime que c'est l'attitude normale d'un service public au service du public.



LA NOUVELLE locomotive électrique CC, alimentée en courant alternatif à la fréquence industrielle de 50 périodes par seconde sous tension de 25.000 volts, qui assurera la remorque des trains de marchandises sur la ligne Valenciennes-Hirson.

Une silhouette imposante et respectée : Alfred Neubauer, 120 kilos, l'âme de « Mercédès ».

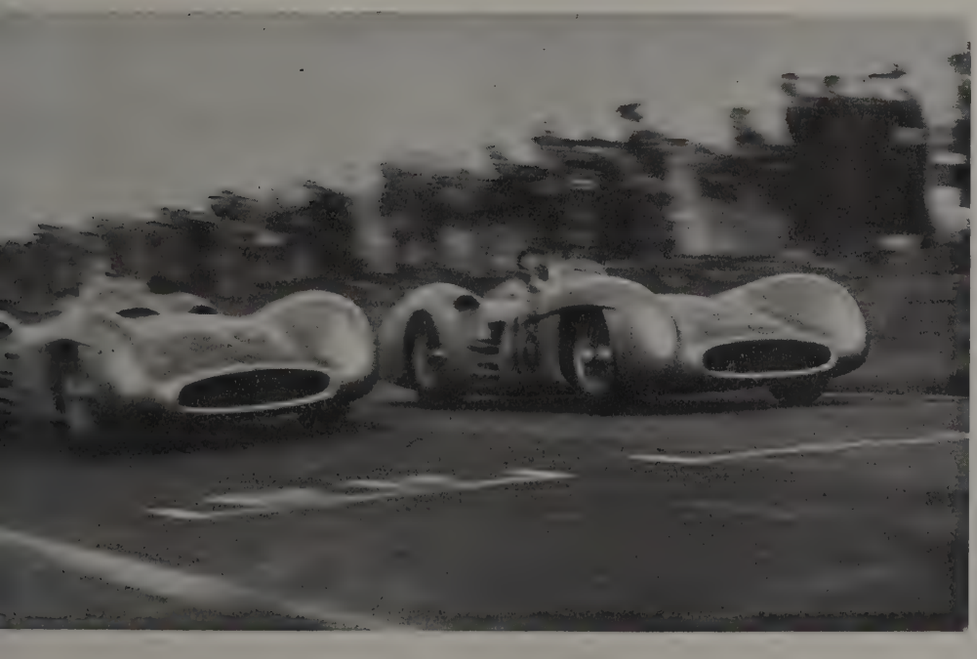
LE 200 A L'HEURE DÉPASSÉ A REIMS où MERCÉDÈS FIT CAVALIER SEUL

L'ARGENTIN FANGIO VAINQUEUR DU GRAND PRIX de l'A.-C. F.

par notre envoyé spécial **R. MIOMANDRE**

La rentrée de la construction allemande dans le domaine de la compétition automobile avec Mercédès avait attiré à Reims la foule des grandes manifestations. Tout autour des 8 km. 300 du circuit plus de cent mille personnes s'entassaient, s'écrasaient, stimulées dans leur enthousiasme par le vin de Champagne qui, en ces vingt-quatre heures de sport automobile, coula à flots. Le principal attrait de ce grand prix de l'Automobile-Club de France résidait dans le fait suivant : Mercédès serait-il battu par Ferrari, Maserati ou Gordini ? Il n'en fut rien. Les Mercédès, qui inauguraient l'injection directe du carburant, c'est-à-dire la suppression des carburateurs, ce qui leur donnait une accélération accrue, firent cavalier seul. Pilotées par l'Argentin Fangio et l'Allemand Kling elles donnèrent de bout en bout tout au long des 506 kilomètres de l'épreuve. Pour la première fois en Europe, sur un circuit routier, le 200 à l'heure fut dépassé. Fangio, le pilote incomparable de ces derniers Grands Prix, tourna à l'entraînement à 200 km. 040

TEL UN MONSTRE AQUATIQUE qui se prépare à avaler sa proie, c'est l'avant de la Mercédès de Fangio en pleine vitesse (280 kilomètres-heure).



C'EST FINI. Fangio (quarante-trois ans), souriant après sa magnifique victoire, pressé par des centaines d'admirateurs, a coiffé sa femme de sa légendaire casquette.

←

L'ULTIME EFFORT : Fangio (18) bat Kling (20) d'un peu plus d'un mètre.

Sur la première photographie, les vingt-deux bolides participant au Grand Prix de l'A.-C. F. sont partis dans un bruit de tonnerre. En tête, les deux Mercédès de l'Argentin Fangio et de l'Allemand Kling se sont détachées. Dans la seconde, vus de dos, les bolides sont déjà séparés. En tête, Fangio et Kling, sur le même plan, mènent suivis par Ascari (Maserati) et Gonzalès (Ferrari). Ces deux derniers abandonneront.

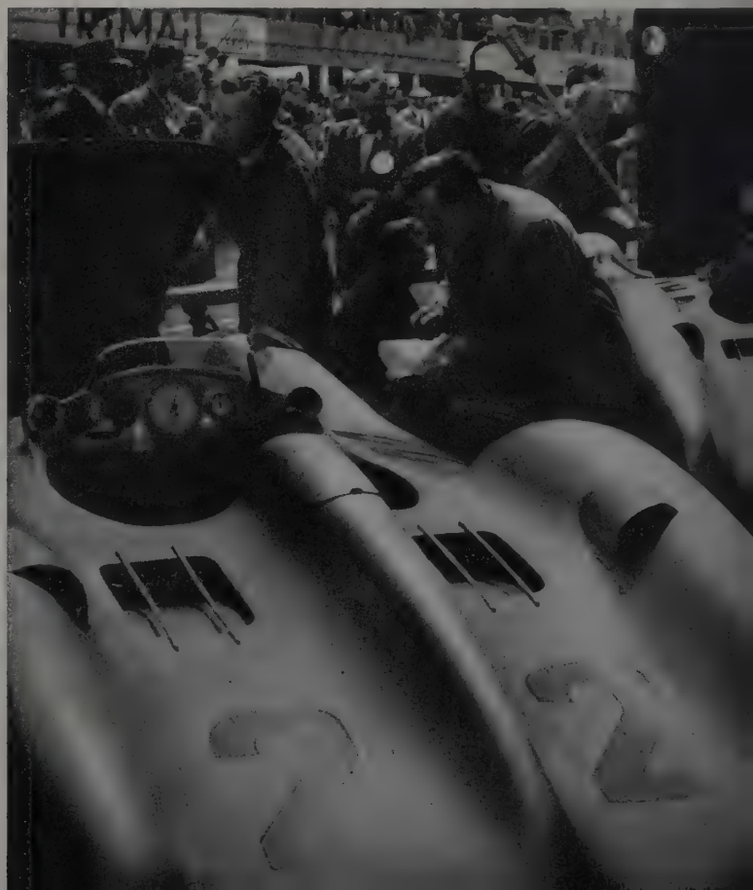
LE CHAMPION ALLEMAND Karl Kling (quarante-quatre ans), accompagné de sa femme, Frida, gagne la tribune de presse, où il va parler à la radio.

L'ARRIERE des voitures allemandes Mercédès ressemble à leur avant. Toutefois il est à remarquer les ouïes d'aération faisant couloir à l'air qui refroidit les pneumatiques. Ces ouïes sont très visibles à l'avant de la voiture pilotée par Fangio (18). Il en est de même pour le trou d'air du moteur.

Reportage photographique de Henri-N. Vachon et René Pari

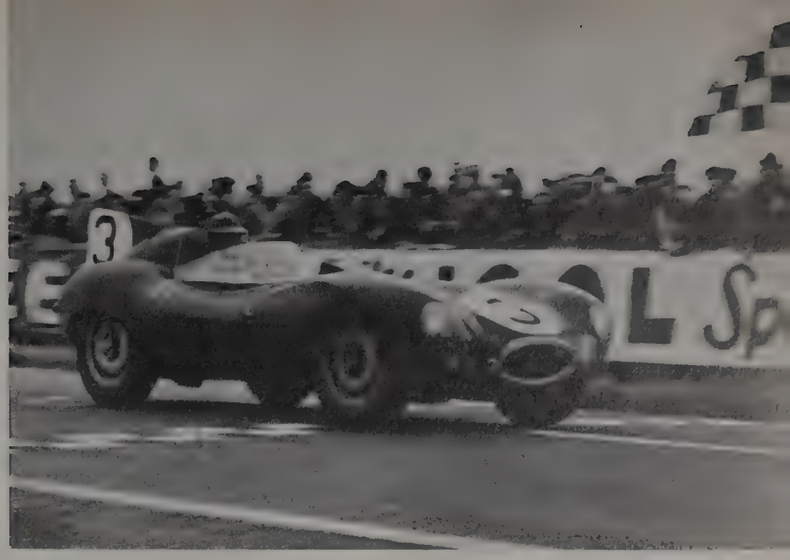
tandis qu'en course le pilote allemand Hermann, ex-pâtissier, qui devait abandonner, bouclait un tour à 195 km. 463, record absolu pour un circuit européen. Fangio se classait premier à 187 de moyenne devant Kling, à 1 mètre, après dix tours accomplis de front sous les applaudissements de la multitude déchaînée. Sur vingt-deux voitures au départ, six seulement terminaient. Dans l'ordre, derrière les Mercédès, Manzon (Français), Bira (Siamois), Villoresi (Italien) et Behra (Français). Dans cette lutte de géants, les plus grands champions avaient été battus, tels Hawthorn, vainqueur l'an dernier, Gonzalès, Trintignant, Ascari, Marimon, Villoresi et Rosier.

Dans ce Grand Prix de France, la seule voiture française, la Gordini, pilotée par le Niçois Jean Behra, n'était pas tellement écrasée. Au fil des tours elle s'était montrée un peu moins rapide que les voitures étrangères, mais Jean Behra était resté dans la roue des bolides allemands et italiens. En résumé, il manque peu de chose à la Gordini pour être à égalité avec ses concurrentes étrangères : de plus grands moyens de fabrication.



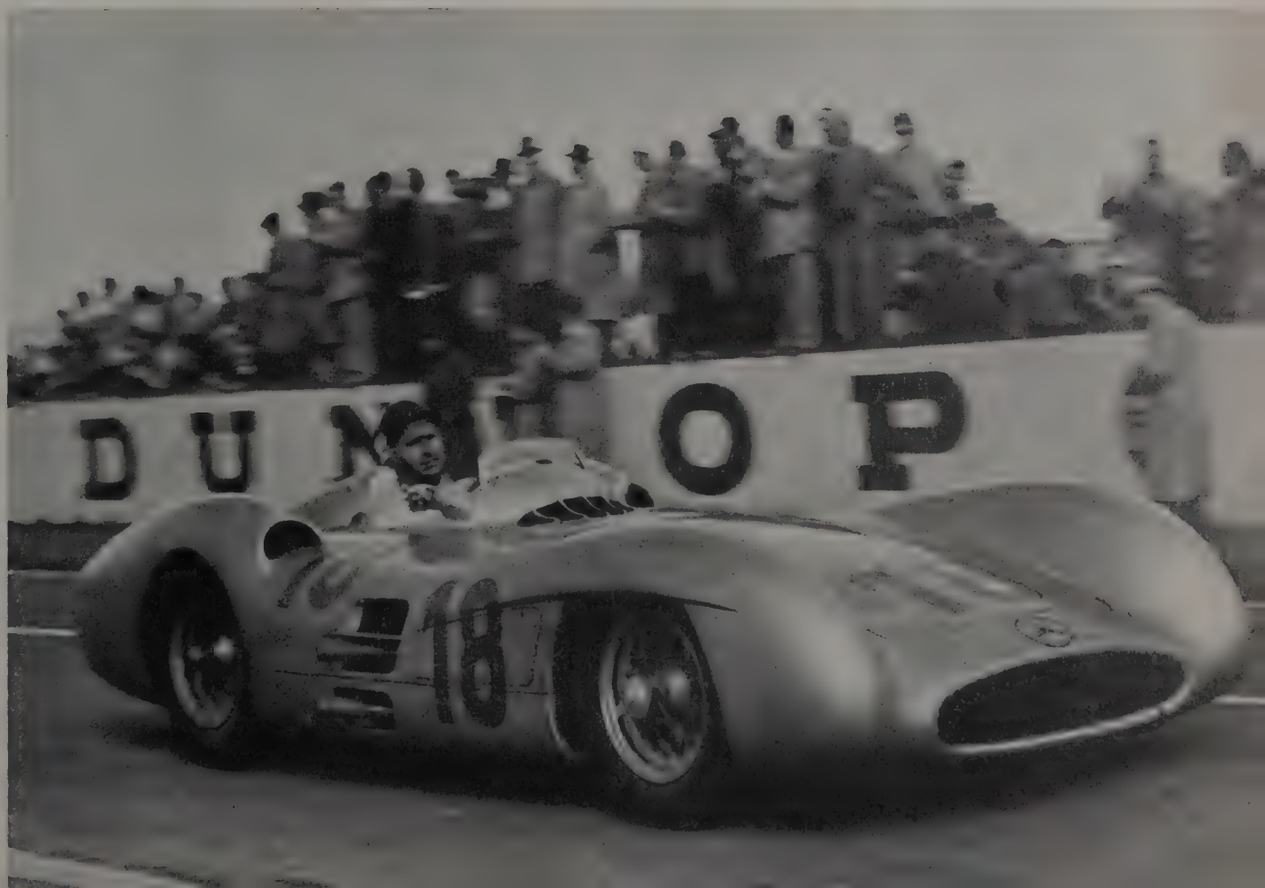
AUX 12 HEURES
« JAGUAR » A PRIS SA REVANCHE DU MANS

POUR leur deuxième édition, les 12 Heures, groupant quarante-sept voitures de sport, tout comme au Mans, ont connu le plus grand succès. Comme l'an dernier, la marque britannique « Jaguar », qui, au Mans, avait été battue par les « Ferrari » italiennes, fit montre de supériorité. Servies par un freinage exceptionnel dû à un système de freins à disque et par une tenue de route impeccable, pneumatiques et suspension, elles dominèrent dès le départ. Stirling Moss mena durant quatre heures, puis ce fut Rolt-Hamilton qui dut abandonner une demi-heure avant la fin de l'épreuve, mais le flambeau était repris par Peter Witehead-Wharton, qui l'emportait finalement à 168 kilomètres-heure de moyenne. Un grand battu : Jean Behra (Gordini), qui percuta, dans la première heure, l'arrière de la voiture de Rolt sur un freinage trop brutal de celui-ci. Une éclopée : Mme Simon, qui, à la suite d'un dérapage, faucha un poteau et fut transportée à l'hôpital. La pluie, le froid matinal firent que vingt-deux voitures furent classées sur les quarante-sept du départ.



12 HEURES en voiture de sport. Le drapeau à damier est abaissé. Peter Witehead, le géant anglais, apporte à « Jaguar » sa revanche des 24 Heures à 169 kilomètres-heure de moyenne. Bouteille de champagne à la bouche, il fête seul sa victoire.

A QUATRE-VINGT-DEUX ANS, Charles Faroux, polytechnicien, journaliste, technicien, directeur de course de toutes les grandes épreuves internationales, a suivi les épreuves chronomètre en main.



Branche de caféier portant fleurs et fruits.

REPARLONS UN PEU DES CAFÉS SOLUBLES

Depuis l'apparition des cafés solubles, force points de vue se sont affrontés à leur sujet, comme il est naturel lors de toute révolution survenant dans notre vie quotidienne. Certains, d'abord, ne voulaient pas « y croire ». D'autres nourrissaient à leur égard une méfiance que renforçait le souvenir grimaçant d'expériences alimentaires souvent fâcheuses faites au cours des années de disette.

Peu à peu, cependant, leur succès s'est affirmé ; les critiques ont cédé devant l'évidence, mais les questions continuaient d'être posées. La curiosité, elle, ne désarmait pas — une curiosité sympathique et parfaitement naturelle, qui a encore besoin d'être satisfaite quant à la fabrication de la célèbre poudre.

La fabrication du café soluble commence avec l'activité du torréfacteur. Puis l'industriel continue le cycle normal des opérations ménagères, mais dans un outillage, suivant des procédés et avec une minutie dans la régularité qui ne sont évidemment pas à la portée de la plus experte cuisinière.

Que fait-elle, cette cuisinière, avec le café torréfié en grains qu'elle vient d'acheter ? Elle le broie, puis le fait passer pour en extraire sous forme liquide les principes aromatiques. C'est exactement ce que commence par faire l'industriel ; partant d'un mélange, exactement dosé, de *bons cafés* (car c'est un principe absolu en matière de conserverie industrielle que, pour faire de bons produits, il faut partir d'une matière première de bonne qualité), il procède à la torréfaction ; celle-ci constitue une opération délicate, car un écart, même peu important, dans le degré de brûlage peut entraîner de sensibles modifications de l'arome.

Comme le café torréfié du commerce, celui qui sert à la fabrication du café soluble est alors refroidi. Il passe dans un appareil où sont éliminés les corps durs qui se trouvent toujours, peu ou prou, mélangés aux grains lors de leur récolte. Il est alors envoyé dans les moulins, où il est moulu de façon aussi régulière que le permet l'outillage moderne.

Vient ensuite l'extraction du café liquide, comme il est obtenu dans le percolateur ou dans la cafetière. Le percolateur du restaurant est constitué généralement par deux cylindres superposés ; le récipient supérieur contient un ou plusieurs filtres, sur lesquels est disposé le café moulu, alors que l'inférieur contient de l'eau, qu'un système de chauffage amène à ébullition. Lorsqu'elle bout, la vapeur fait monter le liquide jusqu'à la partie supérieure des filtres ; elle passe au travers du café moulu et retombe dans le cylindre inférieur à l'état de café noir.

Dans l'industrie c'est, en beaucoup plus grand, exactement la même chose : une série de récipients d'acier inoxydable hermétiquement clos reçoivent le café fraîchement moulu ; l'eau y circule sous pression et se charge progressivement des produits solubles, en passant au travers des filtres successifs, pour arriver à la concentration maximum lorsqu'elle en a parcouru la chaîne.

C'est là qu'intervient une différence entre le café noir, destiné à être consommé immédiatement, et le café soluble, destiné à être présenté en boîte et conservé plus ou moins longtemps : ce café noir obtenu dans le percolateur géant, il s'agit de le transformer en poudre, ce qui serait relativement simple, mais aussi, et surtout, de lui faire conserver son arome volatil, ce qui est beaucoup plus difficile.

Pour y parvenir, on envoie le café noir liquide à la partie supérieure d'une tour haute de plusieurs étages ; il est projeté, au travers d'ouvertures de dimensions minimes, en face d'un puissant courant d'air chaud qui entraîne les fines gouttelettes de liquide et les dessèche instantanément. La vapeur d'eau s'en va à l'extérieur, et la poudre sèche se dépose dans la partie inférieure de la tour, où elle est soigneusement recueillie ; elle possède alors des qualités constantes de fixité, de densité et de solubilité.

C'est cette poudre, dans laquelle l'arome est presque intégralement conservé, qui constitue le café soluble. Rien ne lui est ajouté, ni substance chimique ou végétale, ni sucre, ni élément conservateur : c'est du café 100 % pur, mais doué — et c'est là qu'intervient le tour de main encore inimité — du pouvoir de conserver son arome jusqu'au moment, si tardif soit-il, où la poudre sera dissoute dans de l'eau chaude ou du lait chaud.

De tout cela il résulte que le café soluble en question ne peut matériellement être ni plus ceci ni moins cela que le café tel que le prépare la plus experte ménagère. Il possède exactement, et ne peut pas ne pas posséder, la saveur et l'arome du mélange initial, mais il n'a pas perdu son arome et ne le perdra plus.

En somme, l'industriel s'est simplement substitué, pour faire son travail et le faire bien, à celui ou à celle qui, à la maison, broie et fait passer patiemment le café noir. Avec la poudre, le consommateur est assuré de ne pas le rater ; un enfant de quatre ans ne le raterait pas. Il est assuré aussi de pouvoir, à toute heure du jour ou de la nuit, préparer une ou plusieurs tasses du breuvage qu'il aime, de le préparer fort ou léger, à son choix, directement dans sa tasse. Que d'aucuns lui préfèrent le café résultant d'autres mélanges, c'est bien naturel, mais l'élément commodité et rapidité est assez important, dans notre vie agitée, pour amener les plus difficiles gourmets à avoir toujours chez eux une petite provision de café soluble, « pour en cas », comme on dit à la campagne, un « en-cas » qui a tôt fait de devenir une habitude !

Vue aérienne des Usines Nestlé, Saint-Menet-Marseille.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR

(SUITE DE LA PAGE 84)

LES LIVRES D'ART

INGRES, par Georges Wildenstein.

Dans l'édition fort abondante consacrée à la peinture, il est des livres plus ou moins attrayants et d'autres qui sont des livres nécessaires. C'est parmi ceux-ci (doit-on dire qu'ils sont de beaucoup les moins nombreux ?) que doit être rangé l' « Ingres » de Georges Wildenstein. Il nous fait avancer dans la connaissance de l'histoire de l'art et restera longtemps la référence capitale.

C'est avant tout un catalogue raisonné de l'œuvre de notre grand classique du XIX[e] siècle, un catalogue d'où toute pièce douteuse est exclue et auquel les ressources actuelles de la reproduction photographique permettent de conférer un grand pouvoir de suggestion. Il faut dire que l'œuvre du maître, où la forme est rendue vivante par la précision du dessin, est de celles qui peuvent être le plus fidèlement évoquées par la reproduction, à l'inverse des œuvres des impressionnistes.

Ce « corpus », qui s'inscrit à la suite de la grande collection de l'art français, représente une somme de travaux, d'enquêtes, de vérifications, de corrections dont les spécialistes peuvent mesurer l'étendue. L'auteur ne nous cache pas qu'il lui fallut vingt années pour la mener à bien. Et pourtant il est placé à un centre d'observation qui lui donne des facilités peu courantes.

On suit avec lui le labeur de l'artiste, ses sources d'inspiration, son art de la composition, par le simple groupement des images, des dates. La préface de Georges Wildenstein est extrêmement discrète. Douze pages seulement, mais où l'on chercherait en vain une ligne qui soit indifférente. (Editions Phaidon, distribuées par la Librairie Centrale des Beaux-Arts.)

Le musée du Louvre, par les soins de M. Chabaud, directeur commercial des Editions des musées nationaux, publie un important catalogue raisonné des peintures flamandes des XV[e] et XVI[e] siècles rédigé par M. Edouard Michel, conservateur honoraire au Musée du Louvre. C'est une œuvre pleine d'érudition et précieuse pour l'amateur, l'étudiant ou quiconque s'intéresse à cette partie de l'art flamand.

BELLEVILLE-MENILMONTANT

Villages de jadis enclos au siècle dernier dans l'enceinte des « fortifs », Belleville-Ménilmontant, ce n'est plus la banlieue, ce n'est pas encore Paris.

Willy Ronis, un des photographes français qui connaissent l'audience internationale, y a transporté son objectif (1), musant de-ci de-là pour découvrir un pittoresque qui disparaît peu à peu sous la pioche du démolisseur et sous la malédiction des urbanistes. Ce chasseur d'images sait faire suinter d'un mur lépreux ou d'une cour sans lumière la tristesse sordide des mal-logés ; d'une fenêtre entr'ouverte sur l'à-pic d'une chaussée, les mystérieux destins de ces autochtones que chanta Aristide Bruant : « Tout en haut du Père-Lachaise, à Ménilmontant. »

Une ville « imaginaire », à mi-chemin du rêve et de la réalité, à travers laquelle Pierre Mac Orlan égrène de mélancoliques souvenirs en s'accompagnant d'un air d'accordéon.

En cédant à son goût du clair-obscur et du contraste, Willy Ronis a peut-être sacrifié le côté « populiste » de ces quartiers où Jules Romains promena ses « Hommes de bonne volonté ». On eût aimé qu'un guide averti le menât vers certains « coins » historiques de ces anciens villages où, après Cartouche, bandit de grand chemin, fréquentèrent dans leurs folies les « roués » du Régent, puis Lord Seymour et les « chicards » de la Courtille, Frédérick Lemaître et Melingue, vedettes du théâtre romantique ; où le père Enfantin édifia le phalanstère des saints-simoniens, où les communards firent périr les otages avant d'être massacrés eux-mêmes au Père-Lachaise... et où l'abbé Maillet recruta, parmi les gosses ménilmontagnards, ses « Petits Chanteurs à la croix de bois ».

Belleville-Ménilmontant, le sujet n'est pas épuisé. (« Belleville-Ménilmontant », collection « les Imaginaires », aux éditions B. Arthaud.)

L'HISTOIRE

« Le Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc » (Club du meilleur livre).

Après les textes classiques du « Procès », les documents concernant le procès de réhabilitation, ouvert sur les instances de la famille de Jeanne et sur celles de Charles VII en 1455. Ces documents n'avaient jusqu'ici été publiés qu'en latin. La version française judicieusement abrégée qu'on nous offre aujourd'hui bénéficie d'une présentation typographique remarquable, qui en rend la lecture non seulement passionnante, émouvante et pittoresque, mais encore très agréable.

LES ROMANS

Jean-Paul Lacroix : « le Gangster aux étoiles » (Calmann-Lévy).

Un roman humoristique qui frise la plaisanterie : pouvait-on s'attendre à autre chose avec Jean-Paul Lacroix ? Mais son idée du gangster organisé industriellement, et dont le fils, par poésie, sème la panique à travers la pègre en décimant ses plus hauts chefs, est spirituelle et bien menée. Ses trouvailles savoureuses ne déparent pas la « collection Labiche », dont la popularité va en s'accroissant.

L'EQUITATION

Maurice Hontag : « Psychologie du cheval » (Payot).

« Le cavalier a le cheval qu'il mérite. » Partant de cet axiome, M. Hontag, maître dans le noble art de l'équitation, s'efforce, dans cet ouvrage, de définir la « personnalité » du cheval et les rapports de celui-ci avec l'homme. Le débutant aussi bien que « l'homme de cheval » accompli liront avec profit ces pages préfacées par un autre maître cavalier, le général Donnio.

LA GUERRE AERIENNE

Bernard Duperier : « l'Etoile, les Ailes et la Couronne » (Robert Laffont).

Dans sa préface, Joseph Kessel explique que, si Bernard Duperier a choisi pour ce livre la forme du roman, c'est pour demeurer entièrement libre à l'égard de ses personnages. Bien qu'imaginaires, ceux-ci sont pris en effet dans la plus authentique réalité, et l'auteur n'a eu qu'à puiser dans ses souvenirs. Duperier fait revivre en eux les aventures, les souffrances, la foi et l'ardeur au combat de ces Français qui luttèrent pendant cinq ans aux côtés des Alliés pour rendre à leur pays la liberté. Les services éclatants de l'écrivain, les postes qu'il a occupés dans la R. A. F. lui permettaient de composer ce récit plein de grandeur.

LE RALLYE ALPIN

LE rallye automobile alpin a mis aux prises cette année encore de nombreux concurrents qui, appartenant à des pays divers, se sont retrouvés à Cannes après avoir franchi les Alpes en France, en Italie, en Suisse, en Autriche, en Allemagne, le parcours total du rallye représentant 4.000 kilomètres. Les concurrents anglais avaient reçu pour instruction de ne pas passer par Paris, mais par Versailles pour rejoindre leur point de départ, Marseille, ceci afin d'éviter la circulation de la capitale, qui, l'an dernier, leur avait été dommageable. Parmi ces concurrents figuraient Stirling Moss, déjà deux fois vainqueur du rallye, et miss Sheila van Damm, directrice d'un théâtre londonien, que notre photographie montre au volant de sa Sunbeam, spécialement équipée pour l'épreuve. Miss van Damm a déjà remporté plusieurs rallyes et, en 1953, a gagné la coupe des dames.

ABONNEMENTS-POSTE

Pour nos lecteurs de l'étranger.

Les abonnés et lecteurs de FRANCE-ILLUSTRATION habitant l'Allemagne occidentale, la Belgique, le Danemark, la Finlande, l'Italie, la Cité du Vatican, le Luxembourg, la Norvège, les Pays-Bas, le Portugal, la Suède et la Suisse **peuvent désormais souscrire leur abonnement directement au bureau de poste de leur localité.**

Ces abonnements-poste éviteront aux souscripteurs les frais d'expédition de mandat, les difficultés relatives au transfert des devises et les retards qui en découlent.

Tous les bureaux de poste des pays ci-dessus vous fourniront les renseignements nécessaires.

S'INSTRUIRE EN FAISANT LE BIEN

NOUS avons eu déjà l'occasion de signaler les cours par correspondance Simplex, 140, rue des Récollets, Toulouse (Haute-Garonne), qui permettent en quelques mois d'apprendre l'anglais ou l'allemand usuel ou commercial. Ces cours, rédigés par d'anciens professeurs, agrégés de l'Université, sont destinés à alimenter la caisse de secours des vieux journalistes, écrivains, victimes de la guerre, malades ou infirmes. Prix de chaque cours complet : 3.600 francs au comptant ou 4.200 francs payables par mensualités.

LA RENAISSANCE DE ROYAN

LA confrérie du Franc-Pineau a tenu ses assises à Royan et a baptisé sur le front de mer la cuvée du pineau des Charentes 1953. Ces cérémonies, que présidaient le duc de La Rochefoucauld, président d'honneur, et le comte d'Herbemont, prince de Franc-Pineau, ont permis de se rendre compte du relèvement de Royan, qui inaugurait sa première foire-exposition depuis la libération.

La ville, si cruellement meurtrie, a pansé ses plaies, repris un visage nouveau, et elle s'apprête, sous l'énergique impulsion de son maire, M. Max Brusset, député, à reprendre sa place parmi les stations balnéaires les plus fréquentées de notre pays, place que lui avaient méritée ses agréments naturels et le soin apporté à satisfaire sa clientèle.

M. VINCENT DELPUECH PRESIDENT DE LA PRESSE HEBDOMADAIRE ET PERIODIQUE

LA Fédération nationale de la Presse hebdomadaire et périodique a procédé récemment au renouvellement de son bureau. Elle a choisi comme président M. Vincent Delpuech, président du conseil d'administration de « France-Illustration », qui était déjà vice-président d'honneur de la fédération. Nous nous réjouissons de cette nouvelle marque d'estime et de sympathique confiance accordée à M. Vincent Delpuech par ses confrères. Ils savent quelle activité et quel dévouement il a toujours mis au service de la presse et ils savent qu'ils peuvent compter sans réserve sur son expérience, sur sa pondération et sur sa ténacité.

GALANTS ET ROMANTIQUES

Enrichissez votre bibliothèque de livres précieux de bibliophilie de grande classe, rares, impeccables, limités, magnifiquement illustrés par des MAITRES GRAVEURS. Abonnement et assurance gratuits. Notices et catalogue Mémo illustré, franco 3 timbres. Editions Art ERYX, 120, bd Chapelle, Paris-18e.

SI KADDOUR BEN GHABRIT

LA France a perdu un ami éprouvé en la personne de Si Kaddour ben Ghabrit, ancien ministre plénipotentiaire du Maroc. Pendant les nombreuses années de son séjour il ne cessa de s'employer au rapprochement de notre pays et du sien, et son influence, qui était grande, s'exerça toujours utilement dans ce sens. A la cérémonie funèbre qui eut lieu à la Mosquée de Paris, M. Christian Fouchet lui rendit, au nom du gouvernement, un hommage mérité. Si Kaddour ben Ghabrit était devenu « une figure bien parisienne ». Il n'était guère de cérémonie officielle ou mondaine où il ne fût présent, et dans tous les milieux il comptait de solides amitiés.

L'ABBÉ MOREUX

UN des vulgarisateurs scientifiques les plus populaires, l'abbé Théophile Moreux. est décédé à Bourges à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Sa réputation dépassait largement celle du monde savant, car par de très nombreux ouvrages l'abbé Moreux s'était efforcé de mettre à la portée d'une foule de lecteurs les questions qui paraissaient réservées à des spécialistes en même temps qu'il leur rendait accessibles les connaissances nécessaires, en mathématiques notamment. C'est surtout vers l'astronomie qu'il avait conduit ses travaux et il a beaucoup contribué à initier à cette science un public étendu. L'abbé Moreux, qui avait dirigé l'observatoire de Bourges, était chevalier de la Légion d'honneur.

LE PROFESSEUR MUGUET

C'EST vous qui avez industrialisé la fabrication du radium », disait en 1910 M^me^ Pierre Curie au professeur A. Muguet, disparu à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Ancien préparateur de Jules Raulin, directeur de l'Ecole de chimie de Lyon, A. Muguet succéda à son maître comme professeur de chimie à la Faculté des sciences de Lyon, en 1896. Il fut le premier à mettre au point le traitement industriel des minerais d'uranium-radium du Portugal, que la plupart des experts estimaient trop pauvres pour se prêter à une exploitation rentable.

A. Muguet était l'auteur de nombreuses publications liées à la radioactivité et d'un grand intérêt scientifique.

DANS LES RÉCENTES PROMOTIONS DE LA LÉGION D'HONNEUR

M. MAROSELLI, GRAND OFFICIER

COLONEL de réserve, ancien ministre de l'Air, M. André Maroselli a été élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur. Il avait été fait chevalier pendant la guerre de 1914-1918 où sa brillante conduite lui valut sept citations. En 1942, il fut quelque temps détenu comme otage. Libéré, il participa activement à la Résistance jusqu'au moment où, en février 1943, il put gagner Londres en avion. A M. Maroselli sont dues l'élaboration et la mise en vigueur du plan quinquennal de l'aéronautique. Nous lui adressons nos très vives félicitations.

LES NUITS DE L'ARMÉE SE SONT DÉROULÉES CETTE ANNÉE SOUS LE SIGNE DE LA TRADITION ET DU MODERNISME

IL n'est beau spectacle que de Paris... tout au moins de spectacle exceptionnel comme celui des Nuits de l'Armée, qui déroula ses fastes boulevard de Grenelle. Seule la « Grande Muette », de par l'étendue de ses ressources, sortant de son silence pour une œuvre de charité, était capable de mettre sous les yeux du public une telle variété dans la présentation. La verrière du Palais des Sports se prête admirablement à cette revue grandiose ; celle des Champs-Elysées n'eût pas donné cette ambiance surchauffée de caractère si joyeusement populaire. On se bousculait gentiment aux entrées. Pas une place de libre bien entendu, surtout au gala de la première soirée, honorée de la présence du président de la République et de celle du général Kœnig, démocratiquement en civil. Chaque nuit il en fut ainsi : féerie du son et de la lumière, signée Serge de Poligny, flonflons de musique entraînante, propos pertinents de Jean de Faucon au micro soulevèrent le même enthousiasme.

« Un programme ?... » Comment résister au sourire de la charmante P. F. A. T. qui vous le propose ? Il était bien nécessaire du reste pour suivre le déroulement du dynamique défilé alliant si heureusement la tradition au modernisme.

Une part du succès est revenue aux méharistes, aux trois patrouilles du désert apportant avec elles une bouffée de Sahara, une parcelle de légende miroitante de soleil. Bivouac simulé par petits groupes comme là-bas, extinction des feux, chameaux barraqués, puis la sonnerie du réveil, les animaux se levant d'un bond, tout cela réalité vivante et non cinéma.

Reprise des écuyers de Saumur, morceau classique de qualité supérieure, concours de montage de Jeep : 1'44" pour l'équipe gagnante, parcours du combattant réalisé en 5'1", parachutistes tombant des cintres : « Attention, les voilà ! »... Go !... perçu dans un vrombissement d'avion ; puis le bouquet final : l'historique en chair et en os du 1^er^ régiment d'infanterie depuis sa création en 1745 comme Royal-Picardie, son passé impérial, sa gloire de la Somme et de Verdun... Comment choisir, comment classer ses souvenirs ?

Au finale, *la Madelon* fut reprise en chœur, ou presque, par le public et par les exécutants. L'apothéose confondit dans une même pensée ceux de Fontenoy et ceux de Dien-Bien-Phu.

★ ★ ★

LE MOIS HIPPIQUE par TRÉ-HARDY

JUMPINGS D'ÉTÉ

ARRÊTONS-NOUS à ce charmant concours de Dinard, qui invite « les gens du voyage » à venir tourner sur les dunes du Port-Blanc pendant la première semaine d'août. Présidé par le colonel de Chaisemartin et par le capitaine Clavé, il sera le rendez-vous de la gentry bretonne et des estivants britanniques, si nombreux désormais sur la Côte d'Emeraude. Le Prix de la Princesse Margaret a des allures de Coupe des Nations, les « honneurs » y sont importants, les obstacles aussi... Il faudra marcher fort pour être dans le lot de tête.

Si l'on veut se spécialiser dans les plages, Cabourg, à la même date, préfacerait heureusement Luc-sur-Mer, 15 août. Combinaison intéressante aussi : aller à la réunion de Sully-sur-Loire pour y attendre celle de Châteaudun, les 12 et 15 août, indoor jumping type quoique donné en plein air, mais si intime, si gentiment local, puis toucher barre à Orléans du 20 au 22, remonter sur Caen du 28 au 29, avant de mettre pied à terre à Paris.

Du reste, que de tournois, cinquante-cinq au total, pendant ce mois de lumière et de soleil ! Il y en a pour tous les goûts. Retenons Vittel, du 13 au 16, placé sous la présidence du général Le Bleu. On galope sur le champ de course, dans un cadre incomparable. Le Prix de la Ville, puissance avec barrages successifs, est l'une des compétitions les plus somptueusement dotées de la saison. A la même époque, Royan reprend sa tradition d'avant guerre, tandis que La Baule, Châlons-sur-Marne, Saint-Omer, Rethel, Rochefort, Boulogne, Hesdin, etc., amènent progressivement à la fin de cette période chargée.

Le très sportif « Horse-Show » de Dublin aura lieu du 3 au 7 août. Rendez-vous européen des grands « jumpers » du moment, il sera organisé sur le terrain de Ball's Bridge. Les « 7 permanents » attendent les concurrents. Cas unique, une note de style est donnée sur la butte, qui doit se prendre en faisant banquette, comme à la chasse, avec le maximum de hardiesse et de sécurité... Le mur de galets a aussi son mot à dire dans le classement final.

Blackpool, du 10 au 13, Ostende-Le Zoute, du 20 au 30, complètent le calendrier international.

LE POLO A DEAUVILLE

EN août, le polo émigre sur la Plage Fleurie : elle en a le privilège et l'exclusivité. Transition dynamique entre la féerie des journées de course et la haute élégance des soirées du Casino, il retient l'intérêt des sportsmen dans la fraîcheur des après-midi finissants. Les équipes étrangères, les grands maillets sud-américains, Alberdi, Porfirio Rubirosa, etc., viennent s'y mesurer avec les meilleurs joueurs français, H. Couturié, Brau, etc., sous la présidence du duc de Gramont.

La Coupe de France ouvre la série des matches le 5 août. Tous les trois ou quatre jours, les rencontres se succéderont, tumultueuses et mouvementées. Les 7 et 8, Coupe de l'Amérique latine ; le 15, Coupe d'Argent, offerte par M. Strassburger ; le 22, Coupe d'Or. Puis la Coupe Gramont en finale le 29 août.

LE CHAMPIONNAT DU MONDE DE CONCOURS HIPPIQUE 1954

UN mot sur le Championnat du monde de concours hippique, qui s'est disputé dernièrement à Madrid sur les terrains de la Real Sociedad Hipica, Casa del Campo. Sept nations y étaient engagées. Trois épreuves qualificatives, échelonnées sur plusieurs jours, aboutissaient à une finale où les quatre mieux classés, ainsi que le tenant du titre en 1953, M. Goyoaga, s'affrontaient dans une « semi-puissance ». En plus de leur propre « jumper », ils devaient monter, au pied levé, ceux de leurs concurrents. Le champion était le meilleur aux points. Cette formule originale, montrant le tact et la finesse d'adaptation des cavaliers, permit à M. Winkle (Allemagne) de sortir vainqueur du débat. M. Jonquères d'Oriola (France) termina second.

LES SPECTACLES

FOLIES-BERGÈRE
Le plus célèbre Music-Hall du monde
UNE VRAIE FOLIE
Tous les soirs 20 h. 30
Mat. Dim. & Fêtes 14 h. 30

CASINO DE PARIS
Le super Music-Hall des revues à grand spectacle est unique au monde
" GAY PARIS "
avec ses tableaux nus et suggestifs, la somptuosité de sa mise en scène, son french-cancan, ses vedettes et ses jolies femmes est
UN SPECTACLE DIGNE DE PARIS

VENISE, CITÉ DES AMOUREUX
TRIOMPHE à **MOGADOR**
Du roman de **Michel ZEVACO**
" LES AMANTS DE VENISE "
les auteurs de l'opérette ont tiré les meilleurs épisodes permettant une mise en scène variée, émaillée de duels, de coups de théâtre inattendus, de clous tels que le Pont des Soupirs, les Épousailles de la Mer, la Taverne de l'Ancre d'Or, le Carnaval de Venise. Une distribution étincelante avec **Marcel MERKES, Paulette MERVAL, Alexandre RIGNAULT** fait triompher la nouvelle production d'Henri VARNA sur une musique inédite de Vincent SCOTTO.

TH. DES VARIÉTÉS
JUPON VOLE
REVUE DE
ROBERT DHÉRY

M. JEAN MARIE DOCTEUR HONORIS CAUSA

EN reconnaissance des services rendus à la cause des échanges culturels entre la France et les Etats-Unis et en hommage à sa carrière et à son œuvre littéraire et technique, M. Jean Marie, président de la Compagnie générale transatlantique, a été reçu docteur « honoris causa » de Temple University, de l'Etat de Pennsylvanie, située non loin de Philadelphie.

Notre photographie représente M. Jean Marie (à gauche) recevant son diplôme des mains du docteur Robert Johnson, président de Temple University.

LA SAISON DE ROYAUMONT

ROYAUMONT est redevenu le foyer d'accueil des écrivains et des artistes, le point de ralliement de la jeunesse française et étrangère, dont son fondateur rêvait dès 1936. La saison artistique y a été marquée par d'intéressantes manifestations : une représentation de *l'Annonce faite à Marie*, de Paul Claudel, un concert de musique de chambre ancienne et récente interprétée par l'orchestre Hewitt avec le concours de Gérard Souzay, un panorama de la musique byzantine du VII^e^ au XVI^e^ siècle qui apportait de véritables révélations et, enfin, un très émouvant hommage à Claude Delvincourt.

Au 1^er^ juillet le nombre des adhérents du Cercle culturel s'élevait à trois cent quarante. Un lien étroit s'est, pour la première fois, établi entre le Cercle et les animateurs des stages et des congrès qui se sont tenus à Royaumont. Des hommes venus de milieux extrêmement divers et rassemblés par des préoccupations fort différentes y ont trouvé un climat favorable à leurs discussions. Tous sont d'accord pour constater que le travail est meilleur à Royaumont qu'ailleurs, qu'on y trouve plus aisément des solutions de bon sens.

Mais, en dépit du concours généreux de nombreux donateurs, il reste encore beaucoup à faire pour que Royaumont puisse vivre à l'aise et ouvrir largement ses portes à tous ceux qui peuvent contribuer à son rayonnement. C'est pourquoi ses dirigeants adressent un appel pressant à tous ses amis et plus particulièrement aux universitaires qui sont en contact direct avec les étudiants, car non seulement il importe de procurer à cette institution les ressources matérielles nécessaires à son existence, mais il est également indispensable de lui assurer un public fidèle et actif. C'est dire que la participation des jeunes lui est indispensable au même titre que l'active sympathie de leurs aînés.

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE

par W.-L. Landowski

MUSIQUE RELIGIEUSE

L'AGRUPACION Coral de Camara de Pamplona est venu en France pour interpréter l' « Officium Defunctorum » de Victoria, le grand maître espagnol de la Renaissance, disciple préféré de Palestrina. Cette messe date de la fin de son existence. Elle ponctue sa carrière, admirablement remplie. Certains musicographes estiment que les obsèques de la reine d'Espagne Marie d'Autriche l'inspirèrent ; d'autres estiment que Victoria l'écrivit plutôt à la mémoire de sa souveraine. Quoi qu'il en soit, cette œuvre magnifique, tenue à juste titre pour l'un des sommets de sa production artistique, vient d'être enregistrée à quelques kilomètres de Paris, dans le cadre grandiose de l'abbaye de Royaumont. L'acoustique y est excellente. Sous la direction de Luis Morondo, les chanteurs exprimèrent avec ferveur ce pur chef-d'œuvre édifié à l'aide du thème grégorien traditionnel qui resplendit dans toute sa pure beauté, que rien ne vient ternir, et auquel répond la polyphonie du chœur. Certains passages sont calmes, d'autres dramatiques. Le disque les reproduit fidèlement. (Ducretet-Thomson.)

MUSIQUE THEATRALE

UN disque artistique de teinte cerise, fabriqué aux Etats-Unis d'Amérique, contient en ses fins sillons quelques fragments de la pièce de Nicolaï inspirée de Shakespeare, composée sous le titre : « les Joyeuses Commères de Windsor ». Afin de compléter le caractère international de cet enregistrement, l'on fit appel à l'orchestre symphonique de Radio-Berlin et aux chœurs de « Berlin Civic Opera » conduits par le chef A. Rother. Tous ces artistes s'emploient avec succès à mettre en valeur l'esprit et la lettre de cette œuvre spirituelle dont ils présentent un saisissant raccourci plein de verve et de gaieté. (Urania Records.)

VARIETES

DANS le domaine des variétés la chanson triomphe, prônée par des vedettes de premier plan qui savent la faire aimer du public et en tirer le meilleur parti grâce à la qualité de leur voix et à la précision de leur diction. De nombreuses mélodies sont offertes au public, qui accuse en ce moment une prédilection pour les passages extraits de films connus et inscrits sur disques 78 tours. Luis Mariano l'enchante à juste titre et l'enchantera pendant de longues soirées... On a eu l'heureuse idée de réunir sur la même plaque : « Chemins de gloire », du film « l'Aventurier de Séville », et « Douce Madone », prière empruntée à la même bande ; c'est plaisir de retrouver ces pages sensibles et entraînantes, descendues de l'écran pour faire leur entrée dans l'appartement, où le cercle de famille les applaudit à grands cris... (La Voix de son Maître.)

Le IV^e^ Festival de la chanson, donné à San Remo en 1954, met en valeur quelques danses plaisantes, fort bien exécutées par Bruno Pallesi, interprète de la douce valse : « Tutte le Mamme », et par Tony Pierotti avec Sciorilli et son orchestre, soutenu aussi par le quatuor vocal Langosz dans l'amusant fox-allegro intitulé : « Sotto l'Ombrello », dynamique à souhait et que les discophiles apprécieront pour sa spontanéité. (Polydor.)

MISS PHILIPPINES

MISS Blesilda Ocampo, récemment élue miss Philippines pour 1954, accomplit actuellement le tour du monde et compte séjourner dans les principales villes d'Europe et d'Amérique. Elle est née à Manille, elle a dix-huit ans, elle est fille d'un avocat et sa mère l'accompagne.

AUX 12 HEURES DE REIMS

DUNLOP

REMPORTE LE CLASSEMENT GÉNÉRAL ET TOUTES LES CATÉGORIES

1ers

4e CATÉGORIE

JAGUAR (Whitehead et Wharton)

à 168 kilomètres à l'heure

et les 3 premières places

3e CATÉGORIE

FERRARI (Picard et Pozzi)

et les 5 premières places

2e CATÉGORIE

PORSCHE (Polenski et Frankenberg)

et les 2 premières places

1re CATÉGORIE

PANHARD (P. et R. Chancel)

et les 6 premières places

TOUS SUR DUNLOP

LA POLICE A DE NOUVEAUX CHEFS

UN important mouvement préfectoral a été décidé par le gouvernement peu avant le 14 juillet. Il affectait notamment la préfecture de police, où M. Jean Baylot a pour successeur M. André Dubois, préfet de la Moselle. Notre photographie représente le nouveau préfet (à gauche) à qui son prédécesseur transmet ses pouvoirs. D'autre part, M. Hirsch, directeur de la Sûreté nationale, est nommé préfet de la Seine-Inférieure et remplacé par M. Mairey, préfet de ce même département.

LES GRANDES VENTES

UN important ensemble de tableaux, bijoux, objets d'art et d'ameublement, obtenant au total plus de 24 millions de francs, a été dispersé par M^es^ Laurin, Bivort et Marcel Charpentier. Parmi les plus grosses enchères : une garniture de cinq pièces d'époque Khang-Hi, 2.100.000 francs ; un vase de même époque, 506.000 francs ; une bague-brillant solitaire, 2.400.000 francs ; une commode de forme galbée, 810.000 francs ; deux pendants de Guardi, « un Port » et « une Métairie », 625.000 francs ; une toile de Boudin : « Coucher de soleil sur le rivage du Havre », 380.000 francs ; une toile de Renoir : « Jeune Femme accoudée », 320.000 francs.

Dans une autre vente de tableaux modernes, M^e^ Bellier a adjugé un dessin de Modigliani, 120.000 francs ; un lavis de Dunoyer de Segonzac, 150.000 francs ; une toile de Bombois : « la Leçon de danse », 250.000 francs ; des fleurs de Vallotton, 375.000 francs ; deux toiles de Vivin, 350.000 francs et 365.000 francs, et un Renoir : « Cagnes », 500.000 francs.

Au cours d'une vente de dessins et d'estampes, M^e^ Ader a obtenu 355.000 francs d'une lithographie en couleurs de Toulouse-Lautrec : « le Tonneau ou la Partie de campagne ».

Le même M^e^ Ader a adjugé 1.600.000 fr. une rivière de brillants et — article inattendu ! — 44.500 francs une « brochette de décorations ».

VERRES A VIN DE BOURGOGNE

LES cristalliers d'art Lalique, Daum et Baccarat ont présenté leurs dernières créations, parmi lesquelles figuraient trois verres à dégustation de vin de Bourgogne, primés lors d'un concours organisé par la confrérie des chevaliers du Tastevin. Ces verres ont été dessinés par les élèves des écoles d'art françaises et exécutés par les trois cristalliers d'art, qui ont voulu montrer l'intérêt qu'ils apportaient à l'éducation artistique.

Les vainqueurs de ce tournoi sont des jeunes filles : M^lles^ Simone Lainé et Jacqueline Chastagnier, de l'Ecole de l'Union centrale des Arts décoratifs, et M^lle^ Thérèse Baucrau, de l'Ecole des Arts décoratifs.

18 KILOMÈTRES A PIED AU FOND DE LA MER

L'INGENIEUR danois Jan Uhre a réussi une performance unique jusqu'ici. Vêtu d'un scaphandre léger, il a relié en quatre heures l'île danoise de Laaland à l'île allemande de Fehmarn en marchant au fond de la mer pendant 18 kilomètres. Quand il a « fait surface » sur la plage de Marienlouchte, au nord de cette île, Jan Uhre, pressé de questions par ceux qui l'accueillirent, a résumé les impressions de sa longue randonnée solitaire en déclarant qu'il s'était beaucoup ennuyé au fond de la mer !

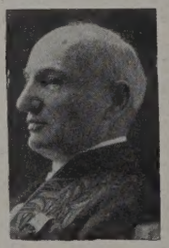
LES CINQUANTE ANS DU CIMENT ARMÉ

Né en France, le ciment armé est aujourd'hui utilisé dans tous les pays. A l'occasion de son cinquantenaire, la Chambre syndicale des constructeurs de France et de l'Union française a évoqué le souvenir de Lambot et Monier, inventeurs d'une technique qui a révolutionné la construction.

A cette occasion, n'oublions pas quelques « recordmen » : Henri Lossier, qui s'adjugea, en 1927, le record du monde des ponts « Bow-Strings » (oued Mellegue) ; Simon Boussiron, qui emporta, en 1934, le record du monde des arcs à tablier suspendu (pont de La Roche-Guyon) ; Albert Caquot, recordman mondial, en 1928, des ponts à poutres droites (pont La Fayette) et des ponts en béton sans armature longitudinale (pont de la Caille) ; André Coyne, spécialiste mondial des grands barrages.

Mais un coup de chapeau exceptionnel doit être donné à l'un d'entre eux, M. Eugène Freyssinet, dont on vient de fêter les cinquante ans de carrière. Il battit, en 1930, le record du monde des ponts toutes catégories avec le pont de Plougastel et accomplit une performance de même nature en 1934 avec le pont de Traneberg (Suède), dont il fut l'ingénieur-conseil. Ancien élève de Polytechnique et de l'Ecole nationale des Ponts et Chaussées, M. Eugène Freyssinet a inventé le « Précontraint », qui a multiplié les possibilités du béton armé et ouvert un domaine nouveau à la construction.

LE SOUVENIR D'AUGUSTE RATEAU



Le 13 octobre 1863 naissait à Royan Auguste Rateau, qui allait devenir un de nos grands savants. Il est opportun de rappeler son souvenir au moment où la société qu'il fonda pour l'exploitation industrielle de ses brevets vient d'atteindre sa cinquantième année. Polytechnicien, il enseigna pendant une bonne dizaine d'années et forma de jeunes ingénieurs. Puis il commença une carrière nouvelle où il put donner libre cours à ses dons d'inventeur. Jamais, d'ailleurs, il n'avait séparé l'expérience de la théorie. Quant aux résultats qu'il obtint, il suffit de rappeler les travaux de Rateau en matière d'appareils moteurs qui ont abouti à la découverte du turbo-compresseur. On sait l'importance de ces dispositifs en matière de marine et d'aviation. Le nom de Rateau est considéré dans tous les pays comme celui d'un des plus grands hommes de science de notre siècle. Il a fait briller le prestige de la France.

TOURISME ET VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd Hôtel du CAP-FERRAT près Nice son Site merveilleux, son Parc, sa Piscine avec son Snack-bar, sa Plage, son Golf Mre.

BELGIQUE

A BRUXELLES

Nulle part vous ne serez mieux accueilli que dans les hôtels à direction suisse :

ATLANTA, 7, Bd Ad.-Max (Centre). Strictement 1re classe. Chambre avec petit déjeuner : 190 f., 2 pers. 325 f.

SPLENDID, 14, rue des Croisades (gare du Nord). Bonne maison bourgeoise. Chambre avec petit déjeuner : 125 f., 2 pers. 200 f.

LE MOIS MUSICAL PAR MAURICE-AMOUR

FESTIVALS... PASSÉS

A PARTIR de la mi-juin, la musique s'éloigne de Paris. Elle villégiature dans les villes de « décentralisation » (ainsi dit-on pour ce qui se fait hors de la capitale). Mais, de plus en plus, la musique s'encadre de spectacles dramatiques, d'expositions, de pèlerinages artistiques. Un Festival devient une sorte de carrefour des « arts libéraux ». Prades a fait exception : il avait pour thème unique Beethoven et, pour point central, le grand Pablo Casals. En revanche, Strasbourg, le plus ancien des Festivals (seizième année), a fait appel, cette année, à Jean Vilar pour adjoindre Molière et Victor Hugo à J.-S. Bach et à Florent Schmitt.

Arras pousse plus loin la tentative de coordination. Son IVe Festival gravitait autour des *Entretiens sur la Renaissance dans les provinces du Nord*. Les colloques auxquels participaient de nombreux savants français et étrangers ont remué des problèmes et des idées qui établissaient un lien logique avec les autres manifestations. Ainsi les communications de Mmes Bautier, Bridgman, Chaillon et G. Thibaut sur les musiciens du Nord, les échanges musicaux entre l'Espagne et les Flandres et le concert instrumental flamand ont trouvé leur éclairage avec l'émouvant concert de musique Renaissance franco-flamande donné par Stafford Cappe et son ensemble *Pro Musica Antiqua*.

La communication de M. Raymond Lebègue sur l'évolution du théâtre dans les provinces du Nord, sans être directement illustrée, eut, avec les spectacles d'André Reybaz et Catherine Toth, son prolongement auditif et visuel qui demeure l'un des grands attraits du Festival d'Arras.

Enfin, l'exposition *Corot et ses Amis d'Arras*, au musée de la ville, si riche en sculptures, peintures et tapisseries, apportait le dernier complément à un ensemble parfaitement ordonné.

Le même esprit guide nos commémorations nationales. Six ans après les cérémonies Châteaubriand, la ville de Saint-Malo, la direction générale des Arts et Lettres et la Radio-Télévision française célèbrent le centenaire d'un autre grand Breton, Lamennais. Littérature et poésie s'inscrivent dans les paroles — et non dans les discours — de MM. André Maurois, pour l'Académie française, Paul Vialar, pour la Société des Gens de lettres, et Raymond Lebègue, pour l'Université. L'inauguration du musée Lamennais commence une journée qu'achève le pèlerinage à La Chesnaie, où M. Lebègue évoque le souvenir de tous les illustres qui y sont venus. A chaque étape, Paul-Emile Deiber lit les pages les plus saisissantes de l'écrivain. Au centre de la journée, un concert — *la Légende de sainte Elisabeth*, de Liszt — dont la signification symbolique illustre l'amitié de Lamennais et de Liszt, essentiellement faite de l'influence que le poète exerça sur le musicien. L'oratorio de Liszt fut achevé à Rome, alors que Lamennais était mort depuis dix années. Mais son « père spirituel » le guidait encore malgré lui, en dépit de leur évolution divergente. La *Sainte Elisabeth* de Liszt est une des œuvres magistrales de sa production religieuse. Elle réclame un ensemble imposant d'instrumentistes, chœurs et solistes. Coûteuse difficulté, qui rebute les meilleures intentions. De sorte que l'œuvre reste à peu près inconnue en France. Aussi faut-il louer les organismes officiels qui ont consenti ce sacrifice, à l'occasion d'une journée nationale à laquelle un certain aspect « grandiose » est nécessaire. L'orchestre radio-symphonique, les chœurs de la R. T. F. ainsi que les solistes — Geneviève Mozan, Marguerite Pifteau, Lucien Lovano, Camille Maurane et Bernard Cottret — et le récitant, Paul-Emile Deiber, sous la direction de Jean Clergue, ont donné l'illusion par leur talent, appuyé sur un travail fervent et minutieux, d'abolir toutes les difficultés.

FESTIVALS... FUTURS

Du 2 au 12 septembre, le VIIe Festival de Besançon va célébrer *la Musique, langage universel*. Là encore, l'art des sons aura les plus nobles compagnies. Pour les arts plastiques, exposition de la sculpture française contemporaine, dans la cour du palais Granvelle ; dessins de Boucher et de Fragonard, au musée des Beaux-Arts ; *le Personnage dans la peinture comtoise* et *Besançon vu par les artistes comtois*, au Kursaal et à l'Atelier. Pour l'artisanat, dont la ville est fière à juste titre, le Ve Salon international de l'horlogerie emprisonnera l'aiguille du temps en de luxueuses boîtes d'or. La musique elle-même trouvera, selon le rôle qui lui est assigné, les cadres charmants ou solennels de la salle du parlement et du château de Bournel, du théâtre de Ledoux ou de la cathédrale Saint-Jean. Le choix des œuvres marque un éclectisme sans bariolage, chaque programme ayant une ordonnance logique, de Mozart, Haydn et Beethoven à Debussy, Ravel, Roussel et Falla. Les créations seront représentées par *la Missa Solemnior*, de Gaston Litaize, *le Concerto pour piano*, de Samenoff, *le Concerto breve*, de Jean Rivier ; de grands solistes : Samson François, Clara Haskil, Gioconda de Vito ; de grands chefs : Furtwængler, Charles Münch, Argenta, Munchinger, Krips ; deux orchestres français célèbres : le National et la Société des concerts du Conservatoire, et des ensembles réputés, depuis les formations *Pro Musica Antiqua, les Chanteurs traditionnels de Paris* et le *Wiener Konzerthaus Quartett*, jusqu'aux groupes folkloriques des provinces françaises et les chœurs et ballets basques Etorki. Deux représentations des ballets de l'Opéra clôtureront un Festival qui, fidèle à une tradition dont il est le créateur, aura couronné en finale l'heureux lauréat du Concours international des jeunes chefs d'orchestre.

UN NOUVEAU PRIX LITTÉRAIRE

LE PRIX « CŒURS VAILLANTS »

A L'OCCASION de son vingt-cinquième anniversaire, le journal *Cœurs vaillants* fonde un prix de littérature enfantine, romans d'imagination pour enfants de neuf à quatorze ans. Prix décerné à Pâques 1955, 100.000 et 80.000 francs, droits en plus pour l'édition assurée. Réception des manuscrits jusqu'au 31 décembre prochain, 31, rue de Fleurus (6e).

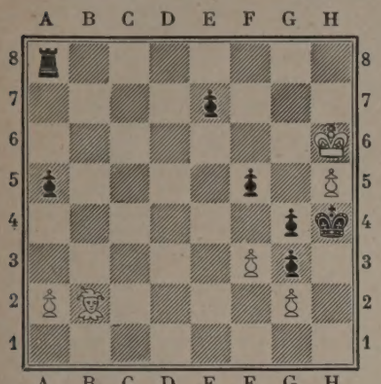
Le jury, où siègent notre éminent collaborateur Daniel-Rops et M. Paul Vialar, président de la Société des Gens de lettres, est présidé par M. Georges Duhamel, de l'Académie française.

LE CINQUANTENAIRE DES SEMAINES SOCIALES

LA session annuelle des Semaines sociales a été ouverte à Rennes par S. Em. le cardinal Roques, archevêque de cette ville. Cette session coïncide avec le cinquantième anniversaire de l'institution des Semaines sociales, fondées à Lyon en 1904. Cette année le sujet choisi était : « Crise du pouvoir, crise du civisme. » A cette occasion le Souverain Pontife a adressé à M. Flory, président des Semaines sociales, une lettre où il recommande que « la réflexion sur les institutions et la recherche de remèdes au niveau des structures politiques ne fassent jamais perdre de vue les racines morales de toute crise du civisme ».

LES ÉCHECS (N° 122) PAR ANDRÉ CHÉRON

Solution de l'étude N° 125, de Smyslov (Schachmaty, 1938)



Les blancs jouent et font partie nulle.

1. Fb2-f6+ !, é7×f6. — 2. f3-f4, Ta8-h8+. — 3. Rh6-g7 ! (3. Rh6-g6 ? perdrait), Th8×h5. — 4. a2-a4, Th5-g5+. — 5. Rg7-h8 ! (le roi blanc doit empêcher la tour de sortir de sa prison. Si 5. f4×g5 ?, f6×g5 puis f5-f4 et f4-f3 gagne. Si 5. Rg7-h7 ?, Rh4-h5 gagne ; 6. Rh7-h8, Rh5-h6 ou g6) 5. ... Rh4-h5 (si 5. ... Tg5-g6 ; 6. Rh8-h7, Rh4-h5 ; 7. Rh7-h8 interversion de coups). — 6. Rh8-h7, Tg5-g6. — 7. Rh7-h8 et la tour n'arrive pas à sortir, car si 7. ... Rh5-h6. — 8. pat.

Une idée extrêmement originale et piquante.

★

Championnat du monde (Moscou, mars 1954.)

Comme on le sait, le match à deux pour le titre de champion du monde, qui opposait l'actuel champion du monde Botwinnik à son rival Smyslov, s'est terminé à égalité, chaque joueur ayant obtenu 12 points sur les 24 parties du match. Suivant l'usage, le titre reste à Botwinnik.

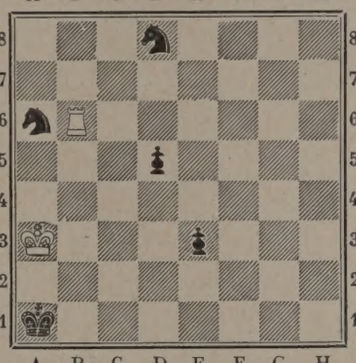
On se souvient que le match précédent, également pour le titre, entre Botwinnik et Bronstein, s'était également terminé à égalité.

Voici la première partie du match 1954.

Noirs : Botwinnik (actuel champion du monde). Blancs : Smyslov.

1. é2-é4, é7-é6. — 2. d2-d4, d7-d5. — 3. Cb1-ç3, Ff8-b4. — 4. é4-é5, ç7-ç5. — 5. a2-a3, Fb4-a5. — 6. b2-b4, ç5×d4. — 7. Cç3-b5, Fa5-ç7. — 8. f2-f4, Cg8-é7. — 9. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 10. Ff1-d3, Fç7-b8. — 11. Cb5×d4, a7-a6. — 12. Fç1-é3, Fb8-a7. — 13. 00, Cç6×d4. — 14. Fé3×d4, Fa7×d4+. — 15. Cf3×d4, Dd8-b6. — 16. Rg1-h1, Fç8-d7 (et non 16. ... Db6×d4 ? ; 17. Fd3-b5+ gagne la dame). — 17. ç2-ç3, Ta8-ç8. — 18. Dd1-é1 (protège le Pç3 et menace si les noirs roquent de 19. Fd3×h7+, Rg8×h7 ; 20. Dé1-h4+ et ×é7). — 18. ... h7-h6 !. — 19. a3-a4, a6-a5. — 20. Cd4-b3, Db6-ç7. — 21. Cb3-ç5, Fd7-ç6. — 22. Dé1-f2, 00. — 23. Cç5-b3, Fç6-d7. — 24. Df2-ç5, Dç7×ç5. — 25. Cb3×ç5, Tç8-ç7. — 26. Cç5×d7, Tç7×d7 (menace de gagner un pion par d5-d4). — 27. b4×a5, Tf8-a8. — 28. a5-a6, b7×a6. — 29. ç3-ç4 (éliminant le pion blanc isolé et faible). — 29. ... d5×ç4. — 30. Fd3×ç4, Td7-d4. — 31. Fç4-é2, Cé7-d5. — 32. g2-g3, Cd5-ç3. — 33. Fé2-f3, Ta8-b8 (les tours noires et le cavalier noir sont mieux postés que les tours blanches et le fou et, avantage suprême, les noirs attaquent un pion que les blancs doivent défendre, ce qui paralyse ces derniers. Style Capablanca). — 34. Ta1-a3, Cç3-b1. — 35. Ta3-a2, Cb1-d2. — 36. Tf1-f2, Cd2-ç4. — 37. h2-h4, g7-g5. — 38. h4×g5, h6×g5. — 39. f4×g5, Cç4×é5. — 40. Ff3-é2, Tb8-b1+. — 41. Rh1-g2, a6-a5. — 42. Ta2-ç2, Tb1-b3 (la pression sur les blancs est plus importante que le gain du pion, qui viendra par surcroît). — 43. Tf2-f4, Td4-d5. — 44. Tf4-é4, Rg8-g7. — 45. Fé2-h5, Cé5-g6. — 46. Té4-g4, Tb3-é3 (menace Té3-é5 et ×g5). — 47. Fh5×g6, Rg7×g6. — 48. Tç2-f2, Td5-f5 !. — 49. Tf2×f5, é6×f5. — 50. Tg4-ç4, Té3-é4. — 51. Tç4-ç7, Té4×a4 (le fruit mûr tombe). — 52. Tç7-a7, Ta4-a3. — 53. Rg2-h3 (cherchant à pêcher en eau trouble). — 53. ... f5-f4. — 54. Rh3-h4, f4×g3. — 55. Ta7-a6+, Rg6-f5 !. — 56. Ta6-f6+, Rf5-é4. — 57. Rh4-h3 (si 57. Tf6×f7, g3-g2). — 57. ... Ta3-f3. — 58. Tf6-a6, Tf3-f5. Les blancs abandonnent.

Etude n° 126, par André Chéron. Journal de Genève, 22 juin 1954.



Les blancs jouent et font partie nulle.

La tour aura du mal à arrêter les deux pions liés, dont la course à dame sera appuyée par les deux cavaliers. Mais il suffit de trouver la voie étroite du salut.

Le championnat de France d'échecs 1954 se jouera du 27 août au 5 septembre à l'hôtel palace « La Réserve », Marseille.

LE BRIDGE (N° 126) PAR ANDRÉ CHÉRON

ÉTUDE N° 110

♠ 10.4.3
♡ 7.6.5.4
◇ A.R.V.4
♣ A.2

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A.R
♡ A.D.3
◇ D.10.9.7.6.5.3
♣ 4

Sud ouvre d'un ◇, Ouest relance d'un ♠, Nord saute à 3 ◇, Sud met 4 S.A (Blackwood), Nord répond 5 ♡ (deux as), et Sud met 6 ◇.

Ouest entame de la ♠ D. Comment faire le chelem ?

Cette donne est extraite d'un petit livre *Raphael Cioffi: Bridge Endings*, 128 pages, édité par George Coffin, 257 Trapelo Road Waltham 54, Mass., États-Unis. Elle est facile à résoudre, mais n'en est pas moins instructive pour le débutant.

ÉTUDE N° 111.

♠ R.D.V.3
♡ A.8.6
◇ 8.5.2
♣ 7.5.4

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A.10.5
♡ R.V.3.2
◇ A.D.6
♣ A.3.2

Sud ouvre d'un sans-atout et Nord met 3 sans-atout.

Ouest entame du ♣ R sur lequel Est jette le 8. Plan de Sud?

★

DU NOUVEAU DANS LES INTERROGATIVES

Ely Culbertson vient d'apporter des améliorations importantes à son système d'enchères interrogatives. Voici un exposé complet de son nouveau système.

Une enchère interrogative — que nous désignerons dans la suite par le symbole (?) — ne propose pas une couleur comme atout, mais demande au partenaire s'il contrôle cette couleur, en vue d'un chelem espéré.

Comment discerner une enchère interrogative d'une enchère naturelle, c'est-à-dire proposant réellement une couleur comme atout?

Dans ce qui suit, une « nouvelle couleur » désignera une couleur qui n'a pas été proposée comme atout par l'interrogateur ni par son partenaire.

Après qu'une couleur a été déclarée et soutenue, toute enchère dans une nouvelle couleur au niveau de quatre trics ou à un niveau supérieur est une interrogative. Et la couleur soutenue est l'atout agréé. Si deux couleurs ont été déclarées et soutenues, l'atout agréé est la dernière couleur soutenue nommée.

Si aucune couleur n'a été soutenue, tout saut inutile dans une nouvelle couleur au niveau de trois trics ou à un niveau supérieur est une interrogative, et l'atout agréé est la dernière couleur nommée par le camp interrogateur avant l'interrogative.

Sud 1 ♡, Nord 3 ♠ (?) ou 4 ♣ (?). Atout agréé ♠. C'est nouveau.

Le saut à 3 ♠ ou 4 ♣ est inutile puisque le saut 2 ♠ ou 3 ♣ eût été impératif pour la manche. Donc 3 ♠ et 4 ♠ sont des interrogatives.

Sud 1 ♠, Nord 3 ♠, Sud 4 ♣ (?). Atout agréé ♠.

Sud 2 ♠, Nord 2 sans-atout, Sud 4 ◇ (?). Atout agréé ♠.

Sud 1 ♠, Nord 2 ♡, Sud 4 ♡, Nord 4 ♠, Sud 5 ♣ (?). Atout agréé ♠.

Sud 1 ♡, Nord 1 ♠, Sud 4 ◇ (?). Atout agréé ♠.

Sud 2 ♠, Nord 3 ♡, Sud 5 ◇ (?). Atout agréé ♡.

Mais dans Nord 1 ♠, Sud 2 ♠, Nord 3 ♡ n'est pas une interrogative parce que la nouvelle couleur ♡ n'a pas été nommée au niveau de 4 trics au moins. Tandis que 4 ♡ (?) serait une interrogative agréant ♠ comme atout.

(A suivre)

S.N.E.P. IMPRIMERIE BOBIGNY — Dépôt légal 3e trimestre 1954. N° 303. — Printed in France.

Dans nos boîtes carton, doublées d'un solide sachet intérieur de protection, notre MACARONI " TROIS ÉTOILES " ne subit aucune altération p
la lumière. Il y demeure à l'abri de l'air, de l'humidité, des odeurs ambiantes et de toute attaque par les charançons ou autres insectes.
Grâce à cet emballage hermétique, notre MACARONI "TROIS ÉTOILES" conserve indéfiniment son goût savoureux et toutes ses qualités sans égal